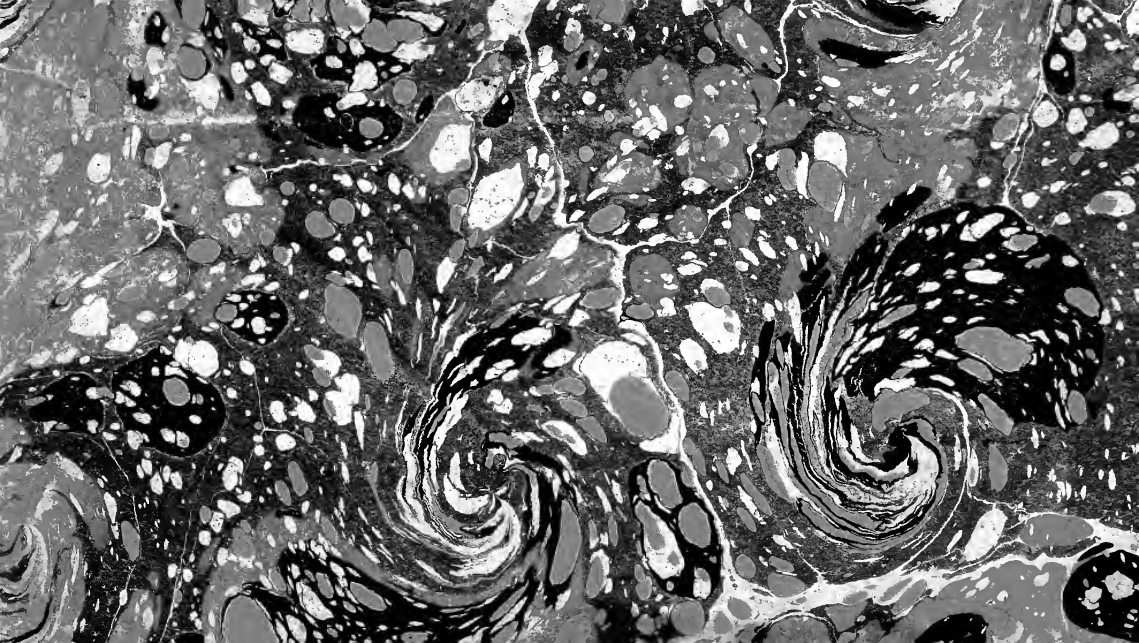
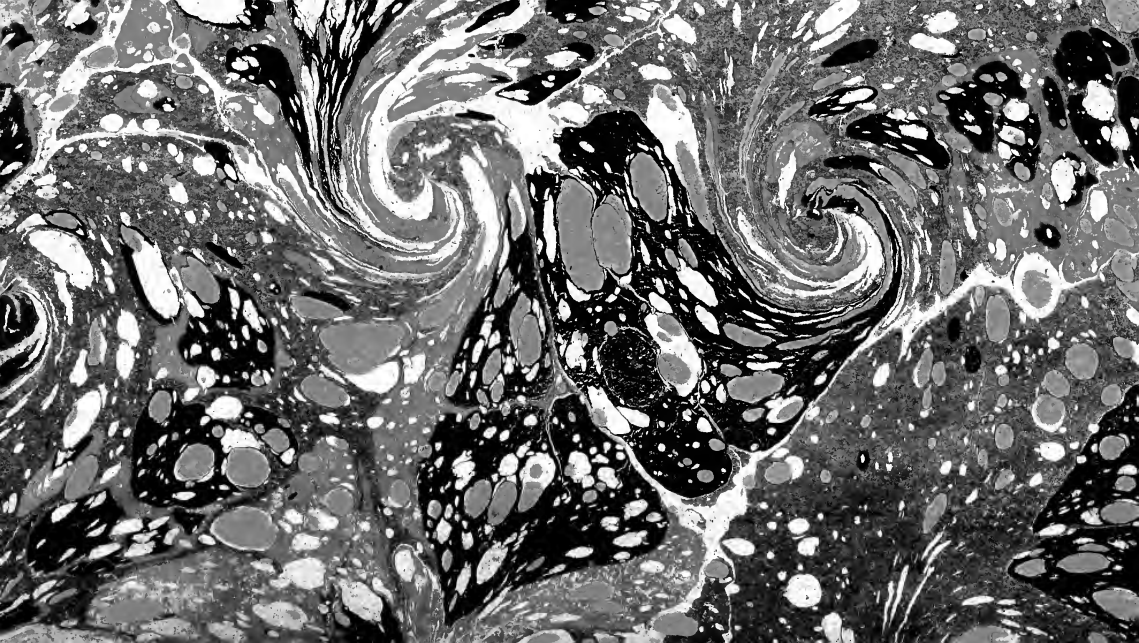




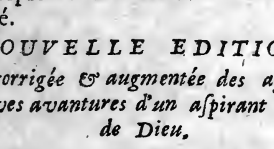
OEUVRES SPIRITUELLES DE DOM JEAN DE PALAFOX, EVESQUE D'OSMA.

SÇAVOIR,

Le Voyage du Pasteur de la nuit de Noël, où l'on voit toutes les démarches qui sont à tenir dans la vie Spirituelle & interieure, pour arriver sûrement à la science parfaite du Salut. Et ses réponses aux demandes d'une personne de pieté.

NOUVELLE EDITION.

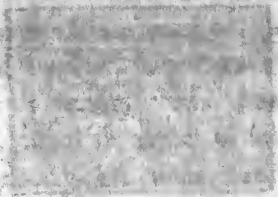
Revûë, corrigée & augmentée des agréables & instructives avantures d'un aspirant à l'amour de Dieu.



A AVIGNON,
De l'Imprimerie de MARC CHAVE, Marchand Libraire, proche les RR. PP. Cordeliers, en ruë Philonarde.

M. DCC. XXXII.
Avec Permission des Superieurs.

Acc. 2010-46
BR 65. P35
1932x



AVIS AU LECLEUR.

LE Livre Spirituel, dont on donne une nouvelle Edition pour satisfaire aux désirs de plusieurs personnes devôtes, est d'un goût rare, & exquis, & on a lieu de se flater, qu'il sera du goût de tous ceux qui en ont pour une pieté solide. Le Sçavant & pieux Evêque, qui en est l'Autheur, y a excellé dans l'art de plaire, de toucher, & d'instruire. Il a voulu prendre l'esprit & le cœur de l'homme par leur foible, en se servant, pour lui apprendre la science importante du Salut, de la maniere d'écrire qui attache le plus & qui s'insinuë le mieux. Substituant une espece de Roman Spirituel à la place de tant de mauvais Livres, dont les attraits séduisants n'attachent que trop le Lecteur, & amusants son attention, lui dérobent son tems, gâtent son esprit, & corrompent son cœur, par des descriptions ingenieuses de feux Profanes, qui

quoique feints, ſervent pourtant à en allumer des veritables. Les ames déſireuſes de leur Salut verront, avec plaiſir, & avec fruit, dans la deſcription de ce petit Voyage, qui eſt tout Spirituel, toutes les démarches que doit faire une ame dans la vie Spirituelle & interieure, pour aller de vertu en vertu, à la perfection. Et comme on peut auſſi inſenſiblement déchoir de cet état ſublime & ſe perdre. Elles trouveront que cet habile Directeur y expoſe d'une maniere auſſi ingenieuſe, que juſte, les diſpoſitions dans leſquelles il faut être, le premier pas qu'il faut faire, les précautions qu'il faut prendre, les obſtacles qu'il faut ſurmonter, les illuſions qui ſont à craindre, les ennemis dont il faut ſe défier, les précipices dont il faut ſe donner garde pour parvenir ſûrement à la veritable ſcience du Salut, qui ſeule merite nôtre attention; puiſque Dieu n'a envoyé ſes Prophêtes que pour nous l'enſeigner: ad dandam ſcientiam

salutis plebis ejus, *& que Jesus-Christ lui-même la Sageſſe éternelle n'eſt deſcendu du Ciel que pour communiquer aux hommes ſes ſublimes connoiſſances dont ce petit Livre eſt rempli. L'Autheur y trace avec ordre les caracteres de toutes les vertus Chrêtiennes, & les rend tout-à-fait aimables, il décrit les charmes de chacune, il en fait voir l'excellence, & les principaux effets; (car toutes les vertus font ici leur Perſonnage,) la Theorie & la Pratique paroiſſent joüer admirablement bien leur rôle. Il décrit les vices avec ce qu'ils ont de ſéduiſant, & de dangereux, il en découvre les preſtiges, il en fait appercevoir les premiers commencemens, les triſtes effets, & les ſuites funeſtes. Il fait un portrait ſi naturel des vices les plus déguiſez, qu'il les fait connoître tels qu'ils ſont, & en donne de l'horreur. Enſorte que ce petit Livre peut lui ſeul tenir place de pluſieurs Livres de pieté, où l'on trouve épars ça & là les cognoiſſances de la vie*

Spirituelle dont celui-ci renferme tous les secrets.. Mais il est bon de prévenir les Lecteurs, qu'il y a, en certains endroits de ce Livre, tant de Sens cachez, qu'il sera bien difficile de tout découvrir, si l'on ne le lit posément, & si même on ne s'arrête quelque fois en lisant, pour faire toutes les applications qui se rencontrent. Et comme la Lecture de ce petit Ouvrage est non seulement trés utile, mais encore bien agréable & engageante; on ne se dégoûtera pas pour le lire plus d'une fois, & on le lira toûjours avec plus de plaisir & plus de fruit; puis qu'on y découvrira toûjours quelque chose dont on ne s'étoit pas encore apperçû.

OEUVRES SPIRITUELLES DE DOM JEAN DE PALAFOX.

CHAPITRE PREMIER.

Entretien de l'Ange & du Paſteur dans l'Etable de Bethléem.

UNE nuit de Noël, pendant que l'on ſe preparoit pour les Matines, un bon Curé ſe retira en particulier, pour mediter ſur le Myſtere de cette heureuſe Nuit. Sa Meditation fut ſi profonde, qu'il entra en extaſe, & crût être un des Paſteurs, qui appellez par

la voix des Anges, alloient en Bethléem pour adorer ce saint Mystere; s'imaginant à travers les tenebres épaisses, qui couvroient les plaines & les montagnes qu'il traversoit, aller à de grandes lumieres, qui sortoient de l'Etable où étoit ce divin Enfant. Quand il y fut arrivé, il la trouva si remplie d'Anges & de personnes pieuses, qui y étoient occupées, les uns à chanter des loüanges, les autres à offrir des presens au nouveau-né, que ce bon Pasteur n'y pût entrer: mais se tenant à sa houlette, & levant la tête le plus haut qu'il pût, il apperçût par-dessus les autres la sainte Vierge, qui presentoit le petit JESUS à saint Joseph; lequel avec beaucoup de reverence adoroit cet abîme de Divinité, reduite dans la petite circonference de sa sainte Humanité. Ce Pasteur s'écria aussi tôt, Seigneur, qui venez en ce monde pour conduire vos Brebis: Pasteur éternel, donnez

aux Pasteurs des lumieres & des graces pour conduire celles que vous avez confiées à leurs soins. Je suis un Pasteur aveugle, comment conduirai-je les autres? Que vôtre premier miracle, ô mon Dieu: soit de me donner la lumiere; & vôtre premiere misericorde, de remedier à ma misere. Car enfin, je suis égaré, moi qui suis obligé de montrer le chemin aux autres Il repettoit cela plusieurs fois, poussant de si grands soûpirs, qu'au bruit de ses cris, un Ange se tourna vers lui, & lui dit: mon ami prends courage, & ne doute point que le Dieu nouveau-né ne t'assiste. Le triste Pasteur continuant ses plaintes, dit à l'Ange: O bienheureux Esprit qui voyez mes peines, & qui par les lumieres de vôtre excellente nature connoissez les foiblesses de la mienne, aidez-moi, & prenez pitié de mes miseres. L'Ange lui répondit, je le ferai trés-volontiers; puisque nous sommes sur terre pour aider les Pa-

ſteurs, auſſi bien que pour adorer le Seigneur. Le Paſteur ravi de voir tant de bonté dans cette nature Angelique, rendant graces à Dieu, repartit à l'Ange : Helas ! je ſuis aveugle, & il me faut des yeux de Lin pour conduire mon troupeau. Il ſe perd, & je me perds avec lui. L'Ange lui dit, cette nuit donne à la terre une ſi grande lumiere, qu'il eſt impoſſible qu'elle manque à celui qui la cherche. Si tu es dans l'aveuglement que tu dis, Paſteur, tu es en effet digne de pitié ; Et il y a donc bien de l'aparence que tu n'as jamais été aux ſaintes Regions, où l'on voit le divin Palais d'une ſainte Princeſſe, que l'on appelle *Science du Salut*, dans lequel toutes les Vertus y font leurs demeures. Paſteur : juſqu'à ce que cette divine Science t'ait éclairé, il eſt certain que tu ſeras toûjours dans les ténébres, & que tu ne pourras jamais conduire es autres. En quel lieu, ô ſaint Ange, dit le Paſteur,

ſont ces celeſtes demeures ! Quel chemin faut-il tenir pour y arriver ? Car enfin, je veux ſortir des ténébres de l'ignorance. Si tu veux venir avec moi, lui dit l'Ange, en peu de temps je te ferai voir de grandes choſes. Je te fairai voir clairement à travers les ténébres de cette courte nuit, des lumieres à la faveur deſquelles tu pourras te conduire, & dont tu éclaireras ton Troupeau. Je vous ſuivrai, bienheureux Eſprit, dit le Paſteur ; encore bien que je ſerois trés-content de ne point ſortir cette Nuit, de ce lieu ſi charmant où le Seigneur eſt adoré. Car en m'en éloignant, quel plus grand bien puis-je trouver ailleurs ? J'y conſens, dit l'Ange, tu n'en ſortiras point, & cela eſt trés conforme à mon intention. Tiens-toi donc ferme à ta houlette. Arrête tes yeux ſur ce Seigneur de lumiere, ton corps ne ſortira point d'ici ; mais ton eſprit ſans s'éloigner de Dieu

me va ſuivre par tout où je le vais conduire. A peine l'Ange eut-il achevé de parler, que le Paſteur le ſuivit d'eſprit, par le tranſport de toutes les puiſſances de ſon ame, qui operoient par tout où il alloit. Et quand il fut revenu de ſon voyage, il me le raconta ainſi.

CHAPITRE II.

Le Paſteur allant au Palais de la Science du Salut, eſt rencontré par l'Amour propre, qui le mene à celui de l'Eſprit du monde.

CET Ange, me dit-il, me mena par un Païs que je n'avois jamais vû ni connu. Et bien éloigné d'y trouver autant de douceurs & de conſolations que j'en goûtois dans l'Etable auprés du Seigneur nouveau né, cette Nuit, qui avoit commencé de m'être ſi agréable, me devint pour lors bien facheuſe. Je paſſois par des montagnes couvertes de neiges, par des ſentiers

en apparence égarez, par des côteaux difficiles & rudes ; & ce qui m'affligeoit, c'eſt que je ne voyois pas toûjours mon Guide, qui ſouvent me laiſſoit ſouffrir, ſans me dire quelque mot de conſolation. Il lui arrivoit auſſi quelquefois de demeurer derriere, me faiſant marcher devant lui. Enfin, aprés beaucoup de fatigue & de travail, je me tournai vers lui, & lui dis : helas ! mon bon Ange, voici des chemins bien penibles & bien obſcurs : La Nuit qui m'étoit ſi agréable en l'Etable, où repoſoit le Seigneur, m'eſt devenuë bien terrible : Vous me conduiſez ici par des chemins incertains, à une fin peut-être incertaine : Je n'aperçois pas que ces ſentiers ſoient bien frayez : Je cherche la lumiere & je ne rencontre que des abîmes, de tenebres, des précipices qui m'éfrayent, des routes qui me déſolent, & me jettent dans le trouble. Je ſuis à demi perdu ; ne me trom-

pez-vous point ? Mon bon Ange, pour lors me donnant courage, aye de la foy & de l'esperance, me dit-il, c'est par ces chemins que l'on va au Palais de la *Science du Salut*, où la Charité y est toute-puissante. Ne perds point courage & sois perseverant ; car c'est ainsi qu'il faut commencer. Tous ceux qui demeurent dans ces celestes habitations ont tenu ce même chemin. Les commencements sont à la verité difficiles & obscurs : mais c'est par ces voyes qu'on va à la lumiere, comme de la nuit au jour, des peines au répos, & du combat à la couronne. Je pris donc courage, & avançant toûjours chemin, il commença à me paroître plus aisé & plus facile, y appercevant un peu plus de clarté, cependant je ne laissois pas d'être toûjours un peu triste & inquiet. Mais aprés avoir encore bien marché, m'imaginant avoir trouvé la fin de ce chemin si penible, j'arri-

vai à des terres agréables, où j'aperçûs plusieurs belles habitations, remplies de peuples de differentes professions. Aussi tôt que j'y fus arrivé, *l'Amour propre*, qui est un jeune homme fort bien fait m'acosta, lequel me parut fort curieux & amateur de soi-même. Il se regardoit souvent & s'écoûtoit parler; & quoique ses gestes & ses actions me parussent un peu trop affectées, je ne laissois pas de sentir en moi je ne sçai quoi qui le faisoit aimer. Il avoit les yeux grands, mais la vûë courte; il me fit fort bon accüeil & de grandes caresses. D'abord qu'il fut avec moi, mon Ange disparut. Ainsi j'eus ce jeune homme pour Ange, à qui je dis familierement; ami, je viens en ces quartiers exprés d'un païs bien éloigné, pour voir le Palais de la *Science du Salut*; je voudrois bien sçavoir si vous pourriez m'y mener? Mon discours d'abord l'interdit un peu: mais

aprés y avoir penſé, la joïe parût ſur ſon viſage, & il me répondit; trés volontiers je t'y menerai, ſuis moi. Il me mena par un chemin fort agréable, me divertiſſant de temps en temps par ſa douce converſation, approuvant tout ce que je diſois; & je ne me ſouviens point, que pendant tout le temps que je fus avec lui, il me contredit en la moindre choſe; ſinon qu'il me réprochoit quelquefois que j'étois trop ſerieux & retenu. Je vous avouë qu'encore que ces flatteries me donnaſſent beaucoup à penſer, je ne laiſſois pas de le croire; je le trouvois ſi agréable que je ne pouvois m'empêcher d'avoir de l'amitié pour lui, je faiſois même mon compte d'en faire mon Guide pendant tout mon voyage. Aprés avoir marché long-temps enſemble, nous arrivâmes à un Palais qui étoit de grande apparence, dont le portail magnifique portoit ces mots gravez en lettre d'or: GLOIRE, JOYE,

REPOS. L'on y voyoit de la porte de trés beaux Jardins ; l'on y entendoit des voix & des concerts charmants, au-delà de ce qu'on peut s'imaginer. Ce lieu paroiſſoit un vrai Palais enchanté. J'y allois entrer, & déja y avois je un pied dedans, lors que j'aperçûs mon bon Ange, que je croyois abſent, & auquel je ne penſois plus, qui me retint par le bras, me diſant : que fais-tu malheureux, où vas-tu entrer ? Je lui fis réponſe, que j'allois entrer dans le Palais de la *Science du Salut*. Arrête, me dit-il, ce n'eſt pas celui ci. Alors je demeurai fort ſurpris : Mais ce jeune homme qui me conduit, lui dis je, m'a dit que ce l'étoit. Ce jeune homme te trompe, me repliqua t-il, comme il fait tous ceux qu'il frequente. Reviens avec moi, & ſçache que ce Palais eſt celui de *l'Eſprit du monde*. Ce jeune homme qui t'a conduit ici, & qui t'a ſi doucement diverti par le che-

min, c'eſt l'amour propre. Cette promptitude que tu as euë à le ſuivre & à le croire c'eſt l'alliance & la ſimpatie qu'il y a entre lui & ton ame, qui te faiſoit trouver ſa compagnie agréable. Le dégoût que tu avois de ſon affectation dans tout ce qu'il faiſoit, vient de la lumiere de la raiſon, qui t'éclaire toûjours quelque part que tu aille. Il eſt vrai que je ne fus jamais plus ſurpris, de voir une ſi grande mechanceté de l'amour propre, & la trahiſon qu'il me faiſoit. Je me tournai alors vers lui & lui dis tout en colere : comment traître ? en flattant, tu donnes donc le coup de la mort aux gens, une autrefois je te reconnoîtrai. Quand il ſe vit découvert il s'enfuit, & mon bon Ange diſparût auſſi en même-temps à mes yeux.

CHAPITRE III.

Le Pasteur est conduit par le saint Desir au Palais de la Science du Salut.

ALORS me voyant seul, & ne sçachant de quel côté tourner, je vis venir à moi un autre jeune homme d'un air gay, vêtu d'une étofe de couleur trés-vive ; & me voyant sans guide, je lui demandai s'il vouloit me mener au Palais de la *Science du Salut*, il me répondit trés-volontiers, je le veux bien. Cependant j'étois un peu sur la défiance ; car je craignois que celui-ci ne fût un pareil à cet autre qui m'avoit si finement trompé. Mais avant que de me laisser conduire par lui, je voulus sçavoir qui il étoit. Je lui demandai donc son nom. Je me nomme, dit-il, *saint Desir*. Ce nom me plût assez ; outre que je voyois en lui je ne sçai quoi de celeste, qui me faisoit croire qu'il ne me tromperoit pas.

Je le priai enſuite de m'y accompagner, & de ne me point abandonner ; ce qu'il me promit. Il me conduiſit par des chemins tout contraires à ceux par où l'Amour propre m'avoit mené, dont je fus fort ſurpris & tout enſemble bien conſolé, jugeant par là que le chemin de ces deux grands Palais, celui de la *Science du Salut*, & celui de l'Eſprit du Monde, étoient bien differens l'un de l'autre. Un de mes étonnemens fut de voir, que ce Palais de l'Eſprit du Monde étoit ſi grand ? qu'encore que j'eus déja beaucoup marché le long des murailles de ſon enceinte, il me ſembloit que je n'en verrois jamais la fin. Je vis enſuite qu'il touchoit d'un bout au Palais de la *Science du Salut* : mais avec cette difference, que des fenêtres de celui de la *Science du Salut*, on pouvoit voir tout ce qui ſe paſſoit dans celui de l'Eſprit du Monde ; & au contraire, de celui-ci on ne

pouvoit rien voir dans l'autre.

J'arrivai donc au Palais de la *Science du Salut*, qui n'a pas grande apparence, pour ceux qui n'y ont jamais été, & dont le Portier, que l'on nomme *Experience*, à je ne sçai quoi de choquant qui rebute d'abrod. Cependant, je le priai de m'y laisser entrer. Il me fit réponse que je le pouvois, & qu'il n'étoit point là pour refuser la porte à personne, bien au contraire, qu'il avoit ordre de l'ouvrir à tous ceux qui vouloient y venir, & qu'ayant avec moi le saint *Désir*, j'y serois le trés-bien venu, & même mieux reçû que ceux qu'il y avoit lui même amené. J'y entrai donc, accompagné du saint *Désir*. Mais je ne sçai si ce ne fut point la physionomie de ce Portier qui d'abord me déplût, & qui me faisoit de la peine à entrer plus avant; Et sans le saint *Désir* qui me fortifiât & me donnât de la résolution, je crois que je serois retourné

ſur mes pas : Mais j'aurois eu grand tort de ne pas ſurmonter ma lâcheté, par un peu de violence que je me fis ; car je n'y eus pas ſi-tôt fait quelques pas, que je me ſentis ſaiſi d'une ſi grande joye, que j'en étois tout hors de moi même.

Je trouvai dans ce Palais une quantité de perſonnes de grand merite, & qui me firent beaucoup d'accüeil, ſe réjouïſſant de mon arrivée. Chacun m'y fit tant de careſſes, que quand j'aurois été leur propre enfant, ils n'auroient pû m'en faire d'avantage.

La porte de ce Palais paroiſſoit petite & baſſe à ceux qui y venoient du côté du Palais de l'Eſprit du Monde. Toute fois il y avoit dedans pluſieurs differentes demeurés trés magnifiques, & de trés-beaux & grands jardins, où ſe promenoient diverſes perſonnes de grande ſcience. Les uns s'occupoient à mediter, les autres à prier Dieu : quelque fois ils conver-

ſoient les uns avec les autres ; même il y en avoit qui enſeignoient les nouveaux venus. On y voyoit auſſi des Dames de trés-rare beauté & de grande modeſtie, dont les diſcours étoient trés honnêtes, & leurs habillements trés-modeſtes. L'on n'entendoit point en ce lieu de conteſtations, tout y étoit en paix, perſonne n'y diſoit rien que bien à propos, & chacun y étoit content.

Je demandai au ſaint *Deſir*, qu'elle étoit de toutes ces demeures, celle de la *Science du Salut* ? Il me dit qu'il m'y meneroit : mais qu'auparavant il falloit que je viſſe la *Conſideration*, qui étoit une Dame trés ſage, quoi qu'elle fût un peu lente en ſes affaires ; qu'au reſte, c'étoit une perſonne dont la *Science du Salut* faiſoit grand cas, & qui étoit de ſon conſeil en toutes ſes affaires. J'allai donc avec le ſaint *Deſir*, vers une maiſon fort retirée, où

je trouvai deux Gardes à la porte. Cela me fit croire d'abord que j'aurois bien de la peine à parler à cette Dame ; ce qui fit que je pris résolution de passer outre & d'aller droit où je croyois trouver la *Science du Salut*. Mais le saint *Désir* m'avertit que je ne serois pas bien venu chez elle, si je ne voyois auparavant la *Consideration*. J'avançai donc vers ces Gardes, qui me demanderent de loin qui j'étois, & ce que je cherchois, ajoûtant que j'eusse à me retirer & à les laisser en répos. Ces paroles rudes m'effrayerent. Cependant, je leur dis, que j'étois un Pasteur qui desirois voir la *Science du Salut*, & qu'on m'avoit dit qu'il falloit auparavant voir la *Consideration*, laquelle me devoit donner accez auprés de cette grande Princesse. Je les priai en même-temps de me dire leurs noms. Ils me répondirent qu'ils s'apelloient *Retraitte & Solitude*, Gardes de la

Consideration

Conſideration, leſquels avoient ſoin de ſon répos : mais qu'ayant le *ſaint Deſir* avec moi, je pouvois entrer.

Je ne fus pas plûtôt entré, que le *ſaint Deſir* me fit monter à une haute galerie, qui avoit vûë ſur de trés-beaux jardins, où il y avoit des fontaines trés-agréables. De cette galerie, je paſſai en une autre d'une extrême longueur, & par tout le ſilence y étoit ſi grand, que l'on n'entendoit autre bruit, que celui des feüilles des arbres prochains ; qu'un doux & petit Zephir mouvoit un peu dedans ces galeries. On y voyoit pluſieurs belles peintures qui repreſentoient des deſerts, divers païſages, de grandes plaines & de hautes montagnes. Il y avoit auſſi un grand nombre de perſonnes de l'un, & de l'autre ſexe, tous aſſis en des riches fauteüils, qui méditoient dans un profond ſilence, les uns attentifs au Ciel, les yeux baiſſez contre terre ; d'autres re-

gardoient ces beaux jardinages, & ces belles fontaines. De-là, je passai dans un autre appartement, où je trouvai encore plusieurs differentes personnes en la même posture ; de maniere que je ne trouvois personne à qui pouvoir parler ; & n'eût été le *saint Desir*, qui toûjours m'accompagnoit, j'eusse crû que tout ce que je voyois, n'étoit que chimere & qu'amusement. J'arrivai ensuite à une trés-belle & grande Salle, où il y avoit une grande Bibliotheque, au bout de laquelle, on y voyoit une trés-venerable Dame, qui lisoit avec grande attention. Je demandai au *saint Desir*, qui étoit cette Dame ; & si c'étoit la *Consideration*. Il me répondit que non ; mais que c'étoit sa mere, qui se nomme *Lecture*, & que sa fille étoit dans un autre appartement plus éloigné. Je saluai cette grave personne, qui me reçût avec beaucoup de civilité. Elle traitta aussi le *saint Desir* avec grand

accüeil ; & c'eſt une choſe admirable, comme il étoit eſtimé d'un chacun ; car d'abord qu'on l'apercevoit, c'étoit à qui lui feroit le plus de careſſes ; parce qu'il eſt ils, dit-on, d'un trés digne Pere, que l'on appelle merite du *Seigneur*, & d'une mere de haute extraction, que l'on nomme *Grace* ; de ſorte, qu'à cauſe de lui, par tout où 'allois, j'étois le trés-bien venu.

Me voyant dans une maiſon, où l y avoit tant de ſilence & de loiir, je crûs que je pourrois m'occuer du moins à lire la ſubſcription es Livres, dont la Bibliotheque toit garnie. Je m'en approchai & e vis, qu'ils étoient tous faits par e grands Autheurs, tant Philoophes, que Theologiens, qui voient abandonné le Palais de l'*Eſrit du Monde*, pour ſe retirer dans elui de la *Science du Salut*. Il y en voit pluſieurs qui traitoient de a brieveté de la vie, de la mort, du mépris du monde. C'étoit

là les Livres, dont la Lecture & la *Consideration* se servoient. J'admirai que dans une si grande Bibliotheque, il n'y avoit point de Roman, ni de Livres de Comedie. J'en demandai la raison à la *Lecture*, qui me répondit, d'un air un peu picqué, que dans le Palais de la *Science du Salut*, il n'y avoit point de tels poisons, & que personne, jusqu'à present, n'avoit eu la hardiesse de lui faire une telle demande. Je vous avouë, que je demeurai bien confus; le *sain Desir* même fut faché de mon ignorance. Cependant, il voulu bien m'excuser auprés de cette Dame; lui disant que ce n'étoi que d'aujourd huy que j'étois entré dans ce Palais, & que je n'avois pas encore veu la *Science du Salut*. Mais comme la *Lecture* est une Dame fort patiente, elle reprit son premier agreément, & me montra avec douceur, qu'il y de certaines choses que l'on doi

retenir dans ſa penſée, & jamais ne les laiſſer ſortir.

Je ſortis de ce lieu, pour paſſer à l'appartement où étoit ſa fille la *Conſideration*, laquelle nous trouvâmes aſſiſe, le dos tourné vers la porte où nous entrions. La chaiſe où elle étoit aſſiſe étoit faite d'un bois trés fort & de bonne odeur; la couleur en étoit triſte. On apelle ce bois *Connoiſſance*. Elle avoit la tête appuyée ſur une de ſes mains, regardant avec attention un grand Fleuve, & de l'autre main, montroit du doigt le cours précipité de ſes eaux; diſant de tems, en tems: *O Eternité! Eternité! Enfer éternel! ou Ciel éternel! mort certaine! compte exacte! vie relachée! plaiſirs bien petits! peines horribles!* Peu de tems aprés on lui entendoit dire. *Vous ſouffrant, mon Seigneur*, & moi me donnant du bon temps? *Vous en Croix*, & moi à mon aiſe? *Vous affligé*, & moi riant? *Dieu d'une infinie bonté*,

& je ne l'aime point ! *Dieu d'une juſtice trés-ſevere*, & je ne m'amende point ! A ces paroles ſi touchantes, je m'attendris de telle ſorte, que j'étois prêt de m'aller jetter aux pieds de cette ſainte Dame. Le *ſaint Deſir* même commençoit auſſi à rougir, de voir ſortir du cœur de cette Vierge des paroles qui jettoient le feu dans les nôtres. Mais comme tout mon deſſein étoit de voir la *Science du Salut*, voyant la *Conſideration* ſi attentive, & n'oſant l'interrompre, je demandai au *ſaint Deſir* à qui nous pourrions nous adreſſer, pour faire connoître le ſujet, qui nous amenoit en ce lieu. Là-deſſus, il vint à nous une fille de chambre de la *Conſideration*, que l'on dit être trés-éclairée, qui ſe nomme *Prévoyance*; à laquelle le *Saint Deſir* découvrit nôtre intention. La *Prévoyance* nous dit, que ſa Maîtreſſe ne parloit à perſonne, mais qu'elle étoit toûjours auprés d'elle, pour

dire à un chacun ce qu'il avoit à faire ; ajoûtant, que dans l'appartement attenant nous trouverions une jeune fille, que l'on appelle *Ferveur*, qui avoit ordre de conduire à la *Science du Salut*, tous ceux qui desiroient voir la Princesse.

CHAPITRE IV.

Le Pasteur va voir la pureté d'intention.

NOUS allames à l'appartement que la *Prévoyance* nous avoit enseigné, où de la porte nous aperçûmes une jeune fille, jolie & trés agréable, vétuë de couleur de feu, qui étoit seule, laquelle, d'un visage gay, & riant, paroît un Autel, & nettoyoit les Images qui étoient dessus. Tantôt on lui voyoit prendre entre les mains l'image du petit JESUS, à qui elle baisoit le pieds, lui témoignant

mille tendresses. Elle n'avoit pas si-tôt fait d'un côté, qu'elle s'en alloit de l'autre, se prosternant devant l'image de la sainte Vierge, à qui elle disoit ; *O Vierge très-pure, quand est-ce que mon ame commencera à vous servir, & à vous être agréable ! Quand est-ce que je reconnoîtrai l'amour que vous nous portez par un retour de mon amour !* Comme nous étions attentifs à tout ce que faisoit cet aimable Enfant, la *Prévoyance* arriva, qui fut cause que la Ferveur cessa toutes ses caresses. Elle lui dit, que nous venions pour voir la *Science du Salut*. A l'instant ce petit Ange poussant un amoureux soupir, s'écria, soyez beni, Seigneur, de ce que l'on vient vous chercher ! Et me prenant par la main, viens cher ami, me, dit-elle, ô que tu es heureux d'avoir été choisi entre tant de gens qui se perdent dans le monde, pour connoître la verité ! O Ames bien-heureuses qui aspirez à cette

divine connoiſſance, prenez courage ! L'ordre que j'ai reçû de la *Conſideration*, me dit-elle, c'eſt de te mener droit à la *Science du Salut*. Viens donc ? Elle me conduiſit par un petit paſſage, où j'entendois chanter des Cantiques à l'honneur de Dieu. Elle me dit que ce petit paſſage s'apelloit *Promptitude*. J'arrivai en peu de temps à l'appartement de la *Science du Salut*, où je trouvai deux Dames, que l'on nomme *Verité*, *& Sincerité*. Elles avoient tant de reſſemblance, que je les pris pour deux ſœurs. La *Verité* étoit trés-belle, & avoit les yeux fort clairs: Elle étoit vêtuë de blanc, ſon habillement étoit ſi brillant, qu'il en ſortoit une trés-grande lumiere : Et d'ordinaire elle eſt auprés de la *Science du Salut*. Pour la *Sincerité*, elle étoit fort modeſtement habillée, ſans aucune parure ni affectation ; & elle eſt toûjours vêtuë comme il plaît à la verité.

Ce fut alors qu'il me sembla, que j'avois tout ce que je demandois; parce qu'au même instant la *Ferveur* fût demander à ces deux Dames, lesquelles sont sœurs de la *Science du Salut*, si je pouvois me presenter devant la Princesse, à quoi la *Sincerité* fit réponse, qu'elle lui alloit demander. Quand elle fut de retour, elle nous dit, que la Princesse avoit demandé, si j'avois vû la *Pureté d'Intention*. Je m'étonnois de ce qu'il n'y avoit que la *Sincerité* qui parloit, & que la *Verité* ne disoit mot; l'on me dit que cette Dame jamais ne parle, mais qu'elle se fait seulement entendre par la *Connoissance*, qui parle pour elle secretement au cœur? Et que de cette maniere elle s'explique mieux, qu'une autre Dame qui parle avec grand bruit, que l'on appelle *Eloquence*.

Comme je commençois de me lasser de tant de délais & de difficultez pour voir la *Science du*

Salut, je répondis à la *Sincerité*, que j'avois tout vû. Cette Dame qui eſt toute bonne, me crût, & partit en même-temps pour l'aller dire à la *Science du Salut* : Mais la *Verité* la retint par le bras, qui lui dit en ſon langage, qu'elle avoit vû dans mon cœur, que je ne diſois pas vrai. Il eſt certain que je ne ſçai pas comme cela ſe fit ; car comme en parlant, je tournois le dos à la *Verité*, qui étoit devant moi ; je l'aperçûs néanmoins auſſitôt qui s'étoit gliſſée dans mon cœur, qui me diſoit ſecrettement, pourquoi mens-tu ? Je fus pour lors bien ſurpris de me voir parmi des perſonnes ſi éclairées ; Et tout confus de ma faute, je priai le *ſaint Deſir* de m'en obtenir le pardon, ce qu'il fit aprés m'avoir un peu reprimandé. La *Ferveur* auſſitôt me dit, ça Paſteur, allons donc voir *la Pureté d'intention*. Elle m'y conduiſit en peu de temps, où j'entendis un grand bruit que

faisoient de jeunes filles, qui balayoient le logis avec grand soin. J'en apperçûs une entre les autres, que l'on nomme *Propre Observance*, qui ramassoit un cheveu, qu'elle trouva par hazard sur le plancher, lequel elle fut jetter par la fenêtre. Une autre, que l'on apelle *Diligence*, qui regardoit de côté & d'autre pour voir si tout étoit bien net. J'y en vis encore une troisiéme, que l'on nomme *Attention*, laquelle examinoit & regardoit tout de fort prés, pour voir s'il n'y avoit rien qui pût choquer la *Pureté d'Intention*. De sorte, que tout y étoit trés-clair & bien net. Je ne fus pas plûtôt entré, que la *Diligence & l'Attention* vinrent à moi, parce qu'elles s'aperçûrent que j'avois un peu les pieds poudreux. Elles me firent sortir hors de la chambre pour les nettoyer. Pour *l'Attention* elle ne faisoit autre chose que regarder çà, & là, avec grande exactitude, mais la *Diligence*

mettoit la main à l'œuvre. La Propre *Observance* étoit celle qui me paroissoit la plus belle & la plus pure de toutes, & jamais ne voulut approcher de moi. On me dit que cette vertueuse fille, pour se conserver si pure, & si nette, ne veilloit que sur soi-même & sur la *Pureté d'Intention*, & que sa perfection consistoit à croire toutes les autres pures, & avoir soin de se purifier soi même. J'appris que par ce moyen, elle évitoit bien de petites querelles; aussi étoit-elle toûjours regardée de bon œil & cherie d'un chacun, car elle estimoit tout le monde, & ne mépriſoit que soi-même. Je vous avouë, que cette aimable Fille me plût extrêmement. La *Ferveur* parla donc à la *Diligence*, à qui elle dit, que je venois accompagné du *Saint Desir*, avec un ordre de la *Science du Salut*, pour voir la *Pureté d'Intention*, afin qu'elle examinât si j'étois en état de paroître devant elle. Ce

discours m'étonna tellement, que je me tournai vers le *saint Desir*, à qui je dis, que je craignois bien d'être refusé, s'il ne m'assistoit; parce que je ne voyois en moi que miseres, & que l'on avoit bien raison de se défier de moi, étant né comme j'étois plein de corruption & de fragilité. Mais aussi qui pourroit paroître sans tâche, dans une maison si pure: Le *saint Desir* me répondit, que pour bien voir en face la *Science du Salut*, il étoit necessaire que je fusse examiné par la *Pureté d'Intention*.

Il me fit donc entrer, comme par force, dans l'appartement de la *Pureté d'Intention*, où j'eus bien du contentement, de me voir parmi tant de lumieres: Mais aussi me voyant si défectueux j'en étois tout confus. Je ne fus pas plûtôt entré, que la *Ferveur* dit à cette trés-pure Dame, qu'elle m'amenoit pour me faire examiner, & voir si j'étois en état de paroître devant

la *Science du Salut*. Alors la *Pureté d'Intention* me tint ces Paroles, qui sembloient être autant d'éclairs qui partoient d'une lumiere très pure. *A qu'elle fin viens-tu ici chercher la Science du salut ?* Je lui fit réponse, que c'étoit pour apprendre les obligations de ma conscience. *Et que pretens-tu par là*, me dit-elle ? En rendre bon compte, lui dis je. *Que spere-tu obtenir de ce bon compte que tu en rendrois ?* la récompense éternelle, lui répondis-je. *De maniere*, me dit-elle, *que tu ne cherches que la recompense, & que tu ne veux faire le bien que pour le profit qui t'en revient. Si Dieu ne te promettoit donc point de recompense tu ne te mettrois guere en peine de la Science du Salut, puisque c'est le prix que tu en esperes qui te la fait chercher.* Le saint *Desir* & la *Ferveur* voyant que je me troublois à ce discours, me dirent tout bas à l'oreille de répondre, que je ne cherchois pas tant

la récompense, quoi qu'il fut permis de la desirer, que je cherchois par-dessus toutes choses la gloire & l'honneur de Dieu. La *Pureté d'Intention* qui s'en apperçût s'écria : *O mortels ! Il est bon & juste que vous ayez soin de vôtre bonheur éternel : Mais pouvez-vous mieux vous l'assurer, qu'en travaillant purement pour Dieu, pour son honneur & pour sa gloire ?*

Enfin la *Pureté d'Intention* me fit signe d'approcher. Aussi-tôt que je fus auprés d'elle, elle ouvrit un beau Cabinet de cristal, dans lequel elle prit une clef, qu'elle appelloit *Propre Connoissance*, avec laquelle elle m'ouvrit la Poitrine, d'où elle tira mon cœur, qu'elle se mit à considerer à la clarté de certains raïons, qui sortoient de la Face d'un trés-beau Sauveur, qui étoit peint dans cette Chambre. Ces raïons donnoit dans un miroir, que l'on nomme *Perfection*, vis-à-vis duquel il y en avoit un

autre, que l'on apelle *Apparence*, lequel recevoit les raïons du premier. Ce fut entre ces deux miroirs & à la clarté de ces raïons, qu'elle se mit à regarder mon cœur. Jamais en ma vie, je ne me trouvai si étonné, quand je vis ce cœur au milieu de tant de lumieres & dans des mains si pures. Car ces raïons donnoient justement dessus, & le penetroient de telle façon, qu'il n'y avoit point de si petits replis que l'on ne vît trés-clairement. Helas : ce fut bien pour lors que je le trouvai beaucoup plus miserable qu'il ne m'avoit jamais paru. J'y vis tant de miseres & tant de défauts que j'en pensai mourir de déplaisir. Aussi-tôt qu'elle l'eût entre ses mains, elle dit, ce cœur-ci pese beaucoup. Elle avoit bien raison ! car tous les soucis de ma vie & la charge de mon troupeau y avoient bien contribué. C'étoit aussi ce qui m'avoit obligé d'aller à la Crêche, pour y chercher quel-

que remede. Enfin, cette Dame penetra ce cœur avec ſes yeux, comme avec de nouveaux raïons, & dit : j'y apperçois bien peu de carâts du deſir de voir la *Science du Salut* ? à peine y en a-t-il trois ; il n'eſt pas encore prêt d'en avoir vingt-quatre. Neanmoins entre, me dit-elle, & preſente-toi, quand tu verras la *Science du Salut*, elle te donnera ce qui te manque pour achever de te purifier : peut-être que l'ardente *Charité* y entrera auſſi avec toi, qui eſt celle qui conſume le reſte des imperfections. Elle me rendit mon cœur, & me referma la poitrine, de maniere que l'on n'auroit jamais dit qu'elle eût été ouvert. Je vous laiſſe à penſer ſi j'étois bien honteux d'avoir vû un cœur ſi gâté dans des mains ſi pures. Je ſortis d'avec la *Pureté d'Intention*, ſans jamais oſer lever les yeux devant elle.

CHAPITRE V.

Le Pasteur va voir la Science du Salut.

LA *ferveur*, & le *saint Desir* me menerent dans *l'Antichambre* de la *Science du Salut*, où je trouvai la *Verité* & la *Sincerité*, qui achevoient d'instruire deux jeunes hommes & un vieillard, lesquels sortoient de devant cette grande Princesse. Les deux jeunes hommes s'allerent rendre Chartreux, & le vieillard donna quelques heritages qu'il avoit aux pauvres, se reservant seulement trés peu de chose, pour vivre en la compagnie d'un Prêtre, avec lequel il n'avoit autre soin que de travailler à son salut. Je dis pour lors à la *Ferveur*, qu'elle sollicitât mon entrée, puisque j'avois tout accompli, & passé par tout où il avoit fallu. Elle entra sans façon : & peu

de temps aprés elle revint avec deux venerables Vieillards, que l'on appelle *Foye*, & *Progrés*. Le *Progrés* étoit vêtu d'une étoffe trés-riche, quoi qu'elle ne parût pas des plus belles. La *Joye* étoit vêtuë d'une autre étoffe moins riche, à la verité, mais plus belle & plus agréable en apparence. Ces Vieillards tenoient chacun une baguette à la main, parce qu'ils ſont les Eſcuyers de la Princeſſe.

Alors la *Verité*, & la *Sincerité* me vinrent preadre par la main, & me menerent à la grande Sale d'Audience, où je fus reçû trés-honnêtement par le Portier que l'on nomme *Utilité*, entre les mains duquel elles me laiſſerent.

Ce portier ne m'eût pas plûtôt fait entrer dans cette magnifique ſale, où étoit la *Science du Salut*, que je me trouvai tout autre que j'étois auparavant. J'en fus tout ſurpris, & il en étoit de moi, comme de celui qui en dormant

ſonge être parmi les tenebres ; & ſe reveille en plein jour. Mais ce fut bien encore autre choſe, lors que j'aperçûs la *Science du Salut*. Car outre la joye extraordinaire que je réſentis, je fus ſaiſi d'admiration de tout ce que je voyois pour lors, & de ce que je découvrois bien des choſes, qui juſques alors m'avoient été très-inconnuës.

La ſale étoit extrémement claire, & enrichie d'excellentes peintures, qui repreſentoient pluſieurs belles converſions, comme celles de David, de ſaint Paul, de la femme pêchereſſe, de ſaint Auguſtin, de ſaint François, & de pluſieurs autres grands Penitens, Empereurs, Rois & Princes, que la *Science du Salut* à conduits à une plus grande Couronne, que celles qu'ils poſſedoient. Toutes ces Peintures étoient faites par deux perſonnes de grande réputation, que l'on appelle *Relation*, & *Hiſtoire*,

lequels ſont au ſervice de cette Princeſſe, & ſont toûjours occupez à travailler pour embellir ſes ſales. La *Sience du Salut* étoit accompagnée de pluſieurs grands perſonnages, tant en Sainteté qu'en Doctrine, qui étoient tous tête nuë autour de la ſale, écoutans les divins Oracles qui ſortoient de ſa bouche. Elle ceſſa de parler pour me donner audience. Ce fut alors que la *Joye*, le *Progrez*, le *ſaint Deſir* & la *Ferveur* qui m'accompagnoient, me firent avancer juſqu'au pied du Trône de la Princeſſe, où je vis tout à mon aiſe, ce beau Trône, qui eſt ſolide & extrêmement fort, fait d'un bois appellé Seureté. La *Science du Salut* y étoit aſſiſe; ſous ſes pieds on voyoit un Globe du Monde, auquel elle ne touchoit pourtant pas. A ſes côtez, étoient deux grandes Dames aſſiſes dans deux riches Fauteüils: L'une, appellée *Raiſon*, vêtuë d'une étoffe qui paroiſſoit

de grand prix & bien fort, que l'on appelle *Durée*; Et l'autre, *Sapience*, qui étoit habillée d'une étoffe fort précieuse, appellée *Vertu*. Le Fauteüil où étoit la *Raison* étoit fait d'une trés-belle matiere, appellée *Discours*, & celui de la *Sapiance* d'une autre tout au moins, aussi belle que l'on nomme *Bonté*.

La *Science du Salut* est une trés-venerable & majestueuse Dame, d'une beauté extraordinaire, fort agréable, bonne & bien-faisante. Elle avoit sur sa tête une Couronne que l'on nomme *Influance* & tenoit en main un Sceptre Royal apellé *Pouvoir*. Elle a les yeux trés clairs; le front large, & les cheveux d'une blancheur admirable. Elle étoit vêtuë d'une étoffe trés riche, appellée *Contentement*. La voyant si élevée, je demandai au *saint Desir*, comment je pourrois approcher d'elle, pour lui rendre mes respects. La *Ferveur* plus ardente que jamais, pria la

Science du Salut de permettre que l'on mit les Degrés ordinaires, pour lui aller rendre mes devoirs. Sa demande ne lui fut pas plûtôt accordée, qu'auſſi-tôt les deux Eſcuyers de la Princeſſe poſerent les degrés, qui ſont fort larges & bien aſſurez, que l'on appelle *Efficaces*. Ils étoient couverts d'un riche tapis, nommé *Conſolation*. Je montai donc, accompagné du *ſaint Deſir*, & de la *Ferveur*. Plus je m'approchois de la *Science du Salut*, plus j'étois ſurpris de voir tant de beauté & de Majeſté, dans le Viſage de cette Princeſſe, d'où ſortoit une clarté brillante comme un Soleil. Elle me reçût avec tant de bonté, que je pris la liberté de lui baiſer humblement la main. Je ſaluai enſuite la *Raiſon* & la *Sapiance*, avec toute la veneration qui leur étoit dûë. Je demandai au *ſaint Deſir*, ſi je pouvois parler à la *Science du ſalut*, & lui dire le ſujet qui m'amenoit vers elle.

Il

Il me dit que c'étoit une Princeſſe fort douce, & qu'elle auroit de la joye de m'entendre. Mais qu'il s'étonnoit grandement, de ce qu'aprés l'avoir vûë en face, j'euſſe quelque choſe à lui demander : Puiſqu'on ne la pouvoit voir ſans être éclairci & détrompé de toutes les fauſſes lumieres & des erreurs dont l'eſprit peut être atteint. Cependant étant bien aiſe de lui parler, je lui dis, ô illuſtre & puiſſante Princeſſe ! qui êtes riche des lumieres du Tout-puiſſant, qui éclairez tant d'aveugles, & à qui le monde eſt ſi redevable des grands biens que vous lui faites. Je vous ſupplie de me dire, ce qu'il faut que je faſſe pour arriver à la vie éternelle. Elle me dit, *Mepriſe la temporelle.* Et comment étoufferai-je des paſſions, qui ſont ſi fortes en moi? *En renonçant à toi-même*, me répondit-elle. Et pour mon troupeau, comment le gouvernerai-je? *Gouverne toi bien toi même.* Mais comment

le faire ? *En prenant bien ſoin de ton troupeau.* Et s'il me ſurvient des difficultez dans la pratique de mon dévoir ? *Conſulte Dieu*, me dit-elle, & comment le conſulterai-je ? Elle me répondit, *dans l'Oraiſon.* Hélas ! grande Princeſſe, je ſuis ſi fragile, que j'apprehende bien de ne pouvoir aucunement m'amender. *Crains Dieu*, reprit-elle, *ayc confiance en lui, & ſouviens-toi que la Charité eſt la Vertu qui te fera pratiquer toutes les autres.* Mais, ajoûta-t-elle, en conſideration du *ſaint Deſir* & de la *Ferveur* qui t'accompagnent, je veux que tu voyes tout mon Palais & les grandes richeſſes qui y ſont. La *Sageſſe*, que tu vois ici, te donnera pour t'y conduire une de ſes Filles ſuivantes, qui s'appelle *Clarté*, laquelle porte avec ſoi la Clef de *verité*, & on appelle cette Clef *Lumiere du Ciel*, avec laquelle tu verras toutes les choſes comme elles ſont & ſans déguiſement : & pour plus grande ſeu-

reté, la *Raiſon* lui donnera un rayon de ſa ſcience, qui non ſeulement te fera voir tout à découvert, mais auſſi te fera tout concevoir & entendre parfaitement. Ne manque pas, en paſſant chez les *Vertus* de voir la *Chaſteté* avant, que d'aller voir les Vices, dans le Palais de l'*Eſprit du Monde*; car étant Paſteur, il faut que tu les connoiſſes pour y remedier. Tu demanderas à la *Chaſteté* qu'elle te donne une ſainte & ancienne Dame, qui ſe nomme *Retenuë*, pour y aller avec toi, parce que ſa compagnie t'eſt de grande importance chez tant d'ennemis. Il faut auſſi que tu voyes le *Conſeil*, avant que de ſortir de mon Palais. *Va en paix Paſteur, rains & aime Dieu & le ſers, en donnant tes ſoins pour l'amour de lui à ſes Créatures.* La *Science du Salut*, appelle auſſi tôt cette aimable fille, qui ſe nomme *Clarté*, à qui elle donna une Clef appellée *Lumiere du*

Ciel. La *Raiſon* qui étoit là preſente donna à cette belle & ſage Fille un rayon de criſtal ; au travers duquel on voyoit la ſource & l'origine de toutes choſes. Enſuite, je me retirai de ce charmant ſéjour, aprés m'être jetté aux pieds de cette grande Princeſſe, pour la remercier des grandes graces qu'elle me faiſoit. Je ne manquai pas auſſi de rendre mes reſpects à la *Sageſſe*, & à la *Raiſon*.

Quand je fus deſcendu, je priai ces deux Eſcuyers qui étoient reſtez au bas des degrés, de me laiſſer un peu conſiderer la magnificence de ce charmant lieu. Lorſque j'avois les yeux attachés à tant de merveilles, une aimable perſonne, qui me parût bien ſpirituelle, me vint accoſter. Je pris la liberté de lui demander ſon nom ; elle me dit qu'elle s'appelloit *Inſtruction*, & que ſon emploi ordinaire étoit d'expliquer les doutes & de réſoudre les difficultez. Je vous avouë

que je fus ravi de cet heureux rencontre, parce qu'il me vint assez à propos, pour m'éclaircir de quantité de choses que je considerois, dont j'avois besoin d'explication. Je commençai par lui demander, pourquoi la *Science du Salut* avoit placé son thrône au dessus du monde. Ami, me repondit *l'Instruction*, la *Science du Salut* est au dessus du monde, parce qu'elle le mépriſe ; elle n'y touche pas même du bout des pieds, à cause que rien de ce monde n'est capable d'y atteindre, & tout est au dessous d'elle. Celui qui est une fois détrompé & éclairé de ses lumieres ne desire plus rien au monde, ni ne craint plus rien, & même, n'en veut plus entendre aucunement parler. La chaise de cette grande Princesse est appellée *Seureté ;* parce que la *Verité*, qui est, infaillible en est l'appui. On appelle la chaise de la Sagesse, *Bonté ;* parce que sans ce fondement elle

ne peut subsister. Et celle de la *Raison*, est appellée *Discours*, parce que c'est par lui seul qu'on la trouve. Les Degrez par où tu as monté sont appellez *Efficaces*; parce qu'il est necessaire que les voïes que tu tiens pour arriver à la *Science du Salut*, soient en effet sinceres & non pas des grimaces. Ce Tapis que l'on nomme *Consolation*, signifie la joïe & le contentement que reçoivent ceux qui participent aux raïons de lumiere, que la *Science du Salut* leur envoïe. Le Sceptre qu'elle tient en main marque son pouvoir; parce que la *Science du Salut* surmonte tout, & met à ses pieds les grandeurs, les richesses, & les plaisirs qui échappent toûjours à la mort. Enfin sa Couronne porte le nom *d'Influence*; parce que la parfaite *Science du Salut*, est une lumiere si grande, qu'elle ne peut venir que du Créateur, & ne peut sortir que de cette lumiere suprême qui l'influë & l'envoïe dans

les ames qui la desirent sincerement. Je lui dis encore, qu'il n'y avoit donc point de Science tant naturelle que surnaturelle, que cette Dame, que lon appelle *Sapience*, ne possedât parfaitement.

L'*Instruction* me fit réponse, que cette Dame, en effet sçavoit beaucoup, mais que ce qu'elle sçavoit n'étoit pas ce que je m'imaginois. Cher ami, reprit-elle, c'est la *Science* qui sçait les choses que tu dis, & non pas la *Sapience*; leur sçavoir est bien different l'un de l'autre. La *Science* consulte, examine & doute même si elle sçait ce qu'elle sçait; & souvent lors qu'elle croit sçavoir quelque chose, c'est alors qu'elle l'ignore le plus. Mais la *Sapience* sçait aimer & suivre ce qui est juste & équitable.

Elle sçait haïr le mal & le fuïr; elle sçait se soûmettre & s'assujettir en toutes choses à son Créateur, souffrir même pour lui toutes les

peines qui accompagnent cette vie ; elle sçait conformer son esprit à la Loi de Dieu, & connoître que tout autre bien & sagesse n'est que chimere & bassesse. Et c'est une si heureuse science que la connoissance du veritable bien, qu'il n'y a rien de plus necessaire n'y de plus à estimer ; par consequent l'on doit mépriser tout ce qui est inutile à nous y porter, & tout ce qui peut nous empêcher d'y arriver.

Certes, lui dis-je, voilà une science bien rare & bien peu commune, je ne la connoissois pas encore ; cependant il me sembloit que je sçavois beaucoup. Car je sçai la Theologie, les Canons, les Loix, la Philosophie, & toutes les autres Sciences & Arts. Toutes ces sortes de Sciences, me dit *l'Instruction*, sans cette autre science, peuvent être de grandes occasions à ta perte. Mais cette *Sapience*, lui dis-je, peut-elle s'apprendre à tout âge ; oüi, me re-

pondit-elle, & celui qui l'a une fois acquise, sçait plus que toutes ces belles Sciences dont tu parle, puisque c'est ne rien sçavoir, quand on ne sçait pas se sauver.

Et cette Dame que l'on appelle *Raison*, lui dis-je encore, sçait sans doute admirablement bien parler sur toutes choses, vû son grand esprit & sa subtilité à produire des syllogismes & des entimêmes. Tu te trompes, me répondit-elle, cette *Raison* dont tu parles, est une pure chicane de l'école, qui demeure dans le Palais de *l'Esprit du Monde*. Il y en a une autre, que l'on nomme *Raisonnement*, qui est assez necessaire; dont on se sert dans les Universitez, qui travaille avec utilité. Mais la *Raison* qui accompagne la *Science du Salut* a fort peu de discours; parce que, comme dans chaque chose elle regarde le *Salut*, elle le voit, elle le rencontre & elle le trouve aisément. Elle se sert aussi d'une lumiere, que l'on ap-

pelle *lumiere naturelle*, & d'un miroir clair comme le Soleil, que l'on nomme *lumiere surnaturelle*, avec lesquelles elle agit en paix dans tout ce qu'elle à faire.

CHAPITRE VI.

Le Pasteur conduit par la Clarté, va voir toutes les Vertus qui sont dans le Palais de la Science du Salut ; Il commence par la sainte Crainte de Dieu.

A Peine *l'Instruction* eût achevé de m'expliquer toutes ces choses, que la *Clarté*, me vint prendre par le bras, & me dit ; ça Pasteur allons, tes brebis sont abandonnées, il faut retourner auprés d'elles. Tu t'arrêtes ici à considerer des choses qui devroient déja être pratiquées Cette fille me contraignit de la suivre, ayant toûjours pour ma compagnie le *saint Desir* & la *Ferveur*. Elle nous con-

duisit par de beaux jardins : me disant, qu'il falloit avant toutes choses aller voir la *sainte Crainte de Dieu*. Allons, lui dis-je, j'irai par tout avec vous. Nous passâmes dans un jardin où il y avoit quantité de fleurs de couleur jaunâtre, & de trés peu d'odeur. Je demandai si c'étoit le jardin de la *sainte Crainte de Dieu*, elle me répondit que c'en étoit un, & que le jardinier étoit un homme fort negligent & paresseux, qui à la verité le cultivoit, & en prenoit un peu de soin; mais qu'il se relâchoit & n'achevoit pas de le mettre en bon état. Je rencontrai aussi-tôt le Jardinier, qui étoit un homme melancolique & fort resveur. Je lui demandai son nom, il me dit qu'il s'appelloit *Attrition*. O Seigneur dis je, quelle triste chose ! Triste à la verité, répric la *Clarté*, mais bonne; parce que *l'Attrition*, en s'entretenant avec une sainte Dame que l'on appelle

Confession, & lui communiquant sincerement ses peines & ses foiblesses, s'embellit, & ses fleurs donnent une odeur fort agréable.

Je passai encore dans un autre jardin, mais plus beau que celui-ci, arrosé par deux Fontaines appellées les *Yeux*. J'y fis aussi rencontre du Jardinier, qui regardoit amoureusement une image du Sauveur, qui étoit vis-à-vis de ces deux Fontaines. Je lui demandai aussi son nom, il me dit qu'il s'appelloit *Contrition*. Et où est la sainte *Crainte de Dieu*, lui dis-je? Tu la trouveras, me dit-il, dans ce lieu; me montrant sa sainte demeure, qui étoit à quelques pas de nous. J'approchai donc de ce saint Lieu, où d'abord j'apperçûs cette sainte source & origine des Vertus, entourée d'un nombre presque infini de grands Saints, qui l'honoroient & l'aimoient de tout leur cœur. Elle étoit assise dans une chaise

le trés-beau bois, que l'on nomme *Connoissance de Dieu.* J'entendis qu'elle disoit. *Venite Filii, audite me, timorem Domini docebo vos :* Venez mes enfans, écoûtez-moi, je vous apprendrai à craindre Dieu. A cette voix, je vis Pierre laisser ses filets, Paul la persécution, la Magdelaine les braveries, & generalement tous ces Saints, les biens & les grandeurs du monde. Elle couvroit tous ceux, qui entroient chez elle, d'une étoffe trés-riche, que l'on appelle *Grace.* Je fus fort réjoüi de voir la *sainte Crainte de Dieu*, cette trés-haute Vertu, ou pour mieux dire ce don trés-haut du Tout-Puissant. Je m'approchai d'elle pour lui baiser humblement les pieds, & je me retirai fort satisfait, aprés avoir reçû sa sainte benediction.

Comme j'étois prêt de sortir par une autre porte, que celle par où j'étois entré, je trouvai plusieurs beaux enfans, pleins des ferveur,

qui marchoient à côté d'un homme trés-venerable, qui paroiſſoit être leur pere. En cet endroit on y voyoit auſſi une Dame de plus grande apparence, que cet homme, qui habilloit & ajuſtoit trés-richement ſes enfans. Je demandai à la *Clarté*, qui étoient ces petits Anges que l'on élevoit ſi proche de la *ſainte Crainte de Dieu*? Elle me fit réponſe, que c'étoit de jeunes enfans, qui avec le temps devenoient de grands perſonnages, & qu'ils s'appelloient *ſaint Propos*; que cet homme venerable ſe nommoit *Amendement*, & la Dame, *Confiance en Dieu*; & qu'ils avoient ſoin de l'avancement de ces petits enfans. La *Ferveur* ne les eût pas plûtôt apperçûs, qu'elle les alla embraſſer. Et ces petits Anges de leur côté, vinrent au devant d'elle qui lui firent mille careſſes Nous nous apperçûmes que *l'Amendement*, étoit occupé à parler à un jeune homme, qui

venoit de sortir de la salle où étoit la *sainte Crainte de Dieu.* Je m'approchai d'eux, & j'entendis que le jeune homme disoit, c'est maintenant que je crains Dieu. Si tu le crains, disoit *l'Amendement*, pourquoi ne quittes-tu point ces méchantes habitudes ? Le jeune homme répondoit, je ne le puis. Tu ne le crains donc point, lui disoit *l'Amendement.* Je voudrois bien le craindre sans les quitter, répondoit le jeune homme. Cela est impossible repartit *l'Amendement*, personne ne peut servir à deux maîtres si contraires ; sçavoir à Dieu & au demon, ni entrer en la grace de Dieu avec des passions si criminelles. Si tu crains mon fils, amende-toi : Si tu ne t'amendes point, tu ne crains point Dieu.

Je vis encore en un petit coin à l'écart, un venerable Vieillard, qui disoit à un autre garçon : Mon enfant dis clairement la verité, si

tu ne la dis, crois que tu te perds sans ressource. Ils étoient en grande contestation. Ce Vieillard tâchoit de lui faire avoüer quelque chose, le garçon n'en vouloit rien faire. La curiosité me pria d'approcher un peu d'eux. J'entendis que le garçon lui disoit, je ne le puis dire. Tu le peus bien, lui répliquoit-il, puisque tu as ton franc arbître. Mais cela me fait de la peine, disoit ce garçon. Elle sera bien plus grande, mon ami, lui dit-il, quand pour ne le pas dire tu te damneras. La honte m'en empêche, dit ce garçon. Ah mon fils! réprit ce bon Vieillard, tu te trompes, c'est plûtôt l'effronterie. Aprés avoir entendu tout ce discour, je dis à la *Clarté*, voici une étrange converfation. écoûtons un peu. La *Clarté* me dit, n'approche pas, Pasteur, crainte de les interrompre, je te dirai ce que c'est. Ce bon Vieillard qui parle à ce garçon est, un homme trés éclairé

& trés vertueux, qui s'appelle *sainte Honte*, lequel tâche de persuader à ce garçon de confesser clairement ses pechez. Il répond qu'il ne le peut pas, & c'est qu'il ne le veut pas. Il dit encore qu'il n'en a pas la hardiesse. Il ose cependant bien être méchant ; & n'a pas la hardiesse de devenir bon. Il dit que la honte l'en empêche. Cet homme le réprend & lui dit, que cela n'est pas vrai, que la veritable honte, bien éloignée de ne pas dire la verité, presse toûjours de la dire. Ainsi tu vois qu'il se trompe. Là dessus je dis à la *Clarté*, quoi ! la honte persuade-t-elle que l'on dise ses pechez, au contraire, je croyois qu'elle empêchoit de les dire ? Tu te trompes, Pasteur, me dit-elle, ce que tu appelles honte est pure effronterie, comme ce saint Homme lui a fort bien dit, quoique les pêcheurs l'appellent honte. Est ce avoir de la honte, de n'oser déclarer les pechez que l'on a commis

ſans crainte, & ſans honte, en preſence de Dieu ? Au contraire, c'eſt être encore plus effronté, & plus criminel, de ne pas vouloir avoüer à la majeſté Divine, ce qu'elle ſçait déja : mais ingenuément les confeſſer avec douleur, & confuſion, c'eſt ce qui s'appelle veritable *honte*. Cette *honte* qui les retient n'eſt autre choſe qu'un amour propre, & une pure tromperie. La veritable *honte* eſt fille de la *verité* trés ſincere, & ſortie de ſes entrailles. Elle demeure dans la maiſon de la *ſainte Crainte de Dieu* ; on l'appelle en Latin *Verecundia* ; c'eſt-à-dire, qu'elle eſt formée de la *verité*, comme *Iracundia*, formée de la *colere*. Et entr'elles il n'y a point d'autre difference, ſinon que la *Verité* eſt vêtuë de blanc, & la *Honte* de rouge ; & pour mieux dire, c'eſt la *honte* qui fait connoître la *verité*, & il n'y a point *honte* ſans *verité*, elle ſeroit même honteuſe, de faire un ſimple

menſonge. Je ſuis bien aiſe, lui dis-je, d'avoir appris cela A ce que je vois la *ſainte Honte*, ne peut mentir, & elle eſt toûjours veritable, lors qu'il s'agit de parler ; ce que cette autre *honte*, que les pêcheurs nomment ainſi, ne fait pas ; n'étant qu'effronterie de taire à Dieu, & au Confeſſeur la verité. C'eſt bien dit, me répondit-elle ; ainſi les méchans, lui dis-je, tiennent pour vertu, ce qui eſt une grande méchanceté & une grande tromperie, leſquels en commettant des ſacrileges, donnent pour excuſe cette fauſſe *honte*, ce qui eſt encore un autre crime. Cela eſt vrai, Paſteur, me répondit la *Clarté*, c'eſt ainſi que le monde change le nom des choſes ; il donne aux vices, le nom des vertus, & aux vertus le nom des vices. Si un homme eſt inſolent, il l'appelle galand homme ; Si une femme eſt effrontée, il la qualifie de bien entenduë. A un prodigue, il lui donne le nom

de liberal. Et à l'avare celui d'œconôme. Il traite le cruel de vaillant, & le pieux de lâche. De sorte, que sous le nom des Vertus, le monde donne à voir les vices : Mais allons voir la Religion.

CHAPITRE VII.

Le Pasteur va voir la Religion.

LA *Clarté* me mena par un chemin plein de lumieres ; le long duquel, j'entendois chanter des Pseaumes, & des Hymnes à la loüange du Seigneur, & des voix du Ciel qui répondoient à ces divins Cantiques. J'y vis des Theologiens qui expliquoient avec beaucoup d'exactitude & de Sagesse tous les doutes, & toutes les difficultez qui leur étoient proposées, & aprés avoir passé encore par quelques endroits, j'arrivai à l'antichambre de la *Religion*, accompagné du *saint Desir*, de la *Fer-*

veur & de la *Clarté*, qui auſſi s'avancerent pour demander permiſſion d'entrer. Auſſi-tôt il vint à moi un beau petit garçon, vif & ſi plein d'ardeur, qu'il me réjoüit à ſon abord. Il étoit vêtu d'un habit tout brodé d'or à fond bleu. Au reſte, ce petit Ange étoit d'un eſprit fort doux, & on remarquoit en lui quelque choſe de grand & de majeſtueux. Je le ſaluai ; mais lui ſans s'informer qui j'étois, voyant mon habit de Paſteur, me demanda d'abord ſi je voulois parler à la Religion ? Je lui dis, que je deſirois en effet lui parler, pour lui communiquer quelque choſe d'importance. Il me demanda ſi c'étoit pour remedier à quelque choſe de ma Charge. Je lui fis réponſe, qu'il y avoit aſſurément beaucoup à y remedier, mais bien plus encore en ma perſonne. Ce petit Enfant me prenant les mains, me dit avec empreſſement, au nom de Dieu, Paſteur, ne tarde point à y

remedier. J'admirai cette vivacité, qui me plût. Mais je vous prie, lui dis-je, dites-moi qui vous êtes. Il me répondit, je suis *le Zele*, Pasteur. C'est moi qui sers la *Religion*, & je te promets de te servir auprés d'elle; si de ton côté tu veux bien faire ton devoir. Il ajoûta; travailles-y donc promptement, cher ami, & ne perds point de temps, pour des choses si importantes. Bel Enfant, lui dis-je, il n'y a rien qui presse si fort, il faut auparavant que je voye la *Religion*, peut-être que les choses qui m'amenent ici ne sont pas en si mauvais état qu'elles ayent besoin de grand remede. Cela peut-être, me repartit-il; mais aussi me promets-tu, d'y remedier promptement, s'il est necessaire? Je ferai ce que je pourrai, lui dis-je. Je t'ai promis, me dit il encore, de te rendre service auprés de la *Religion*: mais il faut aussi que tu me promettes d'y travailler tout

de bon ; parce que c'eſt dans le ſoin des Paſteurs que conſiſte le bien de la *Religion.* Il recommença de nouveau à me preſſer, afin que je lui promiſſe d'y remedier ; & de telle maniere, que voyant bien, que ce Zele là étoit du Ciel, je lui promis tout ce qu'il deſiroit de moi. Mais auparavant, lui dit-je, encore faut-il que je conſulte la *Prudence.* Je n'eus pas plûtôt nommé ce nom de *prudence*, qu'il jetta un grand ſoûpir, & me dit : Ha Paſteur ! prens bien garde que ce ne ſoit cette fauſſe *prudence* qui perd toutes mes cauſes & celles de Dieu, qui eſt une *Prudence* qui demeure dans le Palais de *l'Eſprit du monde*, laquelle n'eſt que pure lâcheté, qui dit ordinairement à ceux qu'elle abuſe, qu'il eſt bon d'aller doucement ; que petit à petit on vient à bout de toutes choſes ; que l'âge amene tout, qu'ils ſont jeunes aujourd'hui & que demain ils s'amanderont,

que le monde en uſe ainſi, que le temps viendra auquel on remediera à tout. Cependant Paſteur, le temps paſſe inſenſiblement, les cœurs s'endurciſſent dans le mal, le jour du compte s'approche, on ne remedie à rien, & la perte devient inévitable, pour n'y avoir pas apporté dans le tems tous les remedes neceſſaires. Non, Paſteur, continua-t-il, je te conjure au nom de Dieu de ne point t'arrêter à une ſi damnable *prudence*. Saint *Zele*, lui dis-je, je te promets que je ne conſulterai point d'autre *prudence* que celle qui demeure dans le Palais *de la Science du Salut*, qui eſt Sainte, & à laquelle la *Religion* m'adreſſera, ſans doute, qui eſt une *Prudence* qui diſpoſe ſagement les choſes. Elle diſſimule, aujourd'hui pour exécuter demain; elle attend des mois entiers dans une affaire d'importance, pour ne rien faire avec précipitation; & ſans perdre l'exécution de vûë, elle

elle agit efficacement, disposant bien tous les moyens necessaires pour bien réüssir; elle considere & pense bien aux choses avant que de prendre resolution, & aprés s'être resoluë, elle est prompte à exécuter. Consulte celle-là, me dit le *Zele:* mais aussi tout ce qu'elle te dira, ne me promets-tu pas de le faire? Ouy, lui dis-je, je te le promets. S'il est ainsi, me dit-il, pour te montrer que je te veux servir, je t'armerai d'une massuë, d'une cuirasse & d'un bouclier, que tu trouveras dans un grand champ, que je t'enseignerai. Avec ces armes il ne se presentera rien à toi que tu ne surmontes. Mais de grace, *saint Zele*, lui dis-je, ne differez pas plus long-temps à me dire, où est ce champ. La massuë, me dit-il, se nomme *force*, la cuirasse, *constance*, & le bouclier *tolerance*. Le champ se nomme *Imitation*, & ce champ tu le trouveras dans la Vie du Sei-

gneur & de ſes Saints. Lis, conſidere, imite, prie & demande, aſſurément tu vaincras & remporteras victoires ſur victoires.

Quant à preſent, continua le *Zele*, comme je ſçai que la *Religion* eſt occupée, en attendant que la *Ferveur* t'ait obtenu permiſſion d'entrer; je veux, en conſideration du *ſaint Deſir*, qui eſt avec toi, te faire voir dans cette Tour prochaine, une Dame que j'aime beaucoup, que je tiens pour ma mere, je voudrois que tu l'euſſes auſſi pour la tienne. Mais, lui dis-je, ſi l'on me vient appeller pour aller parler à la *Religion*, ne me trouvant pas, que dira-t-on de faire attendre une ſi grande Dame? Ne t'embarraſſe point de cela, me dit-il, je ſçai que la *Religion* ſera bien-aiſe que tu ayes vû & connû cette Dame. Il me mena dans une Salle richement meublée, où à main droite, il ouvrit une porte, dont on ne s'aperçevoit

point, que l'on appelle porte de l'*interieur*. Il me fit enſuite monter par un eſcalier ſecret & étroit, dont les degrez étoient fort difficiles à monter : Mais comme le *ſaint Deſir* & le *Zele* me donnoient beaucoup de courage, & que j'allois doucement, j'arrivai au haut de la Tour, ſans que je me ſentis aucunement fatigué. L'on me fit entrer dans un grande Salle, où je trouvai une Dame qui me parût extrêmement ſage, laquelle regardoit continuellement par quatre fenêtres qui avoient vûë vers l'Orient, l'Occident, le Septentrion & le Midy ; enſorte, que rien pouvoir échaper à ſes yeux. Je demandai au *Zele* le nom de cette Dame, il me dit qu'elle s'appelloit *Vigilance*. Auſſi-tôt elle même m'ayant entendu, me dit, comment, toi qui es Paſteur tu ignores mon nom. Veille & ſoigne, Paſteur, ajoûta-t-elle, ſi tu veux rendre bon compte de toi & de

ton troupeau. Elle t'en a assez dit, me dit le *Zele*, descendons.

Lors que nous fûmes en bas, comme je cherchois la porte pour sortir, le *saint Zele* me dit; puisque je t'ai fait voir celle, que je regarde comme ma mere, quoique j'en aye une autre d'une qualité plus relevée, qui s'apelle *Lumiere Celeste*, je veux aussi que tu voyes celui, que je regarde comme mon Pere, bien que j'en ai encore un plus considerable, qui est Dieu. Il ouvrit une porte, d'où j'apperçûs un venerable Vieillard, qui étoit au bout d'une belle Gallerie, assis dans un fauteüil d'yvoire, qui méditoit profondement & étoit fort pensif. Le *Zele* me dit, que c'étoit le *Conseil*, & que je le considerasse bien. Ne peut-on pas lui aller parler, lui dis-je? Non me dit-il; mais comme tu as à parler à la *Prudence*, c'est ici où tu lui parleras, car elle fait toûjours sa demeure avec ce sage Vieil-

lard, & c'eſt par elle qu'il te dira, tout ce que tu auras à faire, dans le Palais de la *Science du Salut*; car il n'y a point de prudence ſans conſeil, ni de Conſeil ſans prudence. Auſſi la *Science du Salut* ne t'a point dit de parler au Conſeil, mais ſeulement que tu le voyes; pour te donner à entendre, qu'en le voyant ſi penſif tu apprendrois, qu'auparavant de reſoudre des choſes d'importance, il falloit y refléchir & beaucoup y penſer. Nous ne fûmes pas plûtôt ſortis de cette tour, que le *Zele* me dit encore, que puiſque le *ſaint Deſir* ne me quittoit point, il vouloit à ſa conſideration me faire voir celle qui deffendoit ſes cauſes; ſans laquelle, me dit il, il ſeroit ſouvent maltraité. Il me mena dans un trés-beau jardin, au bout duquel il y avoit une maniere d'amphitheâtre, ſur lequel on y voyoit un trône trés magnifique, que l'on appelle *Dignité*, fait d'un bois trés-fort, nommé *Obligation*. Au milieu

de ce trône, on y voyoit une Dame trés-considerable qui étoit assise, laquelle faisoit tout son possible pour persuader à beaucoup de personnes qui l'écoutoient, la verité de ce qu'elle leur avançoit ; elle loüoit les vertus & blâmoit fort les vices. Je l'écoûtai assez long-temps, & je vous avouë, que quand elle parloit des choses de devotion, elle enlevoit les cœurs, & faisoit pleurer tout le monde, de joye. Mais aussi quand elle changeoit de propos, pour se déchaîner contre les vices, elle faisoit tout trembler. Je demandai au *saint Zele* qui étoit cette Dame, il me dit que c'étoit *l'Eloquence*, celle qui deffendoit ses causes avec beaucoup de hardiesse & de sçavoir. Comme je l'écoûtois parler avec feu & vigueur, & que son discours n'étoit rempli que de certaines façons de parler que je n'entendois pas bien, que j'ai appris depuis, que l'on appelle *figures*, je prenois tout ce qu'elle

disoit, pour des révéries. Cela me fit dire, que ce n'étoit point là, la sœur de cette bonne Dame, que l'on nomme *Sincerité*, & que je ne croyois pas qu'elle fut grande amie de l'*Humilité* & de la *Patience*. Que tu es ignorant, Pasteur! me dit le *Zele*, qui t'a dit que le cœur courageux n'est point patient, parce qu'il deffend avec vigueur ce qui est bon? Veux-tu que la calomnie soit plus éloquente que l'innocence? Ce n'est ni humilité, ni patience de flater la verité; au contraire, c'est un oubli honteux, & une grande lâcheté de le faire. N'as-tu jamais lû les saintes Ecritures, ni les saints Peres, qui sont remplis de tant d'éloquence, pour proteger la vertu & réprimer le vice? L'iniquité aura-t-elle plus de force pour me blesser, que moi pour me deffendre? Veux-tu que la *Justice*, le *Zele*, & la *Verité* soient muets & dépourvûs de moyens, & de raisons pour la défense

de leurs cauſes ? Non, non, que le menſonge ſe taiſe, qui n'eſt qu'engeance de viperes. Pretens-tu fermer la bouche à celui qui annonce la parole du Seigneur, pour traiter d'éloquent un perfide & un libertin? Comme je vis que le *ſaint Zele* s'échauffoit tout de bon, & qu'il me montroit un viſage tout de feu, d'où ſortoient des rayons de majeſté, qui me donnoient de la crainte, je changeai de diſcours. Je lui dis, vous avez raiſon, *ſaint Zele* : Mais ſi nous allions voir la *Religion* ? il y a long-temps que je ſuis abſent de mon troupeau, je voudrois bien y retourner. Me voyant perſeverer dans mon bon deſſein, il s'apaiſa doucement, & me dit, je vai moi-même ſolliciter ton entrée, puiſque le *ſaint Deſir* ne t'abandonne point. Il s'en alla parler pour moi. Cependant je demeurai dans l'antichambre de la *Religion*, où je recevois beaucoup de careſſes d'un chacun, à

cauſe du *ſaint Deſir* qui étoit avec moi. Je le remerciai auſſi, de ce que ſon aimable compagnie me procuroit de grandes faveurs par tout où j'allois ; mais lui, tout confus me répondit, je ne ſuis rien, Paſteur, c'eſt à Dieu à qui tu dois tout le bien qui t'arrive, c'eſt lui qui m'a donné à toi pour t'accompagner. Je lui demandai, pourquoi le *Zele* étoit ſi petit de taille, étant âgé de tant de milliers d'années, puis qu'il étoit du temps de Phinées, lors qu'il tua un Iſraëlite, & du temps d'Elie, quand il ſe ſervit des Soldats du Roy Achab, pour maſſacrer tout les faux Prophêtes de Baal. Il me répondit, qu'il eſt petit, trés-vif, & tout de feu pour pouvoir entrer partout, juſques dans les choſes les plus petites, quand il s'agiſſoit du ſervice & de la gloire de Dieu ; qu'il eſt toûjours jeune & en vigueur, qu'il ne neglige rien, & qu'encore qu'il paroiſſe petit c'eſt un Geant en

force, & que c'eſt particulierement dans les ames des Pontifes, des Roys, des Princes, des Evêques & des Predicateurs qu'il paroit grand. Je lui demandai pourquoi ſon habit étoit bleu enrichi d'une broderie d'or? il me dit, que l'or repreſentoit la charité dont il étoit animé, & que le bleu étoit la livrée du Ciel & la ſienne. La *Ferveur* vint là-deſſus à ſortir de la chambre de la *Religion*, qui me dit, que la *Religion* juſqu'alors avoit été occupée à donner des ordres pour de grandes affaires de l'Egliſe, & que pour le preſent je pouvois entrer.

Auſſi-tôt la porte me fut ouverte, par une venerable Dame que l'on appelle *Reverance*. Je ne fus pas plûtôt entré, que je reconnus bien par la joye interieure que je reſſentis que cette haute *Vertu* étoit la baze & le fondement de toutes les autres. Son thrône étoit d'une magnificence toute extraor-

dinaire. On y voyoit en relief des trophées de batailles ſpirituelles, des triomphes admirables de la Foy, quantité d'hérétiques renverſez & amenotez à ſes pieds, les uns morts, & d'autres encore vivans. Le fauteüil où elle étoit aſſiſe étoit d'un métail fort précieux, que l'on appelle *Fermeté*. Elle portoit ſur ſa tête une couronne toute éclatante, nommée gloire de Dieu. A ſes côtez, elle avoit deux ſaintes Dames appellées *Piété & Devotion*, qui portoient leurs regards vers le Ciel avec beaucoup d'amour & de tendreſſe. La *Religion* avoit ſa main appuyée ſur la tête d'une jeune fille qui étoit devant elle, laquelle charmoit tous ceux qui la regardoient, on me dit, qu'elle ſe nommoit *Miſericorde*. Je la pris d'abord pour ſa fille: mais j'ay ſçû depuis que ce n'étoit que ſa niece, & qu'elle étoit fille de la *Piété*. Auſſitôt que je fus entré, le *ſaint Deſir* & la *Ferveur*, me dirent que je

n'avois pas besoin dans ce lieu d'autre compagnie que de la leur, parce que la *Religion* faisoit beaucoup d'estime d'eux. Cela fit que je m'approchai d'elle avec confiance, la saluant avec tout le respect possible. Ensuite je lui fis connoître mes peines & mes difficultez, dont elle me donna éclaircissement avec toute la satisfaction que je pouvois desirer. L'on voyoit encore sur ce trône un homme venerable, d'un merite extraordinaire, qui étoit débout & fort attaché au service de la *Religion*, que l'on nomme *Culte Divin*. Enfin, aprés avoir reçû tous les saints avertissemens de la *Religion*, je pris congé de ces illustres Dames, pour m'en aller avec le *saint Desir*, la *Ferveur* & la *Clarté* au quartier de la *Prudence*.

CHAPITRE VIII.

Le Pasteur va visiter la Prudence.

ESTANT arrivez à l'appartement de la *Prudence*, nous trouvâmes à la porte un petit homme bien agréable, en qui l'on voyoit beaucoup de retenuë, de grace & de bien-séance. On me dit qu'il s'appelloit *Agréement*. Je fus reçû de lui avec toute l'honnêteté possible. Il étoit vêtu d'une étoffe de differentes couleurs; mais si bien assorties que cela étoit fort agréable à la vûë; car toutes ces couleurs étoient trés-vives, & des plus belles que l'on sçauroit jamais voir. La *Clarté* me dit: remarque bien cet homme, Pasteur, il est petit: cependant la *Prudence* en fait grande estime, & c'est lui qui a le plus de crédit auprés d'elle. J'avois bien entendu parler de lui, lui dis-je, mais je ne croyois pas que

ce fut un homme de cette importance. Tu ne le connoissois pas bien, me dit-elle. Sçache que *l'Agréement* est une personne, qui dans toutes les affaires de la *Prudence* est celui qui lui est des plus necessaires. Tu dois donc doresnavant avoir pour lui beaucoup de consideration. J'en demeurai d'accord, & je trouvai qu'elle avoit raison, parce qu'il est certain que tout consiste en l'agréement. Commander sans agréement, c'est peu de chose, aussi bien que de gouverner sans agréement, & il en est de même de prêcher, ou de faire quelque autre chose. De sorte que l'agréement est quelque chose de considerable. Ce joli & agréable homme me demanda si je souhaittois parler à la *Prudence*? Je lui fis réponse que c'étoit ce que je desirois le plus. Aussi-tôt il entra avec la *Ferveur*, pour en obtenir la permission. Etant de retour, *l'Agreement* me dit qu'il

avoit eu le bonheur d'y trouver deux Rois qui alloient sortir, lesquels avoient eu une longue conference avec elle sur des affaires de leurs Royaumes de trés-grande consequence. Ils ne furent pas plûtôt sortis qu'il me fit entrer. D'abord deux venerables Vieillards m'accosterent, qui me presenterent à la *Prudence*. Leur port étoit grave, & ils étoient vêtus fort modestement. La *Clarté* me dit que l'un s'appelloit *Entendement*, & l'autre *Bon Sens*, & que leur charge étoit de conduire les nouveaux venus à la *Prudence*. Cette illustre *Vertu* étoit assise sur un trône trés magnifique, autour duquel on voyoit des Legislateurs, des Papes & des Conciles assemblez, qui lui faisoient leur cour. Elle étoit vêtuë d'une étoffe admirable, que l'on appelle *Droit Humain & Droit Divin*. Elle avoit en main un livre appellé *Prévoyance*, dans lequel elle lisoit souvent.

Quelque fois elle n'avoit pas plûtôt lû deux lignes, qu'elle apelloit deux de ſes favoris, qui étoient entierement devoüez à ſon ſervice, par leſquels elle envoyoit de ſecretes dépêches à la *Vigilence*, laquelle ne faiſoit rien que par ſes ordres, & avoit grand ſoin de lui en rendre un compte trés-exact. On voyoit au côtez de la *Prudence* deux belles Dames, que l'on nomme *Temperence* & *Diſcretion*. La *Temperance* eſt une Dame fort paiſible & retenuë. La *Diſcretion* tenoit des fleurs dans ſes mains, qui aprés les avoir flairez les diſtribuoit à de trés-prudens & ſçavans perſonnages, qui étoient auprés d'elle. Tout proche de ce trône on voyoit encore une trés-ſage Dame, que l'on appelle *Modeſtie*. L'on me dit qu'elle eſt mere de *l'Agréement*, & proche parante de la *Prudence*. Il y avoit encore un autre trône d'une Majeſté & d'une grandeur pareille à celui

de la *Prudence*, où étoit une Dame de grande authorité, que l'on appelle *Juſtice*, laquelle tenoit en main une épée nuë, l'on voyoit auprés, deux autres illuſtres Dames, dont l'une qui eſt d'une grande beauté ſe nomme *Paix*, & l'autre *Force*, leſquelles avoient chacune en main un bâton de Heraut, couronné de l'aurier. L'épée de la Juſtice avoit quatre trenchans bien coupans, ſur l'un deſquels il y avoit écrit, *Loy*; deſſus un autre côté on y liſoit *Vindicative*, & ſur les deux autres *Diſtributive* & *Commutative*. On diſoit que cette épée coupoit tout indifferemment, & qu'elle faiſoit des Loix admirables, qu'elle récompenſoit les bons, puniſoit les coupables, rendoit à un chacun ce qui lui appartient, & qu'elle fait tout cela avec tant d'équité, que s'il y avoit même dans la Juſtice quelque choſe à couper, elle le fait avec autant de réſolution & d'indifference que

chez les plus inconnus. On apelle cette épée *Rectitude*.

Jamais je ne fus plus surpris de voir tant de grandeurs ; car les Rois, les Princes, les Gouverneurs & les Magistrats étoient tous tête nuë devant cette *Prudence*. La *Justice* même déclaroit que c'est d'elle que toutes les illustres Personnes tenoient leurs Sceptres, leurs Couronnes & leur pouvoir. Enfin, je mapprochai de la *Prudence*, & aprés lui avoir rendu tous les respects dûs à une si grande Dame : Je la priai de m'instruire des devoirs de ma charge, ce qu'elle fit par de trés-excellens moyens qu'elle me donna pour y bien réüssir. Elle m'ordonna sur tout de suspendre quelques fois certaines choses, sans neanmoins les abandonner ; me disant qu'elle m'avertiroit au besoin par un de ses messagers, que l'on appelle *Occasion*. Elle me donna encore avis de me souvenir toûjours de

l'Argéement, auquel elle me recommanda beaucoup, & de ne le perdre jamais de vûë. Le ſoin extraordinaire que la *Prudence* prit de m'avertir, de me ſervir de *l'Agréement*, en toutes choſes, lequel étoit ſon premier favori, m'obligea de lui repliquer : Madame, je vous aſſure qu'il y a des choſes ſi fâcheuſes d'exécution & qui donnent tant de déplaiſir, que c'eſt une peine extrême d'y faire trouver *l'Agréement*, parce qu'il y a tant d'embarras qui s'attachent au bien, que l'on eſt bien ſouvent obligé de le laiſſer ; nous ſouffrons même quelquefois tant de peines, tant de mécontemens & de perſécutions, qu'il n'y a courage qui y puiſſe réſiſter. Alors la *Temperence* qui étoit auprés d'elle prenant la parole, me dit, que je fiſſe enſorte dans ces occaſions de me ſouvenir d'elle, qu'elle m'y aideroit, & aſſiſteroit avec beaucoup de joye. La *Diſcretion* me dit auſſi, qu'avec

les fleurs qu'elle tenoit, je pourrois venir à bout de tout, pourvû que je vouluſſe bien me ſervir de *l'Agréement* pour les diſcerner, & choiſir celles qui m'étoient les plus propres, & qu'avec tous ces moyens, je devois encore avoir recours à la *Force*, qui eſt une Dame, laquelle jointe à leurs aſſiſtances feroit tout exécuter, & que Dieu de ſon côté ne m'abandonneroit point.

La *Prudence* m'ordonna encore, de voir une Dame qui eſt ſa grande amie, laquelle demeure dans une des chambres de ſon apartement, que l'on appelle *Diſſimulation*, & qu'aprés lui avoir parlé j'allaſſe voir la *Patience*.

Je m'en allai donc à la chambre de la *Diſſimulation*, qui eſt une Dame de grande retenuë, & qui ſe poſſede beaucoup. Elle étoit habillée de deux étoffes de differentes couleurs, mais il n'y en avoit jamais qu'une qui paroiſ-

ſoit, & qui couvroit celle que l'on ne voyoit pas. La *Ferveur* me dit, que celle qui étoit deſſous étoit une étoffe d'un prix ineſtimable, & que tous ceux qui ne regardoient la *Diſſimulation* qu'à ſon exterieur, ne pouvoient jamais manquer d'être trompez. Il me ſembla pour lors, que c'étoit avoir peu de Police dans le Palais de la *Science du Salut*, de ſouffrir une choſe qui paroiſſoit toute autre, qu'elle n'étoit. Le *ſaint Deſir* me dit, que je n'y devois pas trouver à redire; qu'au contraire; la *Diſſimulation* étoit très-neceſſaire à la *Prudence*, & que cette perſonne étoit d'une grande ſageſſe, bien éloignée d'être une fourbe, comme je me l'imaginois. Que la *Prudence* même vouloit bien, qu'en de certaines rencontres on ne fit point paroître au dehors ce que l'on ſentoit au dedans, de même qu'un homme qui cache les défauts de ſon corps par un habille-

ment qui les couvre, peut auſſi quelquefois cacher les ſentimens de ſon cœur par une ſerenité de viſage ; & que par ce moyen, dont on ne ſe ſervoit que pour un bien, on venoit à bout de certaines choſes, qui autrement ne réüſſiroient jamais. Je fus bien aiſe d'avoir appris ce ſecret, pour le mettre en pratique quand l'occaſion ſe preſenteroit, & pour ſçavoir répondre à ceux qui diſent que la *Prudence* eſt une timide, & la *diſſimulation* une pure trahiſon.

Cette Dame me dit, qu'il falloit me deffaire de ma charge, ou me préparer à ſouffrir, que je verrois bien des choſes ſe paſſer auſquelles je ne pourrois pas remedier, malgré tous les efforts que je pourrois y apporter ; car ajoûta-t-elle, la charge de Paſteur eſt un miniſtere tout à fait ſterile & déſolant, parce qu'on ne voit preſque point de fruits de tant de

peines & de fatigues que l'on s'y donne & à cauſe de la perte que l'ont fait tous les jours de ſes brebis, étant impoſſible d'y vivre ſans une grande patience. Qu'au reſte, je devois avant toutes choſes avoir de parfaites connoiſſances du bien & du mal, & que pour y réüſſir & en faire un juſte diſcernement, je ne devois jamais perdre la *Prudence* de vûë, n'y jamais oublier de me ſervir de *l'Agréement*. Je lui dis que l'ignorance & les ſottiſes étoient ſi grandes dans le monde, & les Paſteurs quelquefois ſi épuiſez de travail à combattre une malheureuſe femme, que l'on appelle *Stupidité*, & une autre que l'on nomme *Tiedeur*, dont ſe prévaut bien ſouvent une autre miſerable que l'on appelle *Relâchement*, qu'à peine reſtoit-il du courage pour ſe ſoûtenir contre un mal ſi general. Là-deſſus, la *Diſſimulation* me dit, Paſteur il eſt neceſſaire que tu ailles voir la *Patience*, elle

t'encouragera, parce que sans elle je ne te puis servir de rien.

CHAPITRE IX.

Le Pasteur va voir la Patience.

AU sortir de l'appartement de la *Dissimulation*, la *Clarté* me mena par de longues allées plantées d'arbres, le long desquelles on marchoit sur un gazon bordé de fleurs, où les fontaines & les doux ramages des oiseaux rendoient ce lieu le plus charmant du monde. Nous passâmes de ce jardin dans un autre, où nous trouvâmes un homme qui se promenoit avec une Dame qui me parut d'un esprit bien resolu. Je demandai, comment s'appelloient ces personnes, on me répondit que l'homme s'apelloit *Constance*, & la Dame *Resolution*.

Ceux qui m'accompagnoient leur dirent que je desirois parler

à

à la *Patience.* Ils firent réponſe qu'ils n'étoient point les portiers de la maiſon, qu'ils étoient bien au ſervice de la *Patience* ; mais que leur emploi étoit plus noble & plus relevé, qui étoit d'exécuter tout ce que la *Patience* ordonnoit. Ils nous dirent de paſſer plus loin dans un autre jardin, où l'on nous rendroit raiſon de ce que nous demandions. Nous ne fûmes pas plûtôt entrez dans cet autre jardin, que nous vîmes une bonne femme qui nous parut fort triſte, que l'on appelle *affliction ?* elle étoit en converſation avec un homme trés-prudent, qui tâchoit de la conſoler, lequel ſe nomme *Courage.* Auſſi tôt qu'on leur eût dit que nous deſirions parler à la *Patience*, & que j'étois un Paſteur qui venoit de loin, pour lui communiquer quelque choſe, ils nous dirent que nous n'avions qu'à les ſuivre, & qu'ils nous y alloient faire parler.

Ils nous firent entrer dans un grand appartement, nous conduisant par de longues galeries à une belle & devote Chapelle, où le jour n'y étoit pas bien grand. On voyoit à la porte de cette Chapelle une trés-noble Dame, qui paroiſſoit avoir beaucoup de vertu & de force ; auſſi par les prudens conſeils qu'elle donnoit à tous ceux qui entroient & ſortoient de ce lieu ſaint, elle les encourageoit d'une façon ſi merveilleuſe, qu'elle les rendoit inébranlables. La *Clarté* me dit que cette Dame s'apelloit *Longanimité*. Je lui demandai ſi elle ne ſervoit pas la *Prudence* ? Elle me dit que non, & que c'étoit la *Patience* qu'elle ſervoit ordinairement, & que ſa fonction étoit d'agrandir & d'élargir le cœur de tous ceux qui avoient affaire à ſa maîtreſſe. Nous allâmes enſuite à une autre Chapelle toute éclatante de lumiere, où l'Autel étoit d'une beauté admirable, parée &

ornée de tableaux des plus excellens Peintres, repreſentant tous les Myſteres de la Paſſion de nôtre Seigneur. Dans le milieu de l'Autel il y avoit un Crucifix, duquel couloit le Sang précieux. Aux deux côtez étoient la ſainte Vierge & le Diſciple bien aimé, tous penetrez de douleur, & des Seraphins au pied de la Croix, fondant en larmes. La Chapelle étoit auſſi toute remplie de tableaux, où l'on voyoit les actions heroïques des Martyrs, des Confeſſeurs & des Vierges, qui ont ſouffert pour l'amour de Dieu. Entr'autre, l'hiſtoire de Job y étoit repreſentée tout au long. Aprés avoir conſideré ce lieu ſi ſaint & ſi devôt, je demandai à la *Ferveur* & au *ſaint Deſir*, où eſt donc la *Patience ?* La voilà, me répondit la *Clarté*, attachée à cette Croix, en me montrant du doigt l'Image du Redempteur. Ces paroles me touchent ſi fort, que me proſternant

en terre, je dis; ô Sauveur de nos ames! aimable & trés-patient JESUS! qui peut se plaindre de ses peines en regardant les vôtres? Où est celui qui souffre autant que vous? Et qu'importe-t-il que le méchant souffre, mais que vous mon Dieu! qui êtes infiniment bon, & l'innocence même, soyez dans les souffrances! Quel honneur y a-t-il donc encore à chercher, aprés vous avoir vû élevé en Croix, & chargé de confusion? Ouy, mon doux JESUS, les souffrances feront dorénavant toutes mes joyes, & les mépris, mes plus chers contentemens. Alors la *Clarté* me dit, tu vois donc bien Pasteur, que le Seigneur qui est attaché à la Croix pour nos pechez, est la *Patience* même, & qu'il veut bien lui-même, te servir d'exemple. C'est lui, que tu dois regarder dans tes souffrances; & c'est à lui que tu dois avoir recours dans tes plus grandes peines. Mais

comme nôtre Seigneur veut bien qu'en cette vie nous nous servions d'exemples, de comparaisons & de figures pour nous instruire, & nous aider jusqu'à ce que nous le voyons face à face; tourne-toi & tu verras ici une sainte Dame qui represente la *Patience*, à qui tu pourras dire le sujet qui t'y amene. Je me tournai, & j'aperçûs une belle Dame, qui portoit la douceur peinte sur son visage, laquelle étoit à genoux devant l'Autel, regardant l'Image du Crucifix avec une tendresse admirable. Je m'approchai d'elle & me mettant aussi à genoux, je lui dis : trés-sainte Dame, je suis un pasteur, qui ai crû jusqu'à present avoir souffert quelque chose; mais maintenant que je vois ce que mon Sauveur a enduré, je n'ose plus dire que j'ai souffert. Cependant comme mes miseres sont grandes, je vous prie de m'aprendre de qu'elle maniere je dois supporter

mes peines interieures & exterieures & qui m'accablent bien souvent. Cette sainte Dame me repondit, presente-toi alors à ce divin Sauveur, qui a tant souffert pour toi, il t'encouragera à souffrir pour lui. Mais, lui dis-je, si vous sçaviez la peine que j'ai à m'amender! Supporte patiemment tes propres miseres, me dit-elle; tu y trouveras plus de fruit, qu'à souffrir les peines qui te peuvent venir d'ailleurs Si tu peux vaincre à la bonne heure, si tu ne peux, ayes en du moins le desir. Mais, je tombe si facilement par pensées & par paroles que cela me desole. Elle me répondit que tout le monde tomboit, mais que j'eusse soin de me relever, & de m'humilier quand je serois tombé. Ce qui me fait le plus de peine, lui dis je encore, c'est que les méchans empêchent que l'on s'amende, & qu'il y a dans le monde des gens qui nous poussent à pécher. Cela a toûjours été, me dit-elle; aye

ſoin de corriger ce que tu pourras, & demande à Dieu qu'il ſupplée au reſte. Mais, il m'eſt bien ſenſible, lui dis-je, de me voir perſecuté, & quelque fois malicieuſement accuſé, ſans être coupable, & ſans en ſçavoir la cauſe. Tu ne ſçais gueres ce que tu dis, ſi tu penſes n'être point coupable. Si tu peches chaque jour tant de fois, dois-tu t'étonner que l'on te perſecute. Mais ſainte Dame, lui dis-je, ce ne ſont point mes pechez qui font que l'on murmure contre moi, c'eſt parce que je m'oppoſe à la perte de mes Brebis, & que je veux les empêcher de tomber. Ne regarde point, me dit-elle, le mal que l'on te fait; mais ſeulement le merite qu'il y a pour toi de l'endurer Reçois leurs outrages avec patience, pour ſatisfaire à tes pechez, & ſçache que ce qui leur ſera imputé à mal & à peché, deviendra pour toi une occaſion d'un

merite infini. Ce qui m'afflige le plus, lui dis je encore, ce sont les choses odieuses & terribles que l'on dit contre mon honneur. Pasteur, me dit-elle, si tu mets là ton honneur, c'est en avoir bien peu. Il n'y a point d'autre honneur à deffendre & à conserver que l'honneur de Dieu, & de souffrir pour son amour. Que ferai-je donc pour corriger les défauts des ames qui sont en ma charge. Aportes-y tous les soins que tu pourras, & si tu n'y peus remedier, c'est assez de les pleurer. Regarde le Seigneur, qui voulant remedier au malheur universel de tous les hommes, laisse à chacun la liberté de se servir du remede de sa Croix, sans neanmoins remedier à tout, puisque, malgré les divins secours de sa passion, tant de gens se perdent tous les jours dans le monde. Enfin, ce que tu dois faire, c'est de travailler & d'instruire, de conseil-

ler & de souffrir ; & sur tout de t'amander. Vivant de la sorte, si tu n'obtiens point ce que tu desires ; tu obtiendras ce qui t'est necessaire. Il n'y a point de chemin seur, si ce n'est celui de l'imitation de ce Seigneur & de ses Saints. Ils ont tous beaucoup souffert, & on ne peut mieux imiter ce Sauveur, qu'en souffrant avec lui. Pasteur, va t'en en paix avec cette verité ; grave la bien avant en ton cœur ; qui est, que le plus grand malheur de cette vie, c'est de ne point souffrir.

CHAPITRE X.

Le Pasteur va voir la Mortification & la Penitence.

APRES avoir adoré le Seigneur, qui est la *patience* même, de qui celle qui me parloit n'étoit que la figure, je sortis de cette sainte Chapelle avec la *Clarté*, qui me demanda, si je voulois aller

voir d'autres *Vertus*. Je lui fis réponce que la *Science du Salut* m'avoit ordonné de les voir toutes. Nous nous mîmes en chemin pour aller voir la *Mortification* & la *Penitence*: qui font enſemble leur demeure. Aprés avoir marché quelque temps, nous entrâmes dans un bois fort épais, que l'on appelle *Abſtraction*, lequel étoit ſur un côteau. Nous montâmes avec un peu de peine à travers ce bois par un ſentier fort rude que l'on nomme *Difficulté*, qui nous conduiſit juſqu'au haut de la montagne, d'où l'on voyoit à découvert tout le Palais de *l'eſprit du Monde*. Au premier pas que nous fîmes hors de ce bois, nous vîmes une grande maiſon qui paroiſſoit être quelque grand Monaſtere; d'où ſortoit une bonne femme, qui couroit aprés de petits garçons & de petites filles, qui fuyoient de toutes leurs forces. Cette femme les appelloit & leur crioit de revenir; mais com-

me ils fuyoient toûjours plus fort, ne pouvant les arrêter, elle se contenta de les menacer, disant qu'ils s'en repentiroient. Je demandai qui étoit cette femme & ces petits enfans si rebelles, la *Clarté* me dit, qu'elle s'apelloit *Austerité*. laquelle étoit au service d'une Dame de grande consideration que l'on apelle *Mortification*, Superieure de ce Monastere ; laquelle avoit donné ces petits enfans à la garde de cette femme pour les gouverner & les élever, avec desquels néanmoins elle étoit toûjours en querelle. *L'Austerité* lassée d'avoir couru, s'alla asseoir au pied d'une Croix, qui étoit au milieu de la plaine, & là poussoit des plaintes qui alloient jusques au Ciel, disant, est-il possible que je n'aurai pas une heure de contentement en ma vie, & que ces enfans me resisteront toûjours ! Quel compte rendrai-je d'eux à la *Mortification*. Je m'approchai de cette femme

affligée pour sçavoir d'elle qui étoient ces petits enfans qui lui donnoient tant de peine. Elle me dit que les uns s'apelloient *Sens*, & les autres, *Passions*. qui est une troupe d'ennemis qui l'exercent tout le long du jour. Il y a, continua-t-elle, dans le Palais de *l'esprit du monde* une maison d'une femme perduë, que l'on appelle *relâchement*, vers laquelle ils s'enfuyent & se retirent sans cesse, malgré tous les soins que je tâche d'y apporter. Et cette petite fille perverse, nous dit-elle, que vous voyez qui fuit avec les autres, y a aujourd hui demeuré plus de quatre heures à s'entretenir avec une autre mal-heureuse femme que l'on appelle *Murmure*. Je lui demandai comment s'apelloit cette petite fille, elle me fit réponse qu'elle se nommoit *Langue*, qui seule suffit, me dit-elle, pour renverser tout un monde, quoi qu'elle soit une si petite vipere, laquelle

le deux maudits petits freres, que
'on apelle *les Yeux*, qui me tuent,
& dont je ne puis venir à bout,
n'étant du tout impoſſible de les
ouvoir retenir, qui ne travaillent
u'à empoiſonner l'ame du mau-
ais air que leur promenades li-
ertines lui attirent de toutes parts,
e maniere que je ne vis pas,
nais, je me meurs & je ſouffre
ontinuellement le martyre. Cette
emme laſſée, n'ayant pû joindre
es petits libertins, fit appeller deux
erſonnes, qu'elle envoya aprés
ux pour les ramener l'une appellée
Reforme, & l'autre, *Severité*, leſ-
uelles furent encore aidées d'une
utre, que l'on appelle *Exercice*,
ui les prirent tous & les ame-
erent les mains liées en la mai-
on de la *Mortification*, où étant
rrivez, ils y furent traitez comme
s le meritoient. J'entrai dans
ette grande maiſon, dont le Por-
ier étoit un homme de viſage
âle & défait, je demandai qui

étoit cet homme, lequel paroiſ
ſoit bien être le mari de *l'Auſterité*.
L'on me fit réponſe que je l'avoi
deviné, & que c'étoit en effet ſo
mari, qui s'apelloit *Sainte Haine*.
Je fus tout étonné de voir qu
dans le Palais de la *Science du Salu*
il y avoit des choſes ſi laides &
ſi mauvaiſes, dont je ne pûs m'em
pêcher de dire ce que j'en penſois:
Tu te trompes, me dit la *Clarté*:
tout cela n'eſt ni laid ni mauvais;
au contraire, ceux qui connoiſ
ſent les qualitez de cet homme
ſçavent bien qu'il eſt de grand me
rite, & qu'il ne hait perſonne
que ſoi-même; qu'il n'y en a
point de plus genereux que lui
parce qu'il veut toûjours ſe vaincre
& ſe rendre maître de ſes paſſions
nonobſtant toutes les difficultez
qu'il peut rencontrer. Auſſi eſt ce
cet homme qui a les clefs des por
tes qui conduiſent aux grandes
Vertus, & ce n'eſt que par lui
qu'on y arrive. C'eſt de cet hom

me de qui nôtre Seigneur parle, en S. Luc chap. 14. ℣. 26. quand il dit *Si quelqu'un vient à moi, & ne hait ſon Pere & ſa Mere, femme, enfans, freres & ſœurs, & même ſon ame, il ne peut être mon Diſciple.* Cet homme eſt un Saint, parce qu'il n'a de la haine que pour le mal, afin de mieux ſe porter au bien, c'eſt lui qui ordonne, & *l'Auſterité* exécute. C'eſt entre les mains de ces deux Saints mariez, dont le courage eſt grand & genereux, que la *Mortification* met tous ſes ſoins, & à qui elle confie tous ſes exercices. & c'eſt auſſi d'eux qu'elle tire toutes les eſperances du bien de ſa maiſon.

Je trouvai la *Mortification* accompagnée de pluſieurs ſaintes Religieuſes, loüant Dieu & vivant avec elle, comme des Anges ſur terre. Je lui demandai, quel étoit ſon emploi ordinaire? Elle me fit réponſe, que ſon emploi étoit pa-

reil à celui d'un General d'Armée, qui étoit de soûtenir genereusement de rudes combats, qui lui étoient souvent livrez par ses ennemis, & qu'il les falloit vaincre, ou combatre, jusqu'à la mort. Je fus surpris de cette reponse, & je ne pûs m'empêcher de lui dire, que sa profession & son sexe ne convenoient gueres au métier de la guerre. Sçache, me dit-elle, que la guerre que l'on fait pour se vaincre, convient à tous sexes & à toutes professions, quoi quelle soit même plus rude & plus forte, que la plus sanglante de la terre; & que la Couronne de gloire apartient veritablement à celui qui sçait se vaincre. Elle me dit ensuite, que de son appartement l'on passoit à un autre plus retiré, où étoit la *Penitence*, & que de celui-là, on alloit à celui de *l'Oraison*; que c'étoit ces deux Saintes personnes qui gouvernoient tout dans cette grande maison, laquelle

est entourée de hautes murailles, que l'on apelle *Protection de Dieu*, qui la mettent en seureté.

Je passai donc plus avant pour aller à l'appartement de la *Penitence*, m'imaginant qu'il ne pouvoit y avoir que de tristes momens à y passer. Cependant, je n'y fus pas plûtôt arrivé, que je ressentis en moi certaine joye, qui donnoit bien à connoître que les vertus de cette sainte Dame étoient de grand prix; puisqu'en s'approchant seulement d'elle, on commençoit à goûter la douceur des *consolations* qui toûjours l'accompagnent. J'y fus reçû avec beaucoup de courtoisie par une fort agréable Dame que l'on appelle *Joye*, laquelle étoit accompagnée d'une autre plus retenuë & plus circonspecte, que l'on nomme *Serieuse*. On me dit, que dans cette sainte maison jamais l'une n'alloit sans l'autre, & que quand la *Joye* passoit un peu le bornes, aussi-tôt la *Serieuse* la

faisoit ressouvenir d'un Seigneu
que la *Penitence* honnore & ser
avec grande affection, & qu'ensuit
elle l'enfermoit dans une chambr
triste, que l'on appelle *Pleurs* &
Douleurs, d'où elle ne laissoit pa
de sortir bien contente. Enfin
j'entrai où étoit la *Penitence*, cett
heroïque & haute Vertu, laquell
me reçût avec un visage tout à
fait content, me témoignant beau
coup d'affection, mais comme je
ne voyois que joye & que conten
tement en elle, bien éloignée
d'être triste & chagrine, comme
je m'étois imaginé la trouver, je
ne pûs m'empêcher de lui deman
der, si c'étoit elle qui étoit la *Peni
tence*. Ami, me dit-elle, je vois
bien que tu ne me connois pas,
si tu me vois joyeuse, sçache que
j'ai grand sujet de l'être, car ce
n'est que celui qui souffre pour
Dieu qui peut être content. De
même celui qui se réjouït sans Dieu,
est celui qui ne peut être que

trés-malheureux, & pour qui ſont veritablement les ſouffrances. Les peines ſont de grand contentement, quand on les endure pour celui qui a tant ſouffert pour nous. Cher ami, continua-t-elle, dans cette maiſon, tout eſt *joye*, parce que dans cette maiſon, tout eſt Dieu.

Il eſt vrai que dans cette maiſon tout y étoit content & en paix, on nous mena par tout, & jamais il ne s'eſt rien vû de plus agréable que ce lieu; ce n'étoit que conſalation & une grande conformité entre les perſonnes qui y vivoient, un ſilence, une quiétude & un répos qui me charmoit, & qui ne ſe peut exprimer. Je deſirai ſçavoir, de quoi ces ſaintes Perſonnes s'étoient nourries les jours precedens. *L'abſtinance*, qui eſt la pourvoyeuſe de cette maiſon, & qui eſt une femme de bonne ſanté, forte, fraîche & vermeille, me dit, qu'elles avoient vêcû de quelques herbes avec un peu de pain &

d'eau, & qu'avec cela elles se trouvoient aussi contentes que si elles eussent mangé les choses du monde les plus délicates. Le pauvre manger ! dis-je alors en moi même.

L'Abstinence me quitta pour aller parler à l'oreille de la *Superieure*, à qui elle dit, qu'il étoit temps de reprendre les saints Exercices, & qu'elle en avertisse les autres. La *Penitence* toûjours joyeuse, témoignant en être fort contente dit, vous sçaurez mes Sœurs, que *l'Abstinence* nous dit, que nous nous abstenions de plus grande conversation, pour aller aux saintes *Occupations*. Je demandai, si *l'Abstinence* se mêloit d'autre chose que de la *nourriture* ; la *Penitence* me fit réponse qu'elle se mêloit de tout, & encore plus, de les abstenir de parler & de se divertir, que du manger. Parce que, dit-elle, c'est un plus grand mal à l'ame de trop parler & de trop se recréer, qu'au corps de boire & de manger. Nous

sortîmes des ce saint Lieu avec assez de peine, car nous étions charmez de nous voir parmi de si saintes ames.

CHAPITRE XI.

Le Pasteur visite l'Oraison.

NOus allâmes voir *l'Oraison*, qui a aussi son quartier à part, quoi qu'elle soit presque toûjours avec la *Penitence*. On nous mena le long d'une allée d'arbres, qui nous conduisit au lieu où elle fait sa demeure : mais comme tout y étoit fermé, nous fûmes, obligez de frapper à la porte, qui nous fut aussi-tôt ouverte par un venerable Vieillard, lequel lors qu'il nous vid, il mit le doigt sur sa bouche, nous faisant signe de ne pas faire de bruit. Je lui demandai, qui il étoit. Je suis, me dit-il, *le Silence*. Pourquoi parlez-vous donc, lui dis-je, puisque vous êtes le *Silence*. Le *Silence* n'est point muet, me

repliqua-t-il, mais il ne parle & ne dit préciſement que ce qui eſt neceſſaire. Je lui demandai qui demeuroit dans cet appartement ? il me répondit, que c'étoit *l'Oraiſon*. Et qu'eſt-ce que *l'Oraiſon*, lui dis-je ? ce n'eſt pas à moi à te l'apprendre, me dit-il, c'eſt à *l'exercice*. Le *Silence* s'en alla appeller quelqu'un au ſon de la cloche, pour nous venir parler. Aprés avoir un peu attendu, il vint à nous une Religieuſe à qui nous dîmes, que nous deſirions parler à la *Superieure*. A l'inſtant même elle l'alla avertir, & quand elle fut de retour, elle dit, qu'elle étoit occupée : mais en attendant qu'elle pût nous parler, elle nous pria de voir la Maiſon, & tout ce qu'il y avoit de rare.

Nous allâmes par cette Maiſon, faiſant le moins de bruit que nous pouvions. Nous vîmes en divers endroits pluſieurs Religieuſes, qui prioient Dieu avec beaucoup de ferveur ; d'autres s'occupoient à

uelques Exercices qui leur avoient té ordonnez. J'admirois que tout e qu'elles faiſoient, c'étoit toûours en priant, accompagné d'une larté admirable, que l'on appelle *reſence de Dieu.* J'y vis un peu de oin une ſainte Religieuſe, qui ouffroit extrêmement, dont j'avois rande compaſſion; laquelle étoit ruellement maltraitée, par de rands Geants noirs, qui lui donoient de ſi grands coups, qu'un eul de ces coups étoit capable de 'aſſommer. On voyoit au milieu l'eux une vieille femme, bien méchante, qui les animoit, & leur liſoit, frappez, frappez. Cette pauvre Religieuſe ſoûpiroit ſeulement, & ſouffroit tous ces maux, ſans dire un ſeul mot. Je voulus m'approcher pour tâcher de la ſecourir; mais la *Clarté*, qui s'apperçût de mon deſſein me dit, que tu es ignorant, Paſteur; hé bien approche & touche, tu verras ce que c'eſt. J'avançai, & je m'apperçûs

qu'à meſure que j'approchois, ces hommes diſparoiſſoient, & quand j'eus fait quelque pas, je ne trouvai plus rien. C'étoit des ombres ſans corps, je ne trouvai plus que la Religieuſe qui étoit ſeule, joyeuſe & contente comme un Ange. Je demandai qui recevoit donc tous ces coups, & qui les donnoit puiſque la Religieuſe étoit ſi joyeuſe, & qu'elle étoit ſeule. On me dit, que cette perſonne étoit une Dame trés ſainte & trés-vaillante que l'on appelle *Reſiſtance*, qui recevoit tous ces coups ſans en être offenſée. Je priai la *Clarté* de me dire, comment tout cela ſe faiſoit, & qui étoient ces ombres & ces fantômes, qui s'étoient évanoüis ſi vîte? Ces fantômes, me dit la *Clarté*, s'appellent, *Penſez*, *Reſiſtez*, & la vieille qui les animoit ſe nomme *Evagation*, fille d'une autre bien peu ſage, qui s'appelle *Legereté*: mais comme cette bonne Religieuſe réſiſtoit interieurement,

&

& repoussoit ces fantômes, ayant tout son cœur en Dieu, & y étant fidéle & attentive, ils lui ont apporté plus de merite qu'ils ne lui ont fait de mal. C'est de cette autre, continua la *Clarté*, que tu devrois avoir plus de compassion, me montrant une autre Religieuse du cœur, de laquelle sortoient de petits *Atomes*, qu'à peine avec la *Clarté* les pouvoit-on appercevoir. Je lui demandai ce que c'étoit donc, puisque cela ne me paroissoit rien en comparaison de ce que j'avois vû à lautre. Elle me fit réponse que ces *Atomes* s'appelloient *Soucis*, desquels sortoient & rentroient dans le cœur de cette Religieuse, & que pour petits qu'ils fussent ils causoient plus de mal au dedans, que les Gents n'en faisoient au dehors. Les *Soucis*, me dit la *Clarté*, ne s'engendrent point dans l'Imagination, comme les Pensées. Les *Soucis* s'attachent à l'ame, & par ainsi ils ont coûtume d'embarasser

beaucoup dans *l'Oraiſon*. Toutefois celle qui eſt en *Oraiſon* avec attention, qui ne donne point conſentement aux *Soucis* qui lui viennent, n'en reçoit point de dommage ; puiſqu'elle les peut avoir pour exercer ſa vertu, & ne les point aimer. Je vis d'un autre côté une bonne Religieuſe à genoux, qui avoit les yeux baiſſez, ſuant d'ennui, de quelque choſe qui la travailloit beaucoup. Je lui entendis dire, c'eſt une choſe terrible que l'on ne peut rien avoir à ſoi dans cete Maiſon, pas même des choſes qui d'elles-mêmes ſont très-bonnes. Auſſi-tôt elle répliquoit il eſt bon pourtant de ſe détacher parce que l'obéïſſance & la pauvreté veulent être preferées à tout ſans quoi rien n'eſt bon. Puis elle diſoit, que mal me faiſoit ce Livre ; mais ſe reprenant, elle diſoit ; il m'en faiſoit puiſque j'ai tant de reſſentiment de ce que l'on m'en a privées : la pauvre

té ajoûtoit-elle, a trés-bien fait de me l'avoir fait ôter par le détachement, & encore mieux l'obéïssance d'y avoir consenti. Je demandai à la *Clarté*, si elle me diroit bien ce que vouloit dire cette bonne Religieuse. Elle me répondit ; Sçaches, Pasteur, que rien ne m'est caché, puisque j'ai la *Lumiere du Ciel*. Cette bonne Religieuse étoit sollicitée par une superbe femme, appellée *Proprieté*, qui se mêle de bien des choses, & qui tuë avec des bagatelles, quand on s'amuse à la croire. Il semble qu'elle lui avoit donné un Livre qui étoit bon, & trés-saint ; mais à cause qu'elle désiroit se l'approprier & le garder, comme lui conseilloit cette femme, *l'Oraison* en ayant eu connoissance, elle a ordonné à la *Pauvreté* de lui faire ôter ; & en même temps *l'Obéissance* jugeant que cela étoit entierement contre la Regle, d'avoir quelque chose en propre, elle

lui a envoyé un petit Ange fort résolu & déterminé, que l'on appelle, *Détachement*, qui lui a ôté ce Livre, dont elle en a été quelque temps affligée; & maintenant que la pauvre fille est en priere, la partie inferieure de son ame ayant bien eu de la peine à souffrir cette mortification, elle lui en fait de temps en temps jetter des plaintes: mais aussi aidée de la grace, & éclairée de la souveraine raison, elle se reprend elle-même, & blâme l'attache qu'elle avoit à ce Livre: ainsi elle souffre cette peine qui la travaille un peu, & qui se passe.

Quoique les pensées soient terribles, continua la *Clarté*, les *Soucis* sont bien plus considerables; parce que se rencontrant dans le cœur, si on ne les contente pas, ils tourmentent & fatiguent d'avantage: mais aussi ils apportent bien du merite à ceux qui les rejettent; & au contraire, ils préjudicient beau-

coup quand on y donne ſon conſentement, & quand on s'y arrête. Cette *proprieté*, Paſteur, eſt preſentement une maladie, qui eſt appellée par les Medecins, *Myſtique affection déſordonnée*, qui engendre une *propre volonté*, laquelle en matiere legere, auſſi bien qu'en matiere de conſequence, eſt toûjours contraire à la Divine volonté. O Dieu! m'écriai-je, quelle délicateſſe; quoi! ce qui eſt même bon, ſe trouve auſſi ſujet à cenſure, & l'on prend garde à ces bagatelles. Auſſi-tôt la *Clarté*, la *Ferveur*, & le *ſaint Deſir*, me réprirent, & la *Clarté*, continuant de parler, me dit: Paſteur, en *l'Oraiſon*, il n'y a rien de petit, ce que l'on eſtime grand dans le monde, n'eſt que petiteſſe devant Dieu; & ici les plus petites choſes ſont toûjours grandes, parce qu'elles ſont de Dieu. Une épingle deſirée en propre, c'eſt un poiſon dans le cœur; & encore bien que cela ne ſoit

pas suffisant pour faire perdre la Grace, on en perd toûjours l'accroissement. Si ces choses, Pasteur, ne te sont point encore connuës, tu n'as point bien vû en face la *Science du Salut*.

La *Clarté* nous mena ensuite à un petit Dortoir tout entouré d'Images, où j'entendis de jeunes Filles pousser de tendres soûpirs, disant: O JESUS! ha mon Dieu qui ne vous aimeroit! qui ne vous serviroit! je lui demandai quel endroit étoit ce lieu là, elle me fit réponse, tu le verras bien-tôt. Aussi-tôt elle ouvrit une porte qui nous fit voir une Dame trés-sage, & d'une phisionomie bien spirituelle. Je m'informai de son nom, l'on me dit qu'elle s'appelloit *Meditation*, & qu'elle étoit Maîtresse des Novices de la Maison *d'Oraison*. Elle tenoit dans ses mains des Images qui representoient la Passion de Nôtre-Seigneur, qu'elle distribuoit à ses Novices, que l'on ap-

pelle, *Affections*, *Soûpirs* & *Sentimens*. Auſſi-tôt qu'ils nous apperçurent ils jetterent les yeux ſur *la Ferveur*, qui étoit de nôtre compagnie, à laquelle ils firent mille careſſes, & elle de ſa part eut beaucoup de joye de les voir & de les embraſſer. La Maîtreſſe ſe donnoit le ſoin de corriger les *Affections* & *les Soûpirs*, leur diſant qu'ils ſe tûſſent, & je remarquai qu'elle ne diſoit jamais rien *aux Sentimens*. Ce procedé me ſurprenant, je lui demandai pourquoi elle reprenoit ces petits Seraphins, puiſqu'ils loüoient Dieu, & augmentoient la *Charité* de ceux qui les entendoient. Paſteur, me dit-elle, quoique la *Charité* augmente en celui qui les entend, il arrive ſouvent qu'elle ſe refroidit en celui qui parle: & afin que les Sentimens croiſſent, il eſt à propos que les *Affections* ſe taiſent; car il faut que les étincelles brûlent au-dedans. De cette maniere le four étant fermé, elles ſe

conſervent, & délivrent par là les *Sentimens* d'une cruelle ennemie que l'on appelle *Secheresſe*. Pour ce qui eſt des *Sentimens*, je ne me mêle pas de les moderer, parce que c'eſt Dieu qui les donne; mais les *Affections*, quand elles font connoître l'interieur, elles doivent être corrigées. Je vous avouë que cette Doctrine me plût beaucoup, & j'eſtimai trés-heureux ceux qui ont des Peres ſpirituels qui la leur enſeignent.

Nous allâmes enfin parler à la Superieure, qui étoit *l'Oraiſon Mentale*: que nous trouvâmes au Chœur, regardant une Image de la Vierge, qui tenoit ſon Fils bien-aimé entre ſes bras. Cette illuſtre Vertu étoit habillée d'une étoffe pauvre, qui marquoit bien ſon grand détachement. Il ſortoit de ſon vêtement une douce odeur, comme s'il avoit été penetré d'une roſée celeſte. L'on me dit que cet Habit odoriferant s'appelloit *Onc-*

tion. Elle étoit si fort recüeillie, que cette Religieuse qui nous conduisoit l'apella plusieurs fois, sans qu'elle pût avoir d'elle une seule parole. Voyant donc qu'elle ne répondoit point, elle s'avisa de lever un peu le bord de sa Robe, me disant, prends garde, Pasteur, tu en apprendras ici assez. Nous vîmes qu'elle étoit nuds pieds, & qu'elle ne touchoit presque point à terre ; & encore bien que cet Habit couvroit sa Sainte personne, il étoit si pauvre (reservé l'*Onction de Dieu*) que l'on pouvoit bien dire qu'elle étoit dépourvûë de tout secours humain. Cette Religieuse me dit encore, si tu veux être Disciple de cette sainte Dame, & te mettre à sa suite, il faut l'imiter, regarde comme elle est amoureuse de ce cher Fils, & combien grands sont ses respects pour sa très-sainte Mere. A peine comme tu vois, touche-t-elle à terre : tous ses desirs & ses

joyes ſont au Ciel ; elle eſt débarraſſée des affections d'ici-bas, elle eſt dénuée de toute proprieté, elle laiſſe le Temporel, & ne s'attache qu'à l'Eternel.

CHAPITRE XII.

Le Paſteur viſite la ſainte Humilité & l'Obéiſſance.

L'ENTRETIEN de cette bonne Religieuſe nous charmoit tous : mais la *Clarté* qui nous preſſa de nous retirer, nous obligea de prendre congé d'elle. Et comme je m'informois s'il y avoit autre choſe à voir dans ce grand Palais de la *Science du Salut*, on me demanda ſi je voulois aller voir la ſainte *Humilité* & *l'Obeiſſance*. Je répondis que l'on me feroit grand plaiſir de m'y mener. La *Clarté* nous y conduiſit par un petit Chemin couvert, le long duquel il falloit toûjours ſe baiſſer. Aprés

voir ainſi long-temps marché, ous arrivâmes à la porte de leur ppartement; où nous trouvâmes ne Religieuſe, que l'on appelle *bnegation*, qui nous reçût avec ien de bonté. L'on me dit ue c'étoit-elle, qui avoit ſoin du uartier de la ſainte *Humilité*, & le celui de *l'Obéiſſance*; & que erſonne n'y entroit ſans ſa permiſſion. D'abord elle nous convia l'entrer, & en entrant on y ſenoit une odeur toute celeſte. J'y rouvai une Religieuſe nuds pieds genoux devant un Crucifix, qui embloit être un corps enchanté, arce qu'elle ne donnoit aucun ſigne de vie. Auſſi, me dit-on, qu'un autre eſprit que le ſien vivoit en elle. Son corps ne peſoit ien, & le moindre ſouffle étoit apable de l'élever de terre. J'en demandai la raiſon à la *Clarté*. Elle me dit que cette Religieuſe, qui étoit la ſainte *Humilité*, avoit toûjours eu grand ſoin de s'ané-

antir, & qu'elle y avoit si bien réüssi, qu'elle avoit obtenu de se défaire de toute volonté propre qui a coûtume d'embarrasser & de beaucoup appesantir; & qu'aussi tôt que la volonté Divine l'avoit trouvée vuide de soi, elle y étoit entrée, & qu'elle l'animoit & la vivifioit tout autant que cela se peut faire en terre, par un moyen que l'on appelle *Transformation*. Ainsi cette sainte Religieuse, en renonçant à soi-même, a merité d'obtenir les grandes graces que tu vois en elle, qui te charment si fort. O sainte *Humilité*, m'écriai-je! quand sera-ce que j'aurai le courage que vous avez eu de vous surmonter vous-même & assez de constance pour vous suivre. Je lui baisai humblement les pieds, ensuite je passai à l'Appartement de *l'Obéissance*.

Cette même Religieuse, qui se nomme *Abnegation*, nous en ouvrit la porte. Nous y trouvâ-

mes une Dame bien officieuſe, prompte & vigilante, qui liſoit, & étoit fort attentive aux mouvemens d'une Montre qu'elle tenoit à la main. D'abord qu'elle nous vid, elle nous demanda ſi nous deſirions quelque choſe; nous paroiſſant être prête de faire ce que nous pourrions ſouhaiter d'elle. Auſſi-tôt je dis qu'il étoit bien aiſé de voir que cette Dame étoit *l'Obéiſſance*. Je l'obſervai beaucoup, & je reconnus qu'elle avoit grand rapport à *l'Humilité*. Je demandai ſi elles étoient Sœurs, la *Clarté* me dit qu'oüi; & qu'elles avoient tant de reſſemblance, que *l'Humilité* n'étoit autre choſe qu'une interieure *Obéiſſance*, & *l'Obéiſſance* une *Humilité* exterieure: que *l'Humilité* s'attachoit aux affaires du dedans, y joignant auſſi les actions exterieures, par le moyen de *l'Obéiſſance*; & que *l'Obéiſſance* travailloit bien auſſi au dedans, mais que ſon principal emploi étoit

pour le dehors. Je dis là dessus, que ces deux Sœurs ressembloient bien à *Marthe* & à *Marie*. La *Clarté* me répondit que cette comparaison étoit assez juste ; parce que, disoit-elle, *l'Obéissance* ressemble à *Marthe*, & *l'Humilité* à *Marie* ; & c'est *l'Humilité* & *l'Obéissance* qui unissent ces deux Sœurs, & les fait toûjours trouver ensemble. Aussi ces deux Vertus jointes ensemble en produisent une autre, que l'on appelle *Humilité resignée*, qui est en tous degrez trés-parfaite.

Je demandai quel Livre étoit celui dans lequel *l'Obéissance* lisoit. On me dit que c'étoit celui de sa *Regle*, dans lequel elle s'examinoit exactement, pour ne pas manquer à la moindre chose de son devoir. Je fis réponse qu'elle avoit choisi là un bon *Miroir* pour se parer. Et cette *Horloge*, répris je, que signifie-t-elle ? La *Clarté* me dit qu'elle lui servoit à partager ses *Heures* pour obéir ponctuellement

à la voix du Seigneur, dans les differens Exercices de la Maison. *L'Horloge* à l'heure même sonna neuf heures. Aussi-tôt cette sainte Dame nous demanda si nous desirions donc quelque chose, mais nous la remerciâmes, & elle se retira, disant qu'elle alloit à ses *Exercices*. Je demandai s'il y avoit autre chose à voir dans cette sainte Maison. On me répondit qu'il n'y avoit plus que la *Pauvreté*, mais que je n'y trouverois rien à voir, parce qu'elle mettoit ses soins à ce qu'on ne pût rien trouver n'y desirer chez elle. La *joye* qui nous avoit toûjours suivi depuis que nous l'avions trouvée chez la *Penitence*, vint à dire, voilà la *Pauvreté* qui vient, accompagnée d'une Religieuse, que l'on appelle *Delicatesse*. La *Clarté* me dit, que cette sainte Pauvreté avoit tant de pouvoir dans ce grand Palais, qu'il n'y avoit point d'endroit où elle n'entrât. Elle y va, me dit-elle, examiner les cœurs;

elle visite *l'interieur* de *l'Humilité* pour voir s'il n'y a point quelque secrete *Proprieté* ; elle passe chez *l'Obéissance* ; craignant que quelque *affection particuliere* ne s'y rencontre, n'épargnant pas même la *Penitence*, où elle prend garde qu'il n'y ait point de propre volonté. Enfin, tout le jour elle ne fait qu'épurer, purifier & vuider ; la *Delicateſſe* l'accompagne toûjours.

Ces deux saintes Religieuses arriverent à nous, au même temps que je demandois quel pouvoir avoit la *Pauvreté* sur les cœurs, & s'il ne lui suffisoit pas d'avoir soin de détendre les tapisseries, d'ôter les miroirs & les cabinets, de mépriser les meubles, & tout ce qui est de superflu, en laissant simplement le necessaire. Tu connois peu la *Pauvreté*, Pasteur, me dit la *Delicateſſe* ; une ame peut bien être pauvre de meubles & de biens materiels, laquelle étant chargée de desirs, demeurera toûjours ri-

he. La *Pauvreté* que tu dis, eſt un hemin pour arriver à celle-ci, Comme moyen ; mais elle 'eſt pas préciſement neceſſaire omme fin. David étoit pau-re, & il étoit Seigneur de pluſieurs Provinces. La plus grande *Pauvreté* ſt celle de l'eſprit, qui eſt de ne oſſeder avec affection, ni ne de-irer rien de tout ce qui eſt creé. Une ſeule épingle deſirée avec paſſion eſt une plus grande richeſſe & fait plus de mal qu'un Royaume mépriſé & poſſedé. Pourquoi donc, ui dis-je, ſainte *Delicateſſe*, ne ouffrez-vous point que dans cette maiſon il y ait des meubles pré-cieux, puiſque vous confeſſez qu'on les peut poſſeder, en ayant le cœur détaché. Il vaut mieux n'en point avoir, me dit-elle, parce que c'eſt un moyen plus aſſuré pour garder la *pauvreté interieure*, à la-quelle nous aſpirons. Hier, pour-ſuivit-elle, il m'arriva de voir deux Religieuſes, qui à l'heure du dîné

beuvoient à une fontaine, qui est dans nôtre jardin, (car ici. Pasteur il n'y a point d'autre Refectoire) l'une avoit une tasse de terre, dont elle se servoit pour boire, l'autre beuvoit dans sa main. Alors je pris la tasse à celle qui l'avoit, & je la cassai, lui disant que cela étoit superflu, puisque cette autre beuvoit bien sans tasse. Cette Religieuse eut du ressentiment de la perte de sa tasse, cela m'obligea de lui dire qu'elle n'avoit pas seulement la tasse dans ses mains, mais encore bien avant dans le cœur. Pasteur, continua-t-elle, vous qui êtes parmi les meubles & les richesses, & qui possedez des rentes, n'en prenez que ce qui vous est necessaire, & gardez-vous bien d'avoir dans vôtre maison rien de superflu: parce qu'il est très facile & fort à craindre, que les meubles qui sont sur les murailles ne se glissent dans le cœur.

Comme la *Delicatesse* me disoit ce-

, elle tourna la tête & regarda fixe-ent une Religieuſe, que l'on ap-elle *Obſervance*, qui me paroiſſoit voir la pureté d'un Ange. Je crûs que Delicateſſe alloit extrêmement ouër une perſonne ſi parfaite & charmante; mais au contraire, lle lui alla ôter une égüille qu'el-avoit par m'égarde miſe deſſus on pauvre habit; lui diſant, quoi ſert là cette égüille. Cette ge Fille lui dit d'un air humble content, prenez-la ma Sœur. e ne pûs alors m'empêcher de ui dire, *ſainte Delicateſſe*, com-ent pouvez-vous reprendre cette ainte Fille. Hé quoi aprés les belles ualitez dont elle eſt doüée, qui ourra donc être pure devant vous? Elle me répondit, que tu es groſ-ier Paſteur, rends toi plus ſpi-ituel, ſi tu veux que ton trou-eau profite & s'engraiſſe. Ici, on ne travaille point à faire les mes bonnes, parce qu'elles le ont déja; mais on prend ſoin,

de bonnes qu'elles ſont, de le
rendre encore meilleures. Il ét
vrai, continua-t-elle, que ce ſeroi
perdre ſon temps dans le Palai
de *l'Eſprit du monde*, d'y corri
ger ces choſes; mais dans celu
ci, cela ſe pratique tous les jour
par mes ſoins. Cette égüille, Pa
teur, attachée à l'habit, pouvoi
bleſſer le corps, & de-là paſſe
à l'ame. Cette égüille doit êtr
ſerrée dans la Garde-robe, o
on la peut aller chercher quan
on en a beſoin. Mais par là, lu
dis-je, vous banniſſez la *Providen*
ce de cette Maiſon qui eſt un
Vertu ſi récommandable & ſi for
en crédit par tout le monde, qu
fait profeſſion de pourvoir à tout
Paſteur, reprit-elle, la *Providenc*
de cette maiſon, eſt de mépriſe
celle dont tu parles, & de ſe fie
à une autre *Providence* bien plu
haute & relevée. Si cette Religieu
ſe n'a beſoin de rien, elle n'eſ
pas pauvre, & l'on ne peut ap-

eller pauvre que celui à qui il nanque le neceſſaire. Lors que ette Religieuſe aura beſoin de ette égüille, il faut qu'elle ait a ſoûmiſſion de la demander, & ju'il lui coûte de la peine & du ravail pour la chercher dans la Garde-Robe.

A tous ces diſcours la *Pauvreté* toit preſente, qui ſe ſoûrioit & ne diſoit mot, laiſſant toûjours parler la *Delicateſſe*; mais d'où vient, dis-je, que la Maîtreſſe ne dit rien & que la Diſciple parle toûjours La *Clarté* me fit reponſe, que la *Pauvreté* ordonnoit ſecretement, & commandoit tout ce que la *Delicateſſe* exécutoit, & que c'étoit la *Delicateſſe* qui ſe mêloit de repondre à ceux qui ſe plaignoient de la *Pauvreté*, qui eſt une ſainte Dame, cherie de trés peu de perſonnes, & beaucoup perſecutées du monde. Certainement, lui dis-je, on la perſecute bien à tort, parce qu'il

me ſemble que c'eſt une Dame de grande vertu. Il eſt vrai, me dit la *Clarté* mais comme jamais elle ne donne aux gens du monde, qui ſont toûjours avides d'avoir, & qu'elle leur ôte toûjours il ne ſe faut pas étonner, s'ils la veulent tant de mal. Mais les gens de bien l'affectionnement beaucoup, ſçachant bien qu'elle ne leur ôte rien que ce qui leur ſeroit préjudiciable, & qu'à la place elle leur donne de ſaintes *Joyes* & la vraye liberté des enfans de Dieu.

Nous paſſâmes enſuite le long d'une longue Gallerie, où nous vîmes au-deſſus d'une porte écrit en gros caractere *Infirmerie*. Cela nous donna curioſité d'entrer dans ce lieu. Je vous avouë que jamais il ne s'eſt vû lieu plus propre, & plus net que celui-là. Nous y trouvâmes deux malades, que l'on appelle *Jeuneſſe* & *vieilleſſe*, leſquels étoient ſervis par deux

ierges fort douces & bien offi-
eufes, que l'on nomme *Aumone*
Charité. Je m'étonnai d'une fi
rande propreté, & du grand
oin que ces deux faintes Filles
voient de ces deux malades. Aprés
voir un peu fait de reflexion ;
uoi, dis-je, la *Charité* travaille
t aſſiſte les malades. Je croyois
ue tout ſon emploi étoit de s'en-
ammer en *l'Oraiſon*. Celle dont
u parles, me dit la *Clarté*, c'eſt
a *Charité* qui a Dieu pour objet,
Reine & mere des *Vertus*, qui
es perfectionne toutes, & qui
eur donne leur valeur : tu la
erras en un autre lieu plus avant.
Celle ci eſt ſa fille, que l'on ap-
elle *Charité* envers le prochain,
laquelle ſert auſſi bien les perſon-
nes qui ſont en ſanté, que celles
qui n'y ſont pas. Mais *l'Aumone* ;
lui dis-je, qu'a-t-elle affaire ici,
qu'à-t-elle à y demander, puiſ-
que la Maiſon eſt ſi pauvre ?
Tu n'entends pas encore ceci,

me répartit la *Clarté*, *l'Aumône* ne demande jamais, elle donne toûjours, & a toûjours dequoi donner. S'il arrive qu'il lui en manque, auſſi-tôt la *Charité* va lui en chercher. Elle *donne* les biens Spirituels auſſi bien que les temporels; elle donne juſqu'à ſe donner ſoi même. C'eſt à elle auſſi à qui la pauvreté donne tout ce qu'elle amaſſe des dépoüilles qu'elle fait de ce que l'on poſſedoit en propriété. Alors je dis, que cette charmante Fille reſſembloit bien à une autre que l'on appelle *Liberalité* qui demeure dans l'apartement de la *Prudence*. Celle ci, reprit la *Clarté* eſt plus parfaite & plus ſainte, parce que la *Liberalité* n'eſt qu'une ſimple vertu du ſiecle. Là-deſſus, la *Clarté* diſant de nous retirer, nous ſortîmes de ce quartier ſi ſpirituel.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Le Pasteur va rendre visite à la Sainte Chasteté.

COMME je ne pouvois me lasser des merveilles que l'on me faisoit voir dans ce charmant Palais, je témoignai à la *Clarté* beaucoup d'envie de voir la Maison de la sainte *Chasteté*; parceque la *Science du Salut* m'avoit bien recommandé de n'y pas manquer, & d'y demander une sainte Dame, que l'on appelle *Retenuë* qui est une personne très-sage, laquelle devoit me conduire en toute seureté dans le Palais de l'*Esprit du monde*. La *Clarté* nous mena, à travers d'un petit bois, qui étoit sur la route. Et lors que nous fûmes arrivez à une petite eminence fort retirée, où il y faisoit un petit vent frais, qui menoit avec soi une odeur

trés agréable, je m'y arrêtai un peu à y goûter la douceur de l'air que l'on y reſpiroit. Enſuite nous arrivâmes à de beaux Jardins, ſemez de fleurs trés-charmantes à la vûë, & des plus agréables à l'odorat. Nous y vîmes une Maiſon pauvre, une Egliſe cependant aſſez bien accommodée, où tout y étoit net & propre, & il n'y avoit rien que de neceſſaire. On y voyoit au dehors à l'appartement de Tourrieres, une venerable Dame qui étoit vêtuë fort ſimplement, ayant les yeux baiſſez & un Chapelet en main, qui parloit ſeule & diſoit, fuir, fuir, fuir, c'eſt le plus ſûr & le chemin de la Victoire. Alors je dis à la *Clarté* je me trompe fort ſi ce n'eſt pas là la *Retenuë*. Elle me répondit tu as raiſon, c'eſt elle même. Auſſi tôt nous l'abordâmes & lûdîmes que nous venions avec un ordre de la *Science du Salut* pour voir la *Chaſteté* & toute ſa mai-

ſon ; la priant d'aller avertir que l'on ouvrît les portes pour nous faire entrer. La bonne Dame nous répondit, toûjours les yeux baiſſez : ouvrir les portes, voilà une belle demande, vous mocquez-vous, mes freres, vous n'y penſez pas. Si vous voulez parler par cette Grille de fer, à la bonne heure, vous le pouvez faire, & dire ce qui vous amene. La *Clarté* lui dit, que la *Science du Salut* l'avoit ainſi ordonné ; & que pour ce ſujet elle nous avoit donné toutes diſpenſes, qu'ainſi elle pouvoit nous faire ouvrir ſans rien craindre. Elle nous fit réponſe que la *Science du Salut* ne donnoit jamais de diſpenſe pour ces choſes-là, & qu'elle n'iroit pas. Voilà, dis-je en moi-même, une rude créature : mais cependant la *Clarté* ne pouvant entrer, elle fut obligée de ſe retirer dans un parloir, qui étoit auprés de celui où étoit le Tour, qu'elle trouva tout pou-

dreux ſans portes, & même on ne ſçavoit où s'aſſeoir. C'étoit un lieu trés-incommode, où il y avoit une grande fenêtre ſans vîtres, par où il entroit un air qui gêloit les gens. Sur les murailles de ce parloir on n'y voyoit que des peintures de mort. La *Clarté* alors tira le rayon *de la lumiere du Ciel*, qu'elle portoit avec elle, par laquelle elle donna à entendre à la *Chaſteté*, quoi qu'abſente, qu'elle déſiroit lui parler. La *ſainte Chaſteté*, auſſi-tôt nous envoya ſa Vicaire, que l'on appelle *Modeſtie*; en attendant qu'elle vint nous parler. La *Modeſtie* étoit accompagnée d'une autre écoutante, que l'on nomme *Pudeur*, qui étoient les deux plus grandes amies de la *Chaſteté*. La *Modeſtie* nous demanda ce que nous déſirions. La *Clarté* lui declara l'ordre que nous avions de la *Science de Salut*, lui demandant que l'on y obéït; ajoûtant que c'étoit un Paſteur qui rendoit

visite à toutes les *Vertus* & à tout ce qui étoit soûmis à la puissance de cette grande Princesse, esperant pour lui & son troupeau en tirer beaucoup de profit. La *Modestie* ne répondit autre chose, sinon qu'elle l'alloit dire à la Superieure, & s'en alla.

Peu de temps aprés, la *sainte Chasteté* arriva, qui nous fit quelque difficulté, sur ce que nous voulions absolument entrer. Elle nous dit, que ce n'étoit pas assez d'avoir des ordres de la *Science du Salut*, qu'il en falloit aussi avoir de la *Prudence* & de la *Religion*, pour entrer en son Monastere. La *Clarté* lui fit réponse qu'elle en avoit aussi, & qu'elle étoit prête de les lui faire voir. La *Chasteté* dit qu'on lui donnât celui de la *Religion*, pour en communiquer au *Definitoire*, & que celui de la *Prudence*, il le falloit donner à la sainte *Retenue;* ajoûtant, que si on les trouvoit valables, on ouvriroit les

premieres portes.

Nous retournâmes au Tour, pour passer l'Ordre de la *Religion* à la sainte *Chasteté*, où nous fûmes bien étonnez d'y voir la *Retenuë* & la *Ferveur* en grande contestation, sur nôtre entrée en cette Maison. La *Ferveur* demandoit, à quoi bon tant de façons, puisqu'on avoit un ordre exprés de la *Science du Salut* pour y entrer, outre qu'il y alloit du bien des ames. La *Retenuë* lui répondit qu'elle étoit trop jeune enfant pour se mêler de discourir sur ces matieres, & que ce qu'on en faisoit n'étoit point façons, mais des choses necessaires à observer. La *Ferveur* un peu piquée répondit, quoique je sois enfant, j'ai fait de grands Personnages d'enfans qu'ils étoient auparavant. Et la *Retenuë* lui répartit, sans moi aussi tu fais bien souvent que de grands personnages deviennent enfans. Le *saint Desir* voyant qu'ils commençoient à s'échauffer, les

avertit qu'ils étoient sur les terres de la *Science du Salut*, où les affections doivent être corrigées. La *Clarté*, à qui rien n'échape, s'informa du *saint Desir*, quel avoit été le sujet de leur dispute, & aprés que le *saint Desir* l'en eut informée, la *Clarté* dit que la *Retenuë* avoit raison, & qu'elle faisoit trés-bien de garder sa Regle, & de rendre tout difficile. En cette Maison, continua la *Clarté*, il est necessaire que la *Ferveur* se retienne, & se modere un peu, parce qu'il s'agit de Clôture perpetuelle, & que si on n'en use pas ainsi, on commencera en ferveur, & on achevera peut-être en perdition. A ce discours la *Ferveur* s'appaisa, & la *Retenuë* se retint un peu aussi, à qui la *Clarté* montra, par le rayon de la *raison*, la permission qu'elle avoit de la *Prudence* pour entrer en cette Maison. Alors la *Retenüe* contrainte d'obéir, nous dit que nous pouvions entrer, mais qu'elle n'entre-

roit point avec nous. La *Clarté* lui repliqua, que cela ne seroit pas bien ; qu'au contraire, elle devoit nous accompagner par tout ; que son grand âge & sa Personne venerable nous honoreroient beaucoup, & que son autorité & son crédit nous seroient fort avantageux pour voir tout ce qu'il y avoit de beau.

Là-dessus la *Chasteté* arriva au Tour, qui sortoit du Definitoire, d'où elle venoit de prendre résolution sur nôtre entrée, laquelle nous dit qu'elle obéïssoit à la *Religion*. Elle nous demanda si la *Retenue* étoit contente de l'ordre de la *Prudence*. La *Ferveur* prenant aussi-tôt la parole répondit qu'ouy, & qu'on n'avoit qu'à ouvrir. Mais la *Chasteté* reprenant la *Ferveur*, dit que ce n'étoit point à elle à qui elle le demandoit, que c'étoit à la *Clarté* & à la *Retenue* à répondre. Je fus tout surpris de voir que la *Ferveur* étoit si mal en crédit dans cette sainte Maison. La

Clarté s'approchant du Tour, dit à la *Chasteté*, que la *Retenue* étoit prête d'obéïr à l'ordre de la *Prudence*. La *Retenue* qui s'en aprocha aussi, confirma ce que la *Clarté* venoit de dire; ne pouvant néanmoins s'empêcher de témoigner que ces ordres ne lui plaisoient pas. Mon Dieu! m'écriai-je, tout en tremblant, aprés que j'eus entendu tous ces discours, quelle exactitude pour garder la *Chasteté*!

La *retenue* commença par nous ouvrir une porte qui nous conduisit par un passage, à une autre porte qui étoit faite de même maniere que cette premiere, laquelle s'ouvrit aussi. Ensuite nous arrivâmes à une troisiéme qui étoit barrée de fer, garnie de grosses pointes trés fortes qui choquoient d'abord la vûë. L'on appelle ces pointes *éloignemens de bagatelles*. Ces trois portes s'appellent *rigueur*, *dureté* & *désagréement*. Comme nous fûmes arrivez à cet endroit, la

Ferveur commença à heurter pour faire ouvrir : mais la *Retenüe* lui dit de s'arrêter ; & qu'il falloit attendre. Là-dessus nous entendîmes par-dedans, un bruit de clefs qui sembloit être bien éloigné de nous, & un peu de temps après il nous sembla que l'on ouvroit une porte, mais ce n'étoit rien. A une demi-heure de là, nous entendîmes encore du bruit, comme si l'on vouloit ouvrir une porte, nous paroissant toûjours que ce bruit étoit à demi-lieuë de nous. Pendant que nous attendions, la *Retenüe* tourna la tête, qui s'apperçût que la *Ferveur* regardoit par une ouverture de la porte, dont elle se fâcha si fort, qu'elle nous dit, que quand on la devroit tuër, elle n'ouvriroit pas de son côté, si la *Ferveur* ne se retiroit. Car aussi bien, dit elle, cet Enfant ne peut pas entrer dans ce Monastere. La *Ferveur* lui demandant pourquoi elle n'y entreroit pas, puis

qu'elle avoit toûjours été bien venuë par tout, & qu'elle conduisoit les ames à Dieu : la *Retenüe* lui répondit qu'elle faisoit les choses avec trop de précipitation, donnant étourdiment dans tous ses désirs, ainsi elle n'avoit qu'à se retirer ; disant encore, que quand on la devroit mettre en pieces, elle n'ouvriroit pas. Alors, je dis en moi-même : *sainte Retenüe*, quel mal vous fait ce petit Ange, pour lui être si contraire ? Mais la *Retenüe* demeurant toûjours ferme dans sa résolution, obligea la *Clarté* & le *saint Desir* de presser la *Ferveur* de se retirer, laquelle n'osant pas leur résister, s'en alla prier Dieu dans l'Egliſe. Cependant nous demeurâmes encore long-temps à cette porte à prendre patience.

Enfin, aprés avoir bien attendu, on ouvrit par dedans une porte. La *Retenue* ouvrit pour lors celle de fer, où il y avoit long-temps que nous étions. Nous en trouvâmes

encore deux autres ferrées, qu'une Religieuse, qui s'appelle *Certitude*, nous ouvrit promptement. La *Clarté* nous dit qu'on appelloit ces trois dernieres portes, *ingratitude*, *mauvaise correspondance*, *cruauté*. Ces portes ouvertes, nous vîmes un Cloître fort clair, simple & sans parure, d'où sortoit une agréable odeur, & où il n'y avoit que de très-pures créatures qui y demeuroient. La *sainte Chasteté* avoit le voile baissé sur son visage; la *Modestie*, *la Pudeur* & la *Certitude* étoient dans le même état. La *Pureté*, qui étoit la maîtresse des Novices, avoit deux voiles, & ses Novices en avoient aussi deux, qui étoient blancs, parce qu'on dit que s'il falloit un voile étant Professe, il en falloit mettre deux n'étant que Novice, & que leur Maîtresse, pour leur donner exemple en avoit deux noirs, afin de les soûmettre sans répugnance à en porter aussi deux.

Je vis toute cette Maiſon, & particulierement le lieu où travailloient ces ſaintes Dames, où je vis pluſieurs beaux differens ouvrages, auſquels ces belles ames s'occupoient. Je demandai à la *Chaſteté*, pourquoi elle tenoit ces ſaintes Perſonnes ſi contraintes & ſi triſtes. Elle me fit réponſe que je n'y connoiſſois rien; que bien loin d'être triſtes, elles étoient extrêmement joyeuſes & contentes, & que dans cette Maiſon l'on faiſoit profeſſion de travailler & de s'occuper beaucoup, d'être longtemps au Chœur, & peu au Refectoire, de garder un long ſilence, d'avoir les yeux baiſſez contre terre, & les penſées au Ciel. Alors la *Clarté* me dit; Paſteur, on t'en a dit aſſez. Auſſi-tôt la *Retenue* nous dit de ſortir; mais la *Clarté* tirant à part la *Chaſteté*, elle lui dit que la *Science du Salut* lui avoit ordonné de lui demander la *Retenue*, pour conduire ce Paſteur

dans le Palais de *l'esprit du monde*. La *Chasteté* répondit, qu'il lui étoit impossible de laisser aller la *Retenuë*, & que la *Science du Salut* pouvoit bien considerer l'état auquel la Maison seroit exposée, si cette sainte Dame les quittoit, à laquelle on étoit redevable de toute la bonne conduite qu'il y avoit parmi elles. La *Clarté* ne se contentant pas d'en avoir parlé à la *Chasteté*, avertit aussi la *Retenuë* de cet Ordre. Elle répondit, qu'étant sujette de la *Science du Salut*, elle ne pouvoit refuser d'obéïr; mais que ce seroit lui causer un grand déplaisir, de lui faire quitter ces Dames, qui au reste ne laissoient pas que d'être femmes, encore bien qu'elles fussent des Saintes; ajoûtant qu'elle même se donnoit beaucoup de garde de soi, vivant toûjours en crainte: que neanmoins s'il falloit obéïr, elle ne refusoit pas de le faire. La *Chasteté*, qui entendit ces paro-

s commença de s'affliger ; la *Modestie*, la *Pudeur* & la *Pureté*, qui e sçûrent auſſi-bien que toutes es autres, ſe mirent à pleurer, iſant qu'elles avoient tout à craindre, ſi la *Retenuë* les abandonnoit.

Alors pour les conſoler, la *Clarté* tirant le rayon de la lumiere du *Ciel*, leur dit qu'à la place de la *Retenuë*, elles ſe ſerviſſent d'une ſainte Religieuſe qu'elles avoient parmi elles, qui étoit un grand tréſor caché, que l'on appelloit *Sainte Defiance*, à qui elles pouvoient confier les clefs de la *Retenuë*; les aſſurant qu'elle veilleroit ſi bien ſur leur Maiſon, que cela leur vaudroit pluſieurs *retenües*, & que de nuit & de jour, elle prendroit bien garde à tout ce qui regardoit l'honneur & la ſainteté de la Maiſon. Cet expedient fut trouvé trés bon, & comme il y avoit là quelques jeunes Religieuſes, qui entendirent ce que l'on venoit de dire, il y en eût une qui

dit aussi-tôt à la superieure, ha Madame, l'on donne cette charge à la *sainte Defiance*, nous n'avons donc qu'à nous bien armer de patience, car l'on ne fera pas un pas qui ne soit autant de *retenües*. L'on fut chercher la *sainte Defiance*, que l'on trouva qui cloüoit, & accommodoit les rideaux des Grilles & des Parloirs, pour les tenir bien clos, & bien fermez. On lui annonça la charge qu'on lui venoit de donner, laquelle elle accepta bien humblement. Et pour les messages de dehors, la *Retenüe* laissa une jeune Fille, qu'elle élevoit, il y avoit long temps, pour servir un jour de *Retenüe* à sa place, laquelle se nomme *Soupçon*. Toutes ces choses étant ainsi établies, nous nous retirâmes avec la *Retenüe*, qui vint avec nous. En sortant nous fûmes prendre la *Ferveur*, qui étoit dans l'Eglise, poussant de grands soûpirs, & quoi que ce fût à

ontre-cœur, que cet Enfant quitta
e ſaint Exercice, elle ne laiſſa pas
ué de nous ſuivre, faiſant de
randes careſſes à la *Retenuë*,
omme ſi elle n'avoit jamais eu
e démêlé avec elle.

CHAPITRE XIV.

e Paſteur n'ayant plus que la ſainte Perfection à voir dans le Palais de la Science du Salut; eſt conduit par la Clarté, chez cette Illuſtre Vertu.

QUAND nous fûmes ſortis de la Maiſon de la *Chaſteté*, la *Clarté* me dit, qu'il ne me reſtoit plus à voir dans ce grand Palais de la *Science du Salut*, que la *ſainte Perfection*, qui étoit dans des monages aſſez éloignées du lieu où nous étions. Le *ſaint Deſir* répondant pour moi, dit qu'il falloit l'aller voir; la *Clarté* nous y conduiſit, le long du penchant de

certaines collines. Elle fit pas
devant moi la *Ferveur*, qui
marchoit pas ; car l'empreſſeme
qu'elle avoit d'y arriver, faiſ
qu'elle voloit. Je demandai
chemin à la *Clarté*, pourquoi
Ferveur avoit ſi peu de crédit da
la maiſon de la *Chaſteté* ; & pou
quoi la *Retenue* lui étoit ſi opp
ſée. Elle me répondit, que la *F*
veur à la verité, étoit loüable
mais que la *Retenüe* ſe défic
toûjours d'elle, apprehendant q
ce qui paroiſſoit ferveur ne f
indiſcretion, & que Dieu ne d
ſaprouvoit pas cela ; parce qu
eſt ſouvent à craindre, ajoût
t-elle, que ce qui commence p
ferveur, ne degenere en tiedeu
de quoi l'Apôtre ſe plaint ſi fo
écrivant aux Galates ; *ô inſenſa
Galatæ, ſic ſtulti eſtis, ut cum ſp
ritu cœperitis nunc carne conſum
mini.* O inſenſez Galates, vou
avez commencé par l'eſprit & ave
ferveur, & vous achevez par

air, & à vôtre perte. La *Ferveur* ui eſt agréable & affectionnée, joüit, & fait entreprendre, mais ainte qu'il ne s'y gliſſe de l'in-ſcretion, la *Retenüe* la pre-ent de temps en temps, l'obli-ant de ſe moderer, & c'eſt ême le ſecret de la faire durer continuer. Et il eſt arrivé de rands dommages à l'Egliſe de ce ue la *Ferveur* n'a pas toûjours eu retenuë avec elle. O quel ſubtil excellent procedé, m'écriai-je! heureuſe *Retenuë*, que tu es ge, puiſque tu es toûjours trem-lante & dans la défiance! Dieu eniſſe donc ta ſage conduite. En appellant heureuſe, me dit la *Clarté*, tu l'appelles par ſon vrai om; puiſque Dieu l'a appellée heureuſe, quand il a dit, *beatus Homo, qui ſemper eſt pavidus*: Bien-heureux l'Homme, qui eſt toû-jours dans la crainte; c'eſt à dire, bien-heureux l'homme, qui eſt toû-jours retenu.

Je lui demandai encore que gnifioient ces noms si terribles q l'on donne aux portes de la *Chast te*, comme *desagrément, rigueur, gratitude, mauvaise correspondanc cruauté & dureté.* Elle me fit r ponse, que les gens du monde le donnoient ces noms monstrueux mais qu'ils ne s'appellent pas ai si, que leurs veritables noms son *Forteresse, Valeur, Honneur, Sagesse Prudence, Bon sens*: Et que s monde les nomme autrement c'est à cause que ces portes à poin tes de fer, empêchent les gens d monde de donner la moindre at teinte à la *Chasteté*, soit par pro messes, par écrits, par presens o autrement. Que cependant ce n'é toient qu'honneur de Dieu; & qu'avec tous ces noms qu'on leu donne, elles ne laissent pas que d'être veritablement saintes, & de causer de celestes effets.

Nous montames donc par de rudes sentiers, sur des rochers

eux & escarpez, d'où l'on découvroit de grands précipices qui nous faisoient trembler, & je crois que jamais on ne vit un plus fâcheux chemin. Je demandai comment on appelloit ces rochers & ces montagnes? On me fit répondre que ce pays s'appelloit *Terre sainte*, & que si je voulois arriver jusqu'au haut, il falloit que je me déchaussasse, ce que je fis. Mais plus nous marchions, plus le chemin devenoit rude & fâcheux. Cependant nous avancions toujours des pays qui nous paroissoient encore éloignez de ces grandes habitations, que nous laissions derrière nous. Nous passâmes par de certaines collines, que l'on appelle *Negatives*: nous en traversâmes encore d'autres, que l'on nomme *Luminatives*; & aprés tous ces différens chemins, nous arrivâmes à un sentier étroit, creusé dans le roc, fort droit & difficile à monter, lequel sembloit avoir été

fait au cizeau, on n'y monte qu'un à un, & à peine y avoit il place pour s'assûrer les pied Il falloit y marcher bien adre tement, & prendre garde à me tre la plante de ſes pieds dans petits pas, auſſi creuſez dans ce ſe tier, qui étoient tous rouges d ſang de ceux qui y avoient pa devant nous. Ces pas s'appelle *Imitation*. La *Clarté* paſſa devan pour nous en faciliter le chemi Elle fut ſuivie du *ſaint Deſir* de la *Ferveur*, aprés laquelle marchois directement, & la *R tenue* étoit derriere moi.

Nous marchâmes long-tem par ce rude ſentier, que l'on appe le le *Sentier de l'aneantiſſement*. Ce te montagne s'appelle la montagn *d'Union*. L'on voyoit tout le lon de ce chemin ſur l'écorce des a bres qui le bordent, des mo gravez qui diſoient : *ſois conſtant tu arriveras au but*. Sur quelque uns, *Dieu a ſouffert d'avantage*

c'eſt la perſeverance qui couronne ; ſur d'autres, *ne perds point courage, Dieu taſſiſte.* Enfin nous arrivâmes au haut de la montagne, où nous trouvâmes de gras pâturages, & un parterre tout jonché de fleurs, qui rempliſſoient l'air d'une odeur admirable. Ce parterre étoit entouré d'une baluſtrade faite d'or, d'argent & d'autres prétieux métaux. Au milieu de ce parterre il y avoit un grand cryſtal fort élevé en façon de tour, au haut duquel, on y voyoit une ſainte Dame aſſiſe dans un fauteüil, qui étoit fait d'un ſeul Diamant. On montoit au haut de ce rocher par des degrez, ſur chacun deſquels étoient gravez les noms des Vertus, par leſquelles on y arrive. On voyoit auſſi des mots gravez ſur ce fauteüil, qui diſoient ; *Toute ma ſcience, tout mon partage, toute ma gloire, c'eſt* JESUS-CHRIST *crucifié. Ce n'eſt point moi qui vis, c'eſt*

JESUS-CHIST *qui vit en moi.* L'on me dit que cette Dame qui étoit assise, étoit la *Sainte Perfection.* Elle avoit ses régards fort attachez au Ciel, d'où descendoient des étincelles de feu qui entroient dans son cœur; que l'on appelle *influences*, d'où ensuite on les voyoit sortir, & remonter plus ardentes & plus embrasées. L'on voyoit encore sortir du cœur de cette sainte Dame, une trés-douce & trés-claire splendeur, même plus belle que celle du Soleil, que l'on me dit être la *Charité*, *la Foi & l'Esperance*, dont cette sainte Dame étoit remplie. Je vis parfaitement dans cette bien-heureuse personne ces trois exellentes & hautes Vertus, que l'on appelle *Theologales*. J'y vis la *Foi*, qui disoit, *je crois vivement*, laquelle engendroit la seconde Vertu, que est *l'Esperance*, & celle-ci disoit, *j'espere certainement.* Ces deux premieres ensemble produisoient la troisiéme, qui est

eſt la *Charité*, qui diſoit j'aime ardemment, par laquelle les deux autres étoient toutes embraſées. Et alors ces trois Vertus ne paroiſſoient plus n'être qu'une, quoi qu'elles ſoient vraiment diſtinctes. Là-deſſus je dis que cela reſſembloit bien au Myſtere de la très-ſainte Trinité. Oüi, Paſteur, & il eſt vrai, réprit la *Clarté*, la ſainte Trinité eſt en l'ame qui poſſéde ce trois Vertus; elle eſt ſon image & ſa reſſemblance. Car en elle le Pere vit, donnant des accroiſſemens à la Foi, le Fils & ſa Paſſion forment l'eſperance, & l'eſprit divin allume & donne des flames à la Charité. Le Pere tranſforme cette ame par la memoire, le Fils par l'entendement, & ſaint Eſprit par la volonté. Ces trois puiſſances de l'ame y ont en effet beaucoup de rapport. Toutes trois ſont differentes & diſtinctes, cependant cette ame n'eſt qu'une. Je fus tout étonné & charmé

tout ensemble de voir tant de beautez & de lumieres, de douceurs & de delectations; parce qu'avec cette ame bienheureuse les Anges chantoient, les Cherubins étoient en contemplation, les Seraphins en amour, & moi tout en extase de voir tant de merveilles. J'aurois bien voulu demeurer-là une éternité; mais la *Clarté* me dit, descendons Pasteur, allons, il y a d'autres choses là bas qui vous attendent, qui ne sont pas si agréables, mais trés-necessaires à connoître, quand on est Pasteur.

CHAPITRE XV.

Le Pasteur est conduit par le sentier de la Negligence à la porte du Palais de l'Esprit du Monde.

JE descendois à regret de ce lieu si charmant, d'où l'on découvroit tout le monde, & regardant en bas, je vis au dessou

e nous des nüées claires, entre-
nêlées toutefois de quelque obscu-
ité, au milieu desquelles on y
oyoit un mot écrit, qui disoit
mperfection. Ces nüées s'entrouvri-
ent comme un rideau que l'on
uroit tiré, lesquels nous firent
oir de personnes bonnes & sain-
es, qui retenoient encore quel-
ues petites attaches, dont le
œur ne s'étoit point encore dé-
it. La *Clarté* me dit, regarde
asteur, ceux-là sont bons, ce-
endant ils sont encore imparfaits,
ois aussi dequ'elle distance ils sont
oignez de nous. Cette vision pas-
e, je vis une autre Region
ouverte d'une nüée plus obscure,
i l'on y remarquoit bien écrit
mot de *Tiedeur.* Les personnes
ue l'on y voyoit, à ce que me
t la *Clarté*, étoient bien en gra-
; mais elles n'avançoient point
our arriver à la perfection, de-
eurant toûjours chargez de pas-
ons plus grandes que les premiers.

res que je venois de voir, n'ayant toute fois que des fautes venielles. Mais, continua la *Clarté* Dieu les aidant, s'ils font bon usage de ses graces elles parviennent à la perfection ; si au contraire elles les negligent, elles tombent dans un état bien pire & plus dangereux, qui est le profond abîme de *l'Esprit du monde*, lequel elle me fit voir à l'instant même. J'y vis des nüées sombres, épaisses & tenebreuses, qui foudroyoient des carreaux, & des éclairs terribles & menaçans. Le mot de *Crime* s'y voyoit en gros caractere. Au dessous de ces nüées on y voyoit regner toutes sortes de vices comme les médisances, les murmures, les sensualitez, les vols les incendies, & quantité d'autres abominations. La *Clarté* me dit regarde comme la sainte Perfection & son ardente charité est infiniment éloignée de ces miseres puisqu'elle ne voit n'y n'entend

rien de tout cela : Mais, Pasteur, continua-t-elle, afin que tu voyes de plus prés, & que tu ayes plus d'horreur de ces choses si horribles, viens avec moi. Je la suivis, toûjours accompagné du *saint Desir*, de la *Ferveur* & de la *Retenüe*, qui ne me quittoient plus. La *Clarté* nous mena par un sentier trés-court, & bien aisé à y marcher, tout opposé à celui par où nous avions monté, dont l'entrée s'apelle *Occasion*, & le sentier, *Negligence*.

L'on voyoit en descendant de cette Terre sainte, sur l'écorce des arbres, que l'on trouvoit le long de ce sentier, certains mots écrits, qui disoient, *qu'importe bien peut faire cela, cela n'est pas grand mal, je ne m'en Confesserai point, ce n'est qu'une simple imperfection, je suis jeune, j'ai encore du temps pour me rendre parfait*, & quantité d'autre choses semblables. Ce qui me surprit, ce fut

qu'en un instant, par ce malheureux sentier nous nous trouvâmes au dessous de ces nüées foudroyantes, auprés de la porte du Palais de *l'Esprit du monde*. J'en fus si étonné que je m'écriai, qui nous a donc amené ici, & qui nous a si vîte transporté de la region de lumiere à celle des tenebres : O sainte Perfection ! où êtes vous ? Pasteur, me dit la *Clarté*, il y a de certaines choses qui entrent par la porte de *l'Occasion*, & qui se conduisent par le sentier de la *Negligence*, que l'on croit être de nulle consequence. Cependant l'on tombe insensiblement par ce malheureux sentier, de la saintetè dans l'imperfection, de l'imperfection dans le mal, & du mal dans le peché. Considere le temps que tu as mis, & combien de peines & de travail il t'a fallu essuyer pour monter à la perfection, & avec qu'elle facilité & promptitude tu es descendu d'un lieu si

ſaint. O mon Dieu ! m'écriai-je encore, qu'il y a veiller dans la vie ſpirituelle ! C'eſt auſſi ce que le Seigneur nous a ſi ſouvent dit, *Vigilate.*

Enfin, je me trouvai au même endroit, où mon bon Ange me laiſſa, quand il me retira des mains de *l'Amour propre*, & qu'il m'empêcha d'entrer dans le Palais de *l'Eſprit du monde.* J'y retrouvai auſſi ce bon Ange qui me dit. Hé bien Paſteur, tu as vû ſans doute de grandes choſes ? Je me jettai auſſi tôt à ſes pieds, tout ravi de le revoir, lui diſant, ô bien-heureux eſprit que vous me conſolez de vous trouver ici ! J'ai vû à la verité de grandes choſes, qui m'ont donné bien du contentement, & qui ne peuvent manquer de m'être de grand profit ; mais pourquoi vôtre preſence m'a-t-elle manquée par tout où j'ai été. Paſteur, me répondit mon bon Ange, j'ai toujours été avec

toi ; puisque les Anges sont toûjours aux côtez de ceux qu'ils conduisent. J'y étois, quand tu fis une faute dans l'appartement de la *Consideration*, dont la *Lecture* te réprit. J'y étois, quand la *Verité* en un autre lieu, te convainquit de mensonge, & quand ceux de ta compagnie te traiterent d'ignorant dans la maison d'*Oraison*. Je suis present à tout, & je voi toutes tes fautes. Vous y êtes aussi, lui dis-je, pour me relever quand je tombe. Oüi, réprit il, & bien volontiers ; mais à l'avenir, je t'acompagnerai & t'assisterai plus particulierement, puisque tu vas dans des lieux où il y a plus de risque & plus de danger pour toi. Les vertus que tu viens de voir, elles mêmes te pouvoient servir d'Anges & de gardes : mais il n'en est pas de même chez les vices, où il faut que tu ailles pour les connoître, puisque tu es Pasteur ; c'est-là où je te serai bien plus

neceſſaire, & là-deſſus mon bon Ange diſparut.

Dans ce même-temps je jettai la vûë ſur la campagne, où j'aperçus de loin ce premier jeune homme qui m'avoit trompé autrefois, en m'amenant en ce même lieu. Reconnoiſſant bien que c'étoit *l'Amour propre*, je le montrai auſſitôt à toute ma compagnie. Le *ſaint Deſir* me dit que je l'avois bien-tôt reconnu. Pourquoi, me dit-il, ne le connus tu pas de même quand tu te laiſſas conduire par lui? C'eſt, lui répondis-je, que je n'avois pas encore vû la *Science du Salut*.

Allons, me dit la *Clarté*, il nous faut aller voir les Vices dans le Palais de *l'Eſprit du monde*. Comme nous prîmes nôtre chemin du côté où étoit *l'Amour propre*, m'apercevant qu'il ne nous voyoit point, dont j'étois tout étonné, je le fus prendre par le pourpoint, & je commençai à le ſecoüer de

bonne sorte, lui disant, viens ça traître, tu m'as bien apperçû pour me tromper; pourquoi ne me vois-tu pas maintenant, tu me le payeras. *L'Amour propre* commença de s'excuser, disant que jamais il ne m'avoit trompé ni connu, ni même parlé, jurant & faisant de grands sermens qu'il ne m'avoit vû de sa vie. Tu est un grand menteur, lui dis je, c'est ici où tu m'as trompé, c'est ici aussi où tu finiras tes jours. Alors la *Ferveur* s'écria, courage Pasteur tuë-le, ne lui donne point de quartier. Mais la *Retenüe* me vient dire, que penses-tu faire, laisse-le, éloigne-toi plûtôt de lui quoi que tu le tiennes bien à ce qu'il te semble, c'est un adroit qui sans se tourmenter beaucoup pourroit bien te faire encore une fois son captif. A l'égard de *l'Amour propre*, continua la *Retenüe* il vaut beaucoup mieux le laisser & le mépriser, que de prétendre

le faire perir en le retenant. La *Clarté* me dit auſſi de l'abandonner, puiſque par le mépris on s'en rendoit mieux le maître, & que c'étoit une folie d'eſperer de le pouvoir tuer, que l'on n'en pouvoit jamais venir à bout, ayant autant de vies qu'il en avoit; Et qu'il en étoit de lui comme des têtes coupées de *l'Hydre*, qui reprenoient toûjours de nouvelles vies, & que l'on ne pouvoit exterminer; ajoûtant que ce trompeur jamais ne mouroit, & qu'on ne s'en défaiſoit qu'à la mort. J'admirai qu'étant tout proche de lui, il ne s'apperçût point que je le voyois. Mais la *Clarté* me dit, que *l'Amour propre* étoit trés-aveugle, aveuglant auſſi ceux qui le recevoient en leur compagnie, & qu'il croyoit toûjours que dans tout ce qu'il faiſoit perſonne ne le voyoit. Je demandai ſi *l'Amour propre* ſçavoit bien qu'il mentoit? La *Clarté* me fit éponſe

qu'il ne croyoit jamais mentir, que c'étoit un animal de si peu de memoire, qu'aussi-tôt qu'il achevoit de faire un coup de son métier, aussitôt il l'oublioit, & que quelque mal qu'il fit, il lui sembloit toûjours que c'étoit un grand bien pour la personne qu'il blessoit & ruinoit. Cela est certain, répris-je; car quand je le laissai à la persuasion de la *Retenuë*, il dit, voyez un peu ce que j'ai fait à ce Pasteur, & quand même je lui aurois fait ce qu'il dit, n'étoit-ce pas pour son bien.

CHAPITRE XVI.

La veritable porte du Palais de l'Esprit du monde, que le Pasteur ne peut reconnoître.

JE m'éloignai donc d'une si maudite engeance, pour me rendre avec ma compagnie, à la porte du Palais de *l'Esprit du monde*; nous arrivâmes a une porte, devant laquelle nous ne trouvâmes qu'une petite

ce fort sale & toute fangeuse, méchantes murailles, faites seulement de terre. Cette porte étoit rt basse, au dessus de laquelle il y avoit qu'une vieille piece de is qui la traversoit, & à côté vilain tas de fumier. Sur cette ece de bois, on y voyoit ces mots rits, *Tristesses*, *Afflictions*, *Fâcheres*. La *Clarté* me dit, entre donc lsteur, voilà la porte du Palais *l'Esprit du monde*. Je me tournai rs elle, lui demandant si elle se ocquoit de moi; mais me pressant toûjours plus fort; Entre, me t-elle, je ne me mocque point. ais de grace, lui dis-je, j'ai vû porte du Palais de *l'Esprit du nde*, quand je suis venu la premiere fois en cette region. Je la nsiderai à mon aise. Je vis de lles & hautes colomnes, de très-ches baluſtrades, des jardins admirables, même, j'y entendis une usique qui charmoit tout le mon-. Le portail me parut une piece

des plus magnifiques, sur le fro
tispice duquel on y voyoit écr
en lettres d'or, *Gloire*, *Joye*, *Rep*
Ce que vous me montrez, ô gran
Clarté, lui dis-je, encore n'a aucu
rapport à ce que j'ai vû quoi! vo
driez vous me tromper? Paſteur
répondit la *Clarté*, je ſuis la pr
miere Fille d'honneur de la *Sag*
ſe; ainſi tu dois croire que je d
puis mentir. Il eſt bien vrai q
tu as vû ce que tu dis; & il eſt vr
auſſi que ce que tu vis alors, eſt
même choſe que ce tu vois preſe
tement, & ne t'en étonne pas d'
vantage; car alors tu étois condu
par *l'Amour propre* qui te trompo
& te faiſoit voir les choſes to
autres qu'elles n'étoient en effe
Mais à preſent que tu es avec m
& détrompé, tu ne peux les vo
que comme elles ſont veritabl
ment, & comme elles ont toûjou
été. Auſſi n'es-tu plus le mêm
que tu étois. Tous les yeux tron
pez & gâtez qui regardent ce

n'y trouvent que de la grandeur, quoi qu'il n'y ait que le contraire, & rien autre chose que ce que tu vois. Mais les yeux purs & clairs n'y voyent que ce qui est en effet. O Dieu, m'écriai-je, qui croiroit telle chose, si les yeux ne le voyoient ! hélas qu'elle difference il y a de regarder à travers les tenebres de *l'Esprit du monde*, ou à travers les claires lumieres de la *Science du Salut*.

Je fus encore bien étonné de voir la grande confusion des personnes qui étoient dans ce Palais. Et comme j'y allois entrer avec ma compagnie, un homme mal bâti me vint dire de payer l'entrée. Qu'est-ceci, dis je, entrons-nous dans un lieu de Comedie ? ce n'est point comedie, réprit la *Clarté*, bien que *l'Esprit du monde* soit une veritable comedie. Cet homme me pressant derechef, me dit paye donc ; ne sçais-tu pas que dans le Palais où tu entres, dont je suis

portier, chacun y paye son entrée. Je me tournai vers la *Clarté*, lui disant, cet homme se mocque-t-il de moi? Non, me dit-elle, tout paye à l'*esprit du monde*, quand on entre par cette porte, on lui donne ou ses biens, ou son honneur, ou sa vie, ou le temps, ou l'ame. Je dis pour lors je n'y veux donc point entrer: mais la *Clarté* parlant à cet homme lui dit, mon ami; cet homme-ci, ne vient point pour se faire sujet de l'*Esprit du monde*; ainsi il ne lui doit point de tribut. C'est un étranger qui est venu en cette region par curiosité; du moins laissez-nous passer par la brêche qui est à côté de la porte. Dans ce même-temps je vis une petite vieille femme fort inquiete qui crioit, qu'on ne nous laissa point entrer sans payer. J'en vis encore une autre auprés d'elle extrêmement maigre qui étoit assise sur des sacs, dans lesquels elle serroit tout l'argent qu'elles rece-

oient, mettant à part les piſtoles, regardant de toutes parts ſi perſonne ne la voyoit. Je demandai à *Clarté* qui étoient ces perſonnes affamées d'argent, la *Clarté* me dit que cet homme s'appelloit *Dommage*, que la petite vieille ſi ardente pour l'argent, c'étoit la *Convoitoiſie*, & que celle qui étoit aſſiſe ſur les ſacs, qui ſerroit l'argent, étoit *l'Avarice*. Je m'aviſai de dire que ce *Dommage*, portier du Palais de *l'Eſprit du monde*, reſſembloit aſſez de viſage à *l'Experience*, Portier du Palais de la *Science du Salut*. Tu dis vrai, me dit la *Clarté*, car celui-là eſt fils de celui ci, *l'Experience* eſt né du *Dommage* & de la *Peine*, qui eſt la mere, dont le fils s'eſt fait portier du Palais de la *Science du Salut* pour bien vivre, mais ſon perfide pere eſt demeuré ici. Ainſi tous deux ſont portiers, mais en des lieux bien differents. La *Ferveur* qui reconnût la tromperie de ce

lieu, desirant fort de m'y serv
pressa, tant qu'elle pût, nôtre entré
La *Retenuë* dit à la *Clarté* qu'elle pr
bien garde à l'ordre de la *Scien*
du Salut, avant que d'entrer dan
un lieu si dangereux; ajoûtant
qu'il paroissoit y avoir de la tem
rité de le faire, & où ils en se
roient tous, si ce Pasteur s'y allo
perdre. La *Ferveur* dit qu'il falloit
entrer, puisqu'il est necessaire d
connoître *l'esprit du monde*, qui e
pure tromperie pour s'en donne
de garde. La *Clarté* dit que son or
dre portoit précisément d'y en
trer. Enfin, il y en entroit un
grand nombre, que nous passâme
parmi les autres sans rien paye
Nous ne fûmes pas plûtôt entrez
que regardant ces sensuës qui re
cevoient de toutes mains, j'appe
çûs que derriere elles, il y avoit d
jeunes libertins, qui leur déroboient
de l'argent, & joüoient tout c
qu'ils leur voloient; Disant, ô
les vieilles pouvoient mourir, nou

uërions touts leurs biens ! Voilà
afteur, me dit la *Clarté*, un
chantillon des vices que tu vas
oir dans ce Palais. Je demandai
ui étoient ces garçons, & si c'étoit
s enfans de la *convoitise*, que
on dit être une mere de grande
condité, puis qu'ils faisoient leur
ompte d'en heriter. La *Clarté* me
it, que bien au contraire ils étoient
s ennemis jurez de ces vieilles;
u'ils s'appelloient *Jeux*, *Divertisse-*
ens, *Prodigalitez*, & d'autres noms
mblables; & qu'ils étoient les
nfans d'un homme fort mépriſa-
le qui s'appelle *Vice*, & d'une
emme perduë & adonnée au jeu
ui se nomme *Relachement*.

CHAPITRE XVII.

Le Paſteur va voir la place de l'oiſiveté, & la maiſon de l'Hypocriſie.

JE demandai si ce Palais de *l'eſprit du Monde* n'avoit point d'au-

tres portes, que celle par où nous étions entrez. La *Clarté* me fit répondre, qu'il y en avoit plusieurs que l'on appelle *Plaisirs*, *Richesses*, *Santé*, *Jeunesse*, *Ambition*; Et de plusieurs autres noms semblables; lesquelles avoient une même face & même apparence que celle-ci, & que c'étoit aussi le *Dommage* qui en faisoit payer les entrées. Aprés que nous eûmes fait quelques pas, nous nous trouvâmes dans une grande place, où nous vîmes un nombre presque infini de personnes, pêle-mêle, sans ordre, & dans une telle confusion, qu'il étoit bien difficile de dire pourquoi ils s'étoient assemblez. Je demandai comment on appelloit ce lieu? L'on me dit, que c'étoit la place de *l'Oisiveté*. J'y vis & entendis diverses conversations qui s'y tenoient: les uns murmuroient du gouvernement, & en disoient mille folies & mille extravagances; d'autres parloient de la guerre, contant

les nouvelles qui n'étoient jamais rrivées ; plusieurs s'entretenoient le quelques personnes , dont ils léchiroient entierement la réputation. Parmi tout ce monde, j'y pperçûs un petit homme qui se ourroit par tout , semant mille nenteries & mille contes , qui llumoit parmi ces gens un feu que 'on appelle *murmure*. Je demandai à la *Clarté* qui étoit ce petit omme si laid & si malin ? Elle me épondit qu'il s'appelloit *Division*, ils d'une femme appellée *pure Malice*, & d'un homme fort haï que 'on nomme *Inquiétude*. Sur ces ntrefaites nous entendîmes un rand bruit , où accoururent aussiôt tous ces gens qui étoient assemblez dans cette place. Je demandai ce que c'étoit ? L'on nous dit, que c'étoit un grand Prince, qui ntroit dans le Palais de *l'Esprit du monde* , accompagné de plusieurs eigneurs & Cavaliers , que tout e peuple étoit allé voir. Je dis

pour lors, voyez un peu la con-
ſequence du ſujet qui tenoit ici tou-
ces gens aſſemblez, puiſque pou-
une choſe ſi legere, les voilà tou-
en un inſtant ſeparez, laiſſant-l
tout ce qui ſembloit les tenir bie
occupez, & être de grande conſe-
quence. Un autre bruit, dans un
place voiſine, vint encore fraper no
oreilles. C'étoit une fille qui crioi
de toute ſa force, l'on me tuë
l'on me tuë, au meurtre. Nous
courûmes, & nous vîmes quatre
vieilles femmes, qui outrageoien
une Demoiſelle. Il y en avoit une
trés cruelle & terrible, qui lui di-
ſoit, je t'étranglerai. Vous avez rai
ſon, lui diſoit une d'entre elles
qui étoit extrêmement ſeiche &
pâle. Une autre lui diſoit, il eſt
bien juſte que vous vous faſſiez
craindre & reſpecter. La pauvre
fille leur diſoit, pourquoi me
maltraitez-vous, je n'ai fait au-
cun mal, Dieu m'en eſt témoin.
Mais une abominable laide lui

pliqua, je l'ai vû des mes pro-
es yeux. Enfin, ne pouvant souf-
r tant de cruauté, je dis à la
arté, secourons cette pauvre
emoiselle, cela me fait grand
tié de la voir traiter de la sorte.
Clarté se soûriant me dit : tu
pitié de cette Demoiselle ? aye
utôt pitié de ces méchantes
mmes. Pasteur, me dit-elle,
tte Fille est *l'Innocence*, celle qui
menace de l'étrangler, c'est la
lere; cette autre qui dit, qu'elle
raison, c'est *l'Envie*; l'autre
ui dit, qu'elle se fasse craindre
est *l'Orgueil*; & cette maudite
ui dit qu'elle l'a vû de ses pro-
es yeux, c'est la *Calomnie*, fem-
e très effrontée & menſongere.
ais afin que tu sçaches, de quel
té tu dois tourner ta pitié, quand
veras souffrir un innocent, viens
approchons nous de cette Fille.
lors la *Clarté* tira le rayon de
lumiere du Ciel, au travers du-
uel nous vîmes la *Médisance* abat-

tuë sous les pieds de l'*Innocence*, dont je demeurai tout surpris. La *Clarté* me dit, regarde maintenant cette Demoiselle. Je la vi joyeuse, contente, belle & éclatante comme un Soleil, & deux Anges à ses côtez qui la couronnoient. Tourne-toi à present, pour suivit la *Clarté*, & regarde. Je vi ces vieilles malheureuses étincelantes par les yeux comme des furies, jettans feu & flâmes de tous côtez, rongées du ver de leur consciences dans le fond de leurs cœurs, & horribles en toutes manieres. Hé bien Pasteur, me dit elle, à qui voudrois-tu ressembler à present ? Et quand tu verras souffrir quelque personne dans le monde, qu'elle place prendrois-tu plus volontiers, de celui qui souffre, ou de celui qui fait souffrir? Je répondis sans héſiter, de celui qui souffroit. Aprens donc, me dit-elle, que quand tu verras souffrir & pécher, d'avoir pitié

de

de celui qui pêche, & de porter une sainte envie à celui qui souffre. Tout le mal de cette vie est le peché, & les souffrances en sont les veritables biens. Nous passâmes plus avant dans un lieu fort retiré & éloigné du voisinage ; où nous entendîmes comme un bruit de disciplines entremêlé de soûpirs, qui me fit croire qu'il se pratiquoit dans ce lieu quelque chose de bon & de saint, dont je me réjoüis croyant pour lors que dans le Paris de *l'Esprit du monde* on ne laissoit pas d'y trouver de la pieté. Je vis une maison, qui à son exterieur me paroissoit comme un petit Hermitage. Il y avoit sur la porte une Inscription, où étoit écrit *Sainteté*, mais sur le champ que m'apperçûs, qu'en y regardant de prés, les lettres se changeoient en d'autres & on n'y lisoit plus *Sainteté*, mais *Hypocrisie*. La *Clarté* me dit aussi-tôt, Pasteur, garde-toi bien d'entrer dans ce lieu

par cette porte, qui n'a que de l'apparence, viens-t'en avec moi. Elle nous mena à une petite porte cachée sous terre, laquelle elle ouvrit avec la clef d'or de la *verité*, qu'elle avoit apportée avec elle. Nous entrâmes dans cette maison, où nous trouvâmes une des servantes de *l'Hypocrisie*, bien occupée à faire cuire des viandes & à appréter à manger. Nous lui demandâmes, où étoit sa maîtresse. Elle nous fit réponse, qu'elle étoit retirée & occupée à quelque exercice de pieté. Nous ne laissâmes pas que de monter aux chambres, & aprés en avoir traversé quelques-unes, dont les fenêtres étoient bien fermées, nous trouvâmes *l'Hypocrisie* dans un beau cabinet richement meublé, qui étoit à table à faire bonne chere, avec trois de ses intimes amies. Ce Cabinet où elle mangeoit s'appelle *Fourberie*, qui par dehors semble être quelque Oratoire,

c'eſt un lieu de gloutonnie. Ces trois amies s'appellent *Gourmandiſe*, *Vanité* & *Senſualité*. Ces Dames étoient ſervies par une fille que l'on appelle *flatterie*. Je demandai ſi cette fille n'étoit pas ſervante de la *Vanité*; parce que j'avois toûjours entendu dire qu'elle avoit été élevée chez elle. Il eſt vrai, me dit la *Clarté*, qu'elle la ſert bien ſouvent; mais cependant c'eſt *l'Hypocriſie* qui a commencé de l'élever, dont elle eſt la niece, fille d'une ſienne ſœur que l'on appelle *Tromperie*. La *Clarté*, qui eſt grande ennemie de *l'Hypocriſie*, voyant que ſur cette porte il y avoit écrit *Sainteté*, & que dans la maiſon les choſes y répondoient ſi mal, fit une rude réprimende à cette malicieuſe cachée, qui voulut s'excuſer, diſant qu'elle mangeoit avec ces perſonnes pour tâcher de les convertir. Ha menteuſe! m'écriai-je alors, voilà un trait de ton métier.

je vois bien que tu deviendras ce qu'elles ſont, & qu'elles deviendront ce que tu es, & que c'eſt ainſi que vous vous convertirez enſemble.

CHAPITRE XVIII.

Le Paſteur va reconnoître pluſieurs Vices, entr'autres la propre Volonté.

AU ſortir de ce lieu nous fîmes rencontre d'un homme maigre, qui ſortoit d'une maiſon avec un ſac d'argent ſous ſon bras, & ſes mains pleines de piſtoles, lequel couroit aprés des hommes, leur criant venez amis, venez, je vous veux enrichir & vous faire des gens d'honneur. Je fus tout ſurpris de voir que ces gens s'enfuyoient de lui, nonobſtant les belles promeſſes qu'il leur faiſoit. Je vis enſuite ces hommes ſe retirer dans une maiſon, où nous eûmes la curioſité de les

suivre. Nous entrâmes avec eux dans ce lieu, que l'on appelle la maison de *Paresse*; & comme c'étoit en plein midy, aux grandes ardeurs du Soleil, nous nous mîmes à l'ombre, & eux s'asseyant au Soleil, comme ayant quelque chose de consequence à faire, ils se mirent à joüer quelque peu de monnoye qu'ils avoient. Un peu aprés un d'entr'eux se leva tout en colere contre les autres. Un autre qui se trouva offensé de quelque chose qu'il lui avoit dit, lui donna sur le champ un démenti, joignant des paroles choquantes. Là-dessus un grand malheur arriva, parce qu'il y en eût un de tué. Mais aussi la Justice Divine, qui marche toûjours dans le Palais de *l'Esprit du monde* avec ses Sergens, qu'on appelle *maladie*, *disgrace* & *infortunes*, pour châtier les délits qui s'y commettent, ordonna que l'on s'en saisit pour les mettre aux

Galeres, que l'on nomme *tourmens* & *douleurs*.

Je demandai à la *Clarté* qui étoit cet homme qui couroit, chargé d'argent aprés ces perſonnes, à qui il promettoit tant de biens & d'honneurs; & qui étoient ces miſerables qui n'avoient tenu compte de ſes promeſſes, leſquels enſuite étoient tombez dans de ſi grands malheurs. Elle me dit que cet homme qui les prioit & convioit ſes mains pleines d'argent, c'étoit le *Travail*: mais que ces libertins accoûtumez à l'oiſiveté, avoient mieux aimé ſe retirer dans la maiſon de *Pareſſe*, que de le croire; & qu'ils y avoient trouvé le juſte châtiment dû à leur libertinage; puiſqu'ils n'en étoient ſortis que chargez de chaînes & condamnez à des peines pour toute leur vie: au lieu que s'ils avoient crû cet homme de bien, ils auroient acquis du bien & de l'honneur. Et voilà comme ils ſont tombez

dans un long & rude travail, pour en avoir voulu éviter un leger & de peu de durée. Cela reſſemble bien, Paſteur, pourſuivit la *Clarté*, à ce que Dieu demande de ſes Créatures, les appellant ſans ceſſe par ſa Loi & par ſes Graces à un travail trés-court & trés-moderé, cependant les hommes n'y voulant pas entendre, tombent, ſans y penſer, dans des travaux terribles & plus rudes que ceux qu'ils penſoient éviter, auſquels ils ſont condamnez pour une éternité.

Au ſortir de cette maiſon, nous entrâmes dans une ruë que l'on nomme *Méchanceté*, laquelle aboutit à une grande & belle place, que l'on appelle la place *de la Fortune*. Là nous vîmes paſſer un criminel qu'on menoit au ſupplice, lequel tout en marchant étoit cruellement foüetté par une vieille femme. Un peu loin de-là, nous apperçûmes l'échafaut où le Bou-

reau, que l'on nomme *Châtiment* l'attendoit pour lui trancher la tête. Ce Criminel étoit haï d'une infinité de personnes, qui le suivoient, & lui disoient mille injures, sans que pas un eût pitié de son malheur. Je demandai à la *Clarté*, qui étoit ce malheureux. Elle me dit, que c'étoit un grand scelerat, qui avoit commis quantité de meurtres & beaucoup de cruautez, qu'il s'appelloit *Trahison*, fils d'une certaine femme appellée *Lâcheté*, & d'un homme qui se nomme *Temeraire*; & que cette femme qui le foüettoit, se nommoit *Renommée*. Mais, lui dis-je, comment se peut-il faire que ce miserable, qui est fils de la *Lâcheté*, ait tué, tant de monde. C'est, me dit-elle, que tenant de son pere, qui est un homme odieux & cruel, aussi bien que de sa mere; du côté de sa mere, les méchantes pensées lui viennent, & de celui de son pere,

les exécute cruellement, & que pour ſes forfaits il achevoit ainſi miſérablement ſa vie, étant maltraité de la *Renommée*, puni par le *châtiment*, haï de tous, & regretté de perſonne.

Nous entendîmes enſuite un grand bruit de pluſieurs perſonnes, qui crioient place, place, en accompagnant une Dame ſuperbement vêtuë d'une étoffe que l'on appelle *Luxe*. Cette Dame étoit ſuivie d'un nombre infini d'hommes & de femmes, qui lui étoient tous fort ſoûmis, & qui lui obéïſſoient en tout ce qu'elle exigeoit d'eux. Elle ne vouloit pas qu'on lui refusât quoi que ce ſoit. Et ſi par hazard il arrivoit, qu'on vint à ne pas faire quelque choſe qu'elle avoit commandé, elle le reſſentoit ſi fort qu'elle en étoit toute en furie, & hors d'elle-même. Nous remarquâmes que quelquefois aprés avoir ordonné quelque choſe, lors qu'elle

voyoit qu'on se portoit à exécuter ce qu'elle avoit desiré, elle disoit aux gens, laissez, l'aissez, c'est assez que vous ayez voulu m'obéïr, je suis contente de vôtre bonne volonté. Cette femme marchoit & toûjours disant; *Je suis, je vaus, je puis, j'ay, je veux.* Je me lassai à la fin de tant de JE, & je demandai, qui étoit donc cette femme, si hautaine & si pleine d'elle-même? On me fit réponse, que c'étoit la *Propre volonté*, très grande Dame dans le monde, laquelle voudroit de tout son cœur reduire tout à son vouloir. Mais, dis je, pourquoi donc quelquefois ne se soucie-t-elle pas que l'on fasse ce qu'elle a commandé, & témoigné desirer avec tant d'ardeur. C'est me répondit la *Clarté*, qu'elle fait bien autant sa volonté en se desistant de ce qu'elle a commandé, aprés qu'elle a vû qu'on étoit prêt de lui obéir, que lors qu'elle la laisse exécuter;

ainſi encore qu'il ſemble, qu'en
relâchant de ce qu'elle a
mmandé, elle fait & donne
elque grace, elle ne donne
pendant rien; mais bien plûtôt
e reçoit, puis qu'il eſt certain
e par-là, elle ſe remplit plûtôt
'elle ne ſe vuide, faiſant auſſi
cela toûjours ſa propre volonté.
ſi en lui déniant ce qu'elle veut,
la la tourmente, c'eſt parce que
volonté ne ſe fait pas, qui eſt
but de tous ſes deſirs. Ainſi Pa-
leur, cette femme ſi hautaine en
utes choſes déplaît grandement
Dieu; & eſt fort contraire à ſa
Divine volonté, qui demande de
ous une grande humilité, n'étant
ue des néants. Cette femme eſt
lle de la *Superbe*, & toute ſa
aſſion eſt de commander, & de
népriſer ceux qui commandent,
qui eſt un autre genre d'orgüeil,
que l'on appelle *Inſolence*.

Nous quittâmes cette femme
orgüeilleuſe, pour nous rendre en

une place que l'on appelle *contente-ment*. Les ruës qui y aboutissent se nomment *Richesses*, *Galanteries*, *jeunesses*. Comme nous y arrivâmes nous vîmes sortir des personnes d'une maison, qui disoient qu'ils ne jouëroient plus. Je loüai fort ces paroles. C'est, me dit la *Clarté*, parce qu'ils ont perdu leur argent. D'autres tous en colere disoient que quand il devroit leur en coûter tout leur bien, ils se vangeroient de certaines personnes qui les avoient trompez, & que c'étoient des voleurs. Je demandai à un homme que je trouvai là, ce que c'étoit. Il me dit que c'étoit un entretien qu'ils tenoient entr'eux. Là-dessus je soûris, disant à la *Clarté*, avez-vous jamais vû tel entretien, ces gens sortent comme des furieux & des enragez, prêts à se battre & à se tuër, & ils disent, que c'est un entretien.

Nous allâmes à une de ces mai-

sons, où de la porte j'entendis chanter trés-agréablement. Je voulus y entrer, mais la *Retenuë* me retint par le bras, me disant : demeure Pasteur, tu entendras fort bien d'ici. A peine, celui qui chantoit eut-il achevé son couplet, qu'un autre lui donna un grand soufflet. Aussi-tôt, celui qui le reçût mit la main à l'épée, & en un instant nous vîmes de cette porte, qui étoit ouverte, toute la maison en désordre ; les uns criant au meurtre, les autres on nous tuë ; Justice, au secours. Ce n'étoit que bruit, que coups d'épée, coups de pistolets, renversemens de tables & de bancs, juremens, blasphêmes & exécrations horribles. Nous vîmes parmi cette épouvantable confusion, de petits mores trés laids, qui par une infinité de petits rapports, semoient une zizanie, qui animoit si fort ces gens, que le desordre augmentoit toûjours plus fort. Je demandai, ce

que c'étoit que tout cela, qui me faisoit fremir d'horreur. La *Clarté* me dit, que cette maison étoit la maison de la *Volupté*, & que ces petits mores s'appelloient *jalousie*, & *Boutefeux*. Que c'étoit eux qui avoient causé tout ce desordre, & que par leur malice & leurs maudits sifflemens, ils avoient tant fait, qu'à la fin il en étoit arrivé de grands malheurs.

J'apperçûs vis-à-vis de cette place, un édifice trés-magnifique, lequel pour sa grandeur paroissoit être le Palais de quelque grand Prince, d'où sortoient des personnes qui paroissoient fort mécontens & d'autres bien joyeux. J'entrai dedans ce Palais, où je vis un Prince qui y étoit servi avec beaucoup de respect, par une femme fort humble & courtoise, laquelle faisoit tout son possible pour lui plaire & pour le contenter, ce qui faisoit qu'elle obtenoit de lui tout ce qu'elle vouloit. Cependant, je

marquai que pour une seule chose
u'il lui refusa, aprés plusieurs
veurs qu'elle en avoit reçûës,
le murmuroit beaucoup en arrie-
de ce Prince, & ne laissoit pas
ne de lui faire bon visage, lors
u'elle se trouvoit devant lui. Au
ste, cette femme commandoit
vec une hauteur, & un empire
supportable à d'autres qui étoient
ous son autorité. Je fus surpris
'une si grande contrarieté dans
ne même personne; & de ce qu'el-
étoit si rempante d'un côté & si
autaine de l'autre, si douce dans
maison de ce Prince & si rude
illeurs. Pasteur, me dit la *Clarté*,
ette personne c'est *l'Ambition*,
emme de grande réputation dans
monde. Ce Prince bienfaisant,
uprés de qui elle est si assiduë &
soûmise, & qu'elle déchire quand
lle est hors de sa presence, c'est
celui qui lui donne les charges &
es emplois qui l'enrichissent. Com-
me tu vois elle parle mal aujour-

d'hui de celui qu'elle honoroi
hier & qu'elle lui fait bien la douc
mine, quand elle en veut avoi
quelque nouvelle grace, ce qu'ell
n'a pas plûtôt obtenu, que c
n'eſt plus que fierté & ingratitude

CHAPITRE XIX.

*Grand Peuple qui paſſe dans la ru
du Temps.*

APRE'S que la *Clarté*, eû
achevé de m'inſtruire là deſſus
elle me dit, regarde, Paſteur, l
grand monde qui paſſe par cett
ruë; allons voir de prés. Nous
courûmes. Alors nous nous trou
vâmes dans une grande & belle
ruë, fort large & ſpatieuſe, que
l'on appelle la *ruë du Temps*. Nous
vîmes, à la tête de tout ce peuple,
un venerable Vieillard à cheval,
ſuivi de pluſieurs Cavaliers ſuper
bement vêtus, aprés leſquels d'au
tres plus jeunes marchoient, auſſi

ort bien mis, & tous extrême-
ent réjoüis. L'on disoit, qu'ils
oient les enfans de ces premiers,
fquels avoient beaucoup plus d'é-
at & d'aparence que leurs peres.
nsuite l'on voyoit suivre de jeu-
es filles trés-bien mises & bien
veillées, montées sur des petits
evaux. Au milieu, marchoit une
rande Dame sur une haquenée,
richement parée. Cette Dame
ortoit un riche plumage, garni
'un gros diamant, sur lequel il y
voit en écrit *la Vie*. Elle mar-
hoit discourant avec un courtisan
ui étoit à sa droite, lequel aplau-
issoit à tout ce qu'elle disoit. C'é-
oit lui qui lui servoit de Conseil,
qui elle abandonnoit entierement
e soin de toutes ses affaires. J'en-
endis que cette femme lui disoit,
irai en Allemagne, au retour je
airai quelque chose d'importance,
prés je me reposerai, & ensuite
e recommencerai un autre voya-
ge. Ce Courtisan lui disoit d'un

viſage riant, mais bien trompeu
oüy Madame, vous avez rai
tout cela ſe peut bien. A ſa gauc
l'on voyoit une vieille femm
que l'on diſoit être la ſœur de
Courtiſan, laquelle lui diſoit q
y avoit du temps de reſte p
toutes choſes, que rien ne la pr
ſoit, qu'elle allat doucement
à ſon aiſe, & qu'elle paſſât
core par l'Italie, avant que d'a
en Angleterre. Aprés cette gran
Dame, l'on voyoit ſuivre un gra
nombre de perſonnes de tous âg
les uns à cheval, les autres à pie
qui l'accompagnoient avec bea
coup de joye. Parmi tout ce pe
ple, je vis deux hommes maſqu
montez ſur des chevaux legers ſa
brides, allans de toutes parts, q
ſembloient ſe chercher l'un l'aut
J'aperçûs que l'un de ces homm
tenoit une épée nuë d'acier, pr
nant ſoin de la cacher, ſur laquel
étoient gravez ces mots, *ceux q*
je ne tuerai pas; l'autre tenoit un

pée de bois, sur laquelle on y
oit : *je les tuërai moi.* Cependant
s deux hommes frappoient qui
on leur sembloit, tantôt un à
n, deux à deux, & quelquefois
us grand nombre à la fois, les-
iels ils mettoient à mort sur le
amp, sans qu'il fût en leur pou-
oir de s'en défendre. Je remarquai
ue ce Vieillard, qui étoit à la tête
e cette grande troupe, s'arrêta à
ne maison, dans laquelle il fai-
it entrer tous ceux qui avoient
té mis à mort par ces deux hom-
es. Et je vous assure que dans la
ngueur de deux ruës que nous
uivîmes ce grand peuple, il n'y
n eût pas un qui ne fût frappé de
une ou de l'autre de ces deux
pées, & s'il n'en fût venu d'autres
prés eux, qui les suivoient en
areil nombre, & en pareil équi-
age, qu'il sembloit que c'étoit
es mêmes, ces deux hommes,
ui faisoient tant de meurtres se-
oient à la fin demeurez seuls. Ils

continuerent leurs massacres
ces nouveaux venus. Il n'y en re
pas un de cette premiere troup
lesquels entrerent tous par la m
me porte dans cette maison ,
étoit fort triste & obscure. Le Vi
llard , qui étoit à la porte , y en
aussi aprés les autres , & tout
grand peuple à la fin s'évanoüit,
disparut comme si jamais il n'av
été.

Alors je dis à la *Clarté* , m
ceux qui paroissent maintenant da
cette ruë *du Temps* , ce ne so
donc pas les mêmes que nous
avons vûs d'abord. Non , me r
pondit-elle , ce ne sont point l
mêmes, encore bien que ce soit u
même chose. Hé ! qu'est-ce do
que tout ceci , lui dis-je.
Qui est ce Vieillard & cette D
me , accompagnée de cet homm
& de cette femme , qui lui serve
de conseil ? Qui sont ces deu
hommes , qui ont mis à mort tou
ce peuple ? Et qu'elle est cett

cure maiſon, où ils ſont tous en-
? La *Clarté* me répondit ;
teur, cette Dame que le monde
ompagne, c'eſt *la Mort*. C'eſt
Mort, lui dis-je ? au contraire,
paroît être la vie. N'y a-t-il
en écrit la Vie ſur ce gros
mant qui eſt attaché au Plu-
ge qui orne ſa tête ? Elle eſt
ſi ce quelle paroît être, réprit
Clarté, & cela n'empêche pas
elle ne ſoit la Mort puiſque
vie eſt une mort cachée. Ces
tres qui paroiſſent être ſur un
mant, ne ſont que ſur un ſim-
verre bien fragile, quoi qu'il
t de belle apparence ; & on ap-
lle ce verre *Santé*, fait ſeule-
ent de terre, & d'un ſouffle le-
r qui lui donne cette grace. Et
core bien que d'un côté on y
it écrit la *Vie*, de l'autre côté
y lit la *Mort* ; & c'eſt de ce
é-ci qu'il eſt plus ſûr de la
garder. Ce Vieillard, qui eſt
la tête de cette grande troupe,

s'appelle *Sciecle*, lequel eſt co
poſé de cent années. Ces Homm
un peu âgez, qui marchent i
médiatement aprés lui, ſont
Ans: ceux qui les ſuivent, ſe
les *Jours*: & ces petites Filles g
lardes, ſont les *Heures*. Cet Ho
me & cette Femme qui acco
pagnent cette Dame, que je
être la *Mort* dans la *Vie mêm*
s'appellent l'un *Tromperie*, qui c
duit tout; & l'autre *Vaine confi
ce*, laquelle eſt inſéparable de
Tromperie. Ce ſont ces perſon
qui entretiennent la vie, comm
tu vois: ils la flattent, la réjoüi
ſent, la conſolent, l'amuſent &
trompent tout enſemble. Ces de
autres qui ravagent tout de leu
épées s'appellent *accident* & *caduci*
qui ſont les deux Sergens de
Mort. Celui qui ſe nomme *Ac
dent*, eſt celui qui tient en ma
l'épée d'acier; & celui qui tie
l'épée de bois s'appelle *Caduci*
Sur l'épée d'acier, il y a ces mot

ce que je ne tuërai pas, & ſur
pée de bois, *je les tuërai moi.*
eſt-à-dire, que pendant la vie ce
i ne perit par accident, qui eſt
reſenté par cette épée d'acier,
ig tuë promptement, comme
fiévres, les bleſſures & autres
aladies; perira par *caducité*, qui
t repreſenté par l'épée de bois,
ë lentement: ainſi il ne leur
hape rien. Voilà comme dans le
ours de la vie, par la carriere du
emps, les uns & les autres pren-
ent fin, & laiſſent la place à ceux
ui viennent aprés eux.

Je vois bien, Paſteur, conti-
ua la *Clarté*, que tu deſires enco-
ſçavoir, pourquoi ce Vieillard,
ui s'appelle *Siecle*, voit paſſer tous
es gens devant lui dans cette
aiſon, aprés leſquels il entre
uſſi lui-même, & ferme la porte
ur lui. C'eſt que leurs temps ſe paſſe
& s'acheve dans un ſiécle, les uns
lûtôt, les autres plus tard. Et
prés un autre ſiecle recommen-

ce, qui ſont d'autres perſonnes, mais toûjours à même fin. C'est ce qui t'a été repreſenté par cette nouvelle troupe qui a paru, après que la premiere a été toute renfermée dans cette obſcure maiſon qui appartiennent à une triſte vieille, que l'on nomme *Sepulture* laquelle a une ſi grande & ſi extraordinaire avidité de manger qu'encore qu'elle avalle ſans ceſſe jamais pour cela elle ne ſe raſſaſie. Et qui plus eſt, tous ceux qui viennent, & viendront juſqu'à la fin des ſiécles, entreront tous dans cette maiſon, & par la même porte. C'eſt-là que la porte du Temple leur étant fermée, ils diſent un adieu pour jamais au monde.

O lumiere Souveraine, m'écriai-je! O *ſainte Clarté*! ce que vous faites voir dans le Palais de *l'Eſprit du Monde* eſt bien contraire à ce qui y paroît. Ce qui y ſemble beau & ſain n'eſt que corruption & ce qui y paroît bon conſeil n'eſt

'eſt que tromperie ; ce qui y réluit
: que l'on prend pour diamant,
'eſt que du verre ; & il n'y a pas
nême juſqu'à la mort qui y par-
oît être la vie. Là-deſſus, j'apper-
us mon bon Ange, à qui je dis :
) Ange fidéle ! Hélas que j'en
i vû. Si cela n'eſt capable de
ne détromper, joint à ce que le
Ciel vient de nous faire naître cette
Nuit en Bethléem, je ſuis perdu
ans reſſource. Mais j'eſpere, par la
race de ce divin Enfant, que
Eſprit du monde ne me trompera
lus, & que je ſuivrai conſtam-
nent les divines lumieres de la
cience du Salut. Conſerve-toi donc
oûjours dans ces bons ſentimens,
ne répartit mon bon Ange, &
etourne à la *Crêche* ; car on com-
nence les Matines. Va y aſſiſter, &
éjoindre ton Troupeau. Voilà ce
ue le Paſteur me raconta de tout
e qui s'étoit paſſé dans ſon Voyage.

OEUVRES SPIRITUELLES DE DOM JEAN DE PALAFOX.

SÇAVOIR,

Ses Reponses aux demandes d'une personne de Pieté.

PREMIERE DEMANDE.

SAINT Jean dit : *Mes petits enfans, n'aimons pas seulement de parole, mais par effet & en verité.* 1. Joan 3. 18.

Je demande, de qu'elle maniere je dois me conduire envers mes prochains, selon leur condition, & dans les differentes occasions qui se presentent tous les jours au regard des amitiés ou des inimitiés,

des bonnes ou des mauvaises fr
quentations, & des injures qu
je reçois soit en public, ou
particulier, afin que j'accompli
à la lettre ce saint conseil? Co
ment je pourrai sçavoir, si je l'a
complis exterieurement ou int
rieurement? Et ce que je dois fa
pour ne m'en point éloigner sel
mon état?

REPONSE.

POur satisfaire à cette Deman
je suppose que son Auteu
comme elle le fait remarque
a dessein de se conformer à
volonté de Dieu, & de faire t
ce qu'il sçaura être selon sa sai
Loy. Et cette personne étant d
cette disposition, elle peut m
cher parmi les dangers de ce
miserable vie, avec une sainte c
fiance, que Dieu lui donnera
lumiere & la grace qui lui
neceſſaires pour le servir; pa

ue *Dieu eſt fidéle*, & qu'il n'aban- 1. *Theſſ.* 5. 2.
onne point celui qui le cherche
ncerement ; & que ſi l'œil inte-
eur de l'intention eſt clair &
ur, le corps de l'action eſt ſans
éfaut, ſuivant la doctrine de
ôtre Seigneur : *Si vôtre œil eſt* Mat.
mple, tout vôtre corps ſera lumineux. 6. 21.
arce que, comme il nous le dit
lleurs, un bon arbre ne ſçauroit
roduire de mauvais fruit ; & d'une
onne racine & intention, il ne
eut venir rien d'amer & de cor-
ompu.

C'eſt pourquoi le premier con-
il eſt de purifier l'intention, &
'avoir pour objet, de ſe rendre
n toutes choſes agréable à Dieu,
'obſerver ſa ſainte Loi, de ne
point violer, & rechercher pour
ette fin les moyens qui peuvent y
onduire. Agiſſant de cette ſorte,
uoiqu'il ſe rencontre quelque dé-
aut dans le materiel des actions,
intention le rectifiera.

Cette régle eſt bonne pour dé-

livrer une ame des dangereuſe
craintes, qui ont accoûtumé d
cauſer des ſcrupules & des trouble
d'eſprit. Car comme cette vie e
pleine d'accidens & de traverſes
que nôtre ignorance eſt grande
& nôtre lâcheté encore plus gra
de; que nos paſſions naturelle
ſont promptes, que nôtre lumier
en eſt obſcurcie, & quelquefo
éteinte, il eſt indubitable qu
nous vivons, & que nous agiſſon
au milieu d'une infinité de danger
Or rien n'eſt plus capable de nou
en délivrer, que cette droite & ſin
cere intention de faire la volon
de Dieu. Elle eſt comme un nav
re trés aſſuré, qui nous condu
parmi tant de tempêtes, juſqu
au port de l'éternité.

Dans les doutes qui ſe préſen
tent parmi nos actions, j'eſtim
trés-prudente la regle que donn
de ſon temps le docteur Angelique
ſaint Thomas, à celui qui lui de
mandoit comment il pourroit êtr

onſolé en ſes œuvres, & être ſuré dans ſes actions. Il lui répondit : *Quand vous pourrez rendre raiſon de ce que vous faites.* Et je rendrai pour raiſon, celle qui eſt la plus ſûre ; parce qu'il ſe trouve maintenant tant de raiſons par tout, que je crains que pluſieurs de ces raiſons ne ſoient ſans raiſon. De ſorte que ſi quelqu'un fait ce qu'il juge être ſelon la raiſon, & qu'il ait une bonne intention, nôtre Seigneur le recevra, comme s'il l'avoit bien dirigée. Et au contraire ſi l'intention n'eſt pas bonne, nôtre Seigneur ne la recevra point, & à cet égard on peut dire, que la bonne intention eſt comme le timon & le gouvernail de ce navire ſpirituel.

La ſeconde choſe à préſuppoſer eſt, que celui qui fait cette demande a grand ſoin de ſon interieur, qu'il s'applique fort à l'oraiſon ; & qu'il ſuit le conſeil d'un Directeur prudent & éclairé, qui

ſont deux excellentes cautions du ſalut, avec leſquelles il eſt auſſi difficile de ſe perdre, que de ſe ſauver ſans elles; parce qu'entre les biens ſans nombre que l'oraiſon porte avec elle, les deux plus conſiderables ſont d'éclairer pour les actions humaines, & d'échauffer pour les operations chrêtiennes.

Il m'importe trés peu de connoître le chemin de mon ſalut ſi je n'ai pas la force de m'appliquer à le ſuivre; & il m'importe auſſi peu d'avoir les forces neceſſaires pour ſuivre le même chemin, ſi je manque de lumiere pour le voir. L'oraiſon donne ces deux choſes; parce qu'elle éclaire l'entendement, & éloigne les paſſions de la volonté. Elle ouvre les yeux de la raiſon pour la voir mieux, aprés en avoir éloigné les empéchemens que la paſſion y mettoit: & par la grace & la charité, qui ſont les fruits de l'oraiſon, l'ame reçoit de nouvelles

forces pour ſuivre ce qu'elle voit, & pour pratiquer ce qui lui eſt avantageux, & pour s'exercer dans les vertus & les maximes ſaintes de ſa profeſſion & de ſon état. Elle s'affermit chaque jour dans le bien, ſurmontant le mal, & ſe formant une habitude dans ce qui eſt le meilleur. Elle ſe fait une nouvelle nature, qui eſt fille légitime de la grace. Et ſe dépoüillant du vieil homme, & ſe revêtant du nouveau; arrachant les racines du peché, & Dieu y plantant ſes vertus & ſes perfections, il ſe trouve un autre homme & tout different.

Au contraire ſi l'on ne pratique l'oraiſon, on manque de lumiere pour voir, & de ferveur pour ſuivre. Les paſſions & les illuſions prennent de nouvelles forces, & les vertus s'affoibliſſent, & ſe diſſipent. On s'arrête & on s'attache à ce qui eſt ſenſible, & on met en oubli les choſes celeſtes & inviſibles. Et ainſi, à chaque pas & à

chaque moment, en s'éloignant de la Cité de Dieu, & s'approchant de celle du monde, on s'embarrasse tellement dans les pieges de Babylone, qu'on ne peut s'en dégager.

De maniere que, selon mon sentiment, de l'application ou de l'inapplication à l'oraison depend le salut éternel de l'homme, ou sa damnation: prenant pour oraison tout ce qui nous entretien dans la pensée des choses celestes & de Dieu, & dans le soin interieur de nôtre conscience.

L'autre point, touchant le Maître & Directeur Spirituel est d'une extrême consequence. Nous sommes instruits, par la connoissance de nôtre infirmité & de nôtre néant, de la necessité d'un Conducteur qui nous donne conseil sur ce que Dieu demande de nous, sur ce qu'il permet & ordonne pour nôtre avantage, en permettant que nous vivions, & que nous travaillions

dans l'obscurité de la foi, que nous marchions par un chemin étroit, entre les doutes & les dangers, que nous avancions dans cette vie avec incertitude. Toutes nos actions sont accompagnées de fragilité, & nous portons toûjours en nous mêmes cette malheureuse racine, qui est le principe du peché, de la misere, & de la corruption, si elle n'est corrigée par la grace. Afin donc de voir la lumiere, & faire le discernement d'entre la fumée & la poussiere, que nos mauvaises inclinations excitent, même dans le commerce que l'on a avec Dieu, & d'avantage encore dans celui que l'on a avec les hommes: on ne peut se dispenser de se procurer un sage Directeur, qui nous dise par un conseil prudent, ce qui va du mal au bien, du bien au mieux, du sûr au perilleux, & du certain au douteux. Dieu pour lors, voyant l'humilité du Penitent, donne la lu-

miere necessaire au Directeur ; e
reconnoissant l'obéissance de l'un
il inspire à l'autre la prudence don
il a besoin ; d'où il arrive que
conseil du Maître, & la soûmissio
du disciple, sont le fondement d
toutes nos assurances.

Ces deux choses étant ainsi pr
supposées, je vais répondre à cett
demande, le mieux qu'il me se
possible, selon la foiblesse que j
reconnois en moi. La demande es
Comment dois-je me conduire envers mes prochains, selon leurs états ? E
la réponse peut être la même de
mande, en affirmant ce qui se di
en interrogeant.

Comment me conduirai-je en
vers mes prochains selon leurs états
La Reponse. Traitez avec eux selo
leur condition : c'est-à-dire ; ren
dez à chacun d'eux ce qui lui ap
partient selon son état ; à vos Su
perieurs l'obéissance ; à vos égaux
la douceur & la civilité ; & à vo
inferieurs, l'assistance, la bonté,

& l'instruction.

Il y a de differentes professions dans chacun de ces états. Car entre les Superieurs, les uns sont Ecclesiastiques, & ceux là, comme les images de Dieu, doivent être reverés d'une maniere respectueuse, chrêtienne & prudente.

Les autres sont les Rois, auxquels on doit le respect, la fidélité, & l'obëïssance; & il faut les satisfaire & les servir, en tout ce qui n'intereſſe point l'honneur de Dieu.

Les autres sont les Magistrats publics, qui representent le Roi; & on leur doit un respect proportionné à ce qu'ils participent de l'autorité royale.

Les autres sont les Peres naturels; & on leur doit le respect, l'amour & la soûmission, comme à ceux de qui l'on a reçû la vie, de même que la nature les inspire aux animaux dépourvûs de raison.

A l'égard des égaux, il y a

une grande diversité dans leurs états ; parce que quelques uns sont distinguez par leur qualité , d'autres par leur liberté , d'autres par leur condition , d'autres par leur profession ; & d'autres par leur indépendance ; & à chacun de ceux là , on doit conformément à leur état , amour , charité , bienveillance , civilité , & un agréable exterieur , sans affectation , mais avec la sincerité & la verité que les Chrêtiens se doivent mutuellement , sans laquelle il n'y a aucune societé ni commerce assuré, & bien concerté avec les hommes. Et tout cela se rapporte à la maxime commune : *Ne fautes à autrui , ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse* , laquelle fut si approuvée même des Payens , que l'Empereur Alexandre Severe ordonna qu'elle fût écrite au dessus des portes de son Palais.

Le troisiéme état , qui est celui des inferieurs, se peut diviser

n ceux qui le ſont pour le gou-
ernement politique & judicaire,
u pour l'œconomique, ou pour
e naturel. Pour le politique,
'eſt-à-dire, celui qui s'exerce ſur
es ſujets & propres vaſſaux, ou
ur ceux de Sa Majeſté (comme
ſt ſon Magiſtrat ou Miniſtre,
u un Seigneur ſur ſes terres)
n doit ſe conduire envers ſes ſu-
ets & vaſſaux dans la vûë de
eur bien, de leur conſervation
& bon gouvernement; tachant
de les aſſiſter dans leurs neceſſi-
tés, & de les maintenir en paix
& en juſtice, les traitant en pe-
re, tant en la correction, qu'en
leur ſubſiſtance & gouvernement.
Et ſur toutes ces choſes, les Su-
perieurs doivent être bien avertis,
que Dieu leur demandera un
compte trés-ſevere.

Pour l'œconomique, qui re-
garde les ſerviteurs & domeſti-
ques; on doit agir avec eux hu-
mainement, agréablement & dou-

cement ; & prendre ſoin de faire qu'ils ſervent bien , de les payer de les enſeigner , de leur donner bon exemple , & de les détourner , tant en la maiſon que dehors , des occaſions de ſe perdre.

Pour le naturel , touchant le mari envers ſa femme ; & le pere envers ſes enfans , il y a une trés étroite obligation de pourvoir à la nourriture & à l'aſſiſtance corporelle & ſpirituelle , de traiter ſa femme comme ſa compagne de donner bonne éducation à ſes enfans dés le commencement avant que la paſſion ſe rende maîtreſſe de la raiſon , & que le demon écrive ſur l'ame innocente des petits enfans des loix contraires à celle de Dieu. Le pere doit auſſi leur enſeigner ce qu'ils doivent croire , & ce qu'ils doivent faire , les inſtruiſant de bonne heure , à ce que leurs œuvres ſoient conformes à leur foi.

Et d'autant que chacun de ces

cats en particulier, a un grand ombre de regles & de ſtatuts ifferents, je rapporte ſeulement es principes, parce qu'ils ſont omme la ſource d'où coulent les articuliers.

La demande ajoûte : *De qu'elle anière, dois-je me conduire dans les ifferentes occaſions qui ſe preſentent us les jours, au regard des amitiés des inimitiés, des bonnes ou des auvaiſe frequentations, & des in- ures, &c.*

On ne peut ſatisfaire à ces queſ- ions par des inſtructions particu- ieres, ſi l'on n'en ſçait les cas inguliers; & l'on peut ſeulement our tous ces cas, & ceux de la même eſpece, donner un conſeil & une inſtruction generale, qui eſt d'agir en toutes choſes comme un bon Chrêtien doit faire, & comme celui dont le premier ſoin eſt de ſe ſauver. Tout ce qui ne ſe fait point dans cette vûë, n'eſt que vanité & ſottiſe.

Que les amitiez soient telles qu'elles n'empêchent point celle de Dieu. Car quel avantage peut-il me revenir d'avoir tout le monde pour ami, si j'ai Dieu pour ennemi ? Dieu est un ami fidéle, & le monde est un traître. Qui est l'homme (s'il n'est pas insensé) qui rejettera un ami fidéle & éternel, pour un ami infidéle & de peu de durée. C'est pourquoi le saint Esprit prononce : *Maudit l'homme qui met sa confiance en l'homme* ; Et David en un infinité de passages dit : *Seigneur vous êtes toute mon esperance.*

Jer. 17 5.

Psal. 8. 2.

L'homme n'est pas obligé de se priver de toute amitié, & de toute familiarité ; mais elles doivent être proportionnées à son salut, & plus exterieures qu'interieures. Le cœur doit être à Dieu seul ; & la conversation peut s'étendre vers tout le monde, plus ou moins, selon la difference qualité des personnes & des

ccaſions. Recherchez pour vos mis, ceux qui ſont amis de Dieu ; ou s'ils ne le ſont pas, iites en ſorte de les en ren- re amis. Ne ſoyez ennemi de erſonne; tâchez au contraire d'être mi de tout le monde, & choi- ſſez plûtôt d'être haï de tous les ommes, que d'en haïr un ſeul. nfin il faut communiquer, & faire art de ſes affections, avec poids & meſure, en les réglant par la aiſon, & par nos obligations, & en conſervant toûjours nôtre œur pour Dieu ſeul.

A l'égard des inimitiez dont l eſt parlé dans la demande, amour en doit être la regle, & non pas la haine. Il y a deux vertus principales qu'il faut poſſe- der pour les inimitiez, auſſi-bien que pour toutes les bonnes œu- vres ; & ces deux régles ſont trés- importantes dans les divers acci- dens de cette vie. La premiere, de prendre toûjours conſeil de la

charité. La seconde , d'avoir la patience pour sa conductrice.

Il est impossible que la patience soit longue, si elle n'est accompagnée de charité ; & la charité ne peut être de durée , si elle n'est jointe avec la patience. Si l'ame n'est retenuë par ces deux vertus qui lui servent comme d'un double frein , elle tombera dans la haine & dans l'impatience. La haine perdra l'ame, & l'impatience fatiguera l'ame & le corps & le remplira de chagrins , qui lui feront souffrir un enfer d'inquiétudes en cette vie , pour en souffrir un autre de tourmens infinis dans l'éternité.

Il est quelquefois necessaire de réfréner la colere. Je dis, seulement qu'il faut la réfréner , mais non pas l'éloigner pour toûjours , parce que souvent elle est necessaire pour donner vigueur à la justice , pour la défense de la foi, & pour le bon gouvernement

d'une famille. Et ce qui paroît alors colere étant bien menagé, est un zele saint, sans lequel rien de grand & de bon ne se peut conserver.

La colére déreglée est une courte folie. La difference qui se rencontre entre un homme déréglement en colere, & un autre qui est insensé, n'est qu'à l'égard du temps. L'un est toûjours dans des transports de fureur, & l'autre n'y est que par intervalle. *La colére*, dit le Philosophe moral, *est proprement une folie passagére*; & l'homme qui s'abandonne à cette passion, n'est distingué de l'insensé, que par le temps. Ainsi la colére moderée s'appliquant à reprendre le mal, à le corriger, & à le reparer, est bonne, sainte, & parfaite. Et ainsi on ne doit pas s'affliger, s'il arrive que pour quelque sorte de déreglement, on voit se mettre en colére celui qui preside, soit dans l'administration

de la justice , ou le gouvernement d'une famille; d'autant qu'il est souvent à propos en ces rencontres de se mettre en colere étant certain, qu'il est plus dangereux de laisser croître le mal en ne s'irritant point , que de souffrir quelque déréglement , en s'irritant.

Psal. 4. 5. David dit : *Mettez-vous en colere , mais ne péchez point.* Conservant la volonté de ne point pécher, on peut raisonnablement se mettre en colere , ayant preparé son intention au bien.

Se mettre en colere quelquefois avec raison dans sa famille, c'est comme la purger, afin qu'elle soit mieux reglée. Mais que cela n'arrive pas tous les jours , parce que ce remede perd sa force par l'éloignement de la crainte ; & que d'ailleurs le gouvernement en est plus respecté, & l'obéissance plus prompte.

Quand aux injures dont il est

rlé dans la demande, je n'y trouvé qu'un seul remede qui 'a toûjours paru, non seulement réable, mais même facile & mmode; sçavoir de les pardon-r, ou de les mépriser; parce que, lon la verité, il eſt auſſi utile pardonner, que de donner; qu'il n'y a point de plaiſir au onde égal à celui de pardonner, our celui qui peut prudemment point châtier. Celui qui don-e ſon argent, donne le moins, celui qui donne les mouve-ens de ſon ame, donne le plus. S'il s'agiſſoit de donner un nom Dieu, il faudroit que ce fût elui de *Pardonner*; parce que our & nuit il ne fait que nous ardonner à tous & ainſi il n'y point de plaiſir égal, à celui de e rendre ſemblable à Dieu, en par-lonnant ſes propres injures. Je lis: ſes propres injures, parce qu'il n'en eſt pas de même de celles de Dieu.

J'ai dit : qu'il étoit non seulement agréable, mais même facile & commode : parce que c'est une chose si fâcheuse & si difficile de se satisfaire au sujet des injures, qu'il y a de la facilité, & de la commodité à les pardonner ou pour le moins à les souffrir.

J'ai quelquefois fait réflexion en moi-même, où étoit le plus grand avantage, ou à querelle ou à souffrir ; & j'ai conclu que lors que l'ame n'y est point interessée, il est bien plus utile, plus doux, & plus facile d'endurer, que de disputer. La raison de cela est, que par le moyen d'une courte souffrance, on oublie l'injure & le chagrin qu'elle a causé ; & que par la querelle & la contestation, on perd le temps & la bile s'échauffe & s'enflamme : & un homme demeure chargé de beaucoup de déplaisir, pour n'avoir pas eu quelque moment de patience.

Il eſt vrai que quelqu'un répliquera, qu'il eſt bien plus aiſé de parler ainſi, que de pratiquer & il aura raiſon, s'il ne s'y eſt pas accoûtumé, & s'il ne le demande pas à Dieu. Mais avec ces deux conditions il eſt ordinairement plus aiſé avec la grace, de pratiquer les choſes difficiles, qu'il ne l'eſt de pratiquer les choſes faciles, avec les ſeules forces naturelles.

Il eſt bon pour moderer la colere, de faire en ſorte d'en ſuſpendre l'exécution. Saint Ambroiſe, à cauſe du châtiment précipité que le grand Theodoſe fit à Theſſalonique, lui impoſa pour penitence, de laiſſer écouler deſormais quarante jours avant que d'exécuter ſes ſentences. Auguſte étoit fort ſujet à la colere. Un Philoſophe lui enſeigna pour remede, que lors qu'il ſe ſentiroit irrité, & prêt à prononcer ſon jugement, il recitât toutes les lettres de l'Alphabet avant que de proferer aucune parole. Il

le fit en quelques rencontres, & quand il achevoit de reciter ses lettres, sa colere se trouvoit calmée.

Le remede que je donnerois, à quiconque en auroit besoin, seroit qu'il s'adressât à Dieu, le priât de le soûtenir, & de lui donner patience, & qu'il se surmontât autant qu'il lui seroit possible ; & avec cela il contestera avec une force moderée, seulement avec juste sujet, & d'une bonne maniere. Et si quelquefois, nonobstant ces précautions, il sort des bornes de la moderation, qu'il se confesse & s'accuse devant Dieu, qu'il le prie de lui pardonner, qu'il s'humilie, & avec le secours des Sacremens & de l'oraison le plus emporté deviendra temperé, le plus sujet à la colere deviendra un homme de paix.

Touchant les mauvaises fréquentations (dont il est fait mention dans la Demande) celui qui desire faire son salut, ne doit s'en mettre

autrement en peine, que de les souffrir. Le monde est plein d'injustices & de frequentations fâcheuses; & si nous voulions nous occuper à contester dans ces querelles, il faudroit avoir de jour & de nuit l'épée & le pistolet à la main. Je n'ai de mauvaises habitudes avec personne; je ne fais tort à personne; mais si ceux qui vivent avec nous nous offensent, il faut les souffrir, parce que Dieu ne nous ôte pas les sentimens, mais il empêche que nous nous gouvernions par eux, il fait que nous agissions seulement selon sa loi, qui est agréable, douce, & pardonnante.

Si quelquefois il est necessaire de donner une satisfaction chrêtienne à l'offense, à l'injustice, & à la mauvaise correspondance, il faut consulter l'oraison, & prendre conseil, & faire ce qui est avantageux au service de Dieu. Et pour cela, il faut se bien souvenir de cette maxime : *Il est plus facile*,

plus agréable , & plus commode en une vie auſſi courte que celle de ce monde de ſouffrir , que de reſiſter , & de pardonner , que d'offenſer.

Mais je remarque auſſi , qu'en ce qui concerne les mauvaiſes correſpondances , nos facheries prennent ſouvent naiſſance de nous mêmes , & qu'elles tirent leur origine malheureuſe de nôtre amour propre , & de nôtre intereſt particulier , qui eſt la racine de toutes nos peines : parce que rarement avons-nous quelque commerce avec les hommes , ſoit Superieurs , ſoit égaux , ou inferieurs , dans lequel quoi qu'on travaille pour le bien des autres , nôtre propre interêt ne ſoit point enveloppé. Comme nous nous conſiderons en qualité de creanciers pour tous les biens que nous faiſons ; & que nous regardons les autres comme nos debiteurs , s'ils n'en ſont pas reconnoiſſans , & s'ils ne nous contentent pas , nous en ſommes

vément touchez. Et de là naiſſent les chagrins, les dégoûts, les plaintes, & les regrets, qui affligent d'avantage les bienfacteurs que ceux qui ont reçû le bien-fait.

A ceux qui travaillent ainſi pour les autres, & qui leur font du bien, j'ai un conſeil à leur donner, que je crois devoir leur être trés-utile en cette rencontre; ſçavoir de faire tout pour Dieu, en Dieu, & avec Dieu; & de cette ſorte, ſi le Prince où l'ami n'en eſt point reconnoiſſant, je regarde Dieu pour qui je l'ai fait, & il m'en tiendra compte; & s'il l'a agréable, je trouve que l'un eſt bien peu de choſe, en comparaiſon de l'autre.

J'aſſiſte mon pere, que ce ſoit pour Dieu, & pour mon pere. J'éleve & je nourris mes enfans, que ce ſoit pour Dieu & pour mes enfans. Je ſers le Roi, que ce ſoit pour Dieu, & pour mon Roi. Je ſoulage mon ami, que ce ſoit pour Dieu, & pour mon ami. Il ſuit

de tout cela, que si la reconnoissan
ce du pere, du fils, du Roi, d
l'ami, vient à manquer, celle d
Dieu demeure en sa force; & l
consolation divine vient prendre l
place de celle qu'on attendoit vai
nement des hommes; & celle d
Tout-puissant, prend la place d
celle des foibles créatures.

Pour conclusion, gravons en nô
tre cœur la maxime suivante: *Fai
tes les choses de telle sorte, que vous as
surant qu'elles seront agréables à Dieu
elles vous soient rendues à la vie éter
nelle; mettez-vous peu en peine si le
monde ne les approuve point, & qu'il
ne vous en tienne aucun compte.*

La demande porte encore; *Com
ment sçaurai-je, si j'agis & si je me com
porte avec amour envers mes prochains?*

La réponse à cette question, est
de considerer nos actions sur la loi
de Dieu; d'autant qu'il n'y a point
d'autre maniere de les examiner,
que par rapport aux divins com
mandemens. Persecute-je mon pro-

chain que je penſe aimer ? Je ne l'aime point ſi je le perſecute. Me comporte-je envers lui autrement, que je ne voudrois qu'on ſe comportât envers moi ? Je n'obſerve pas le commandement qui dit : *Vous aimerez vôtre prochain, comme vous même* ; Je parle mal de mon prochain, eſt-ce le chérir beaucoup ? Je ne le cheris point, puiſque je parle mal de lui. Et ainſi, le miroir dont nous devons nous ſervir pour nous regarder & nous connoître, ce doit être la loi de Dieu. Et c'eſt ſur elle que nous devons regler toutes nos actions.

Mais on pourra repliquer : Comment pourrai-je ſatisfaire le déſir que j'ai de ſçavoir l'interieur de mon ame ? A cela je répons, que vous pourrés en juger raiſonnablement par l'exterieur, parce que ſi vous penſez aimer vôtre ennemi, & que d'ailleurs vous diſiez du mal de lui, cela arrivera comme j'ai dit, de ce que cet amour n'eſt

pas certain & assûré. Les œuvres exterieures sont la main qui marque l'œuvre interieure.

A l'égard du dernier point de la premiere demande : *Ce qu'on doit faire en chaque occasion, selon son état* ? On ne peut y répondre que par les regles generales, que nous avons apportées. Qu'il fasse conformément à son état, ce qu'il doit à chaque état. Et qu'il se gouverne en chaque chose, selon ses circonstances ; avec charité, avec prudence, avec patience, chrêtiennement & agréablement, en ce que la raison lui enseignera. Et s'il est dans le doute, qu'il consulte dans l'oraison, & qu'il prenne conseil, & de cette sorte il agira seûrement.

Enfin, le conseil de saint Jean, que l'on propose dans cette premiere demande, doit tout régler : sçavoir que *nous n'aimions pas seulement de parole, mais par effet & en verité* ; en supposant que saint

Jean a en vûë les deux amours qui doivent gouverner l'ame, ou les deux ordres d'amour.

Le premier eſt l'amour de Dieu; & à cet égard, il demande que nous n'aimions pas ſeulement de paroles, mais par les œuvres, & que nous priyons & que nous opérions, & que la foi ſe ſcelle en même temps par les œuvres, & l'amour de Dieu par l'obſervation des commandemens, pour n'être pas du nombre de ceux qui diſent; *Seigneur, Seigneur*, mais *de ceux qui font la volonté du Pere qui eſt dans le Ciel*; ni de ceux, *qui honorent Dieu des levres, & dont le cœur eſt bien loin de lui*; mais de ceux, *qui adorent en eſprit & en verité*; c'eſt-à-dire par leurs actions, par leurs paroles, & par leurs penſées, *de tout nôtre eſprit, de tout nôtre cœur, & de toute nôtre ame.* *Mart.* 7. 21. *Iſai.* 29. 13. *Joan.* 14. 23. *Mart.* 22

Le ſecond amour qui regarde le prochain, n'étant qu'acceſſoire, doit avoir pour objet l'amour

principal, qui est celui de Dieu. Et comme celui-là ne doit pas seulement être dans les paroles, mais aussi dans les actions ; de même celui du prochain doit être dans les actions & dans les paroles, en l'honorant par nos discours & par nos œuvres. Il doit imiter celui de Dieu dans sa proportion, avec cette seule difference, que l'amour que nous portons au prochain, doit être semblable à celui que nous avons pour nous-mêmes ; & que celui que nous devons à Dieu, doit être de l'aimer plus que nous-mêmes: qui est le passage de l'Evangile, qui a donné occasion à la seconde Demande.

SECONDE DEMANDE.

Luc. 14.26. NOtre souverain Maître dit : *Si quelqu'un vient à moi, & ne hait pas son pere & sa mere, sa femme & ses enfans, ses freres & ses sœurs, & même son ame, ne peut être mon disciple.*

Je demande, comment accomplir à la lettre ce saint conseil, sans manquer à la charité que je dois à mes proches ; à l'obligation de conserver la vie, & de prendre soin de la conduite de ma famille, de l'éducation de mes enfans, de l'amitié de mes parens & de mes alliés ? Ce qu'il faut que je fasse pour les aimer & pour les haïr, comme l'un & l'autre nous est commandé ? Et comment je reconnoîtrai dans mes actions, si j'accomplis où si je n'accomplis pas ce même conseil ; soit exterieurement où interieurement ?

REPONSE.

POur résoudre cette difficulté, il est necessaire d'expliquer auparavant le passage de l'Evangile. Nôtre Seigneur n'est pas seulement venu au monde pour nous racheter, mais aussi pour nous instruire. Ce qu'il nous enseigne,

eſt de pratiquer les moyens par lesquels on obſerve & accomplit ſa loi. Cette loi toute ſainte comprend l'amour de Dieu, & celui du prochain. Pour s'exercer parfaitement en ce double amour de Dieu & du prochain, il faut que le Chrêtien qui voudra veritablement être diſciple de JESUS CHRIST, poſe pour ſa regle invariable : *Que celui qui deſire être à lui & qui veut le ſuivre, doit haïr ſon pere & ſa mere, ſa femme, ſes freres, ſes ſœurs, & même ſa propre ame.* Ici le mot d'ame ſignifie la vie ou la partie inferieure de l'ame qui eſt communement la concupiſcence qui nous entraine de telle ſorte, que nôtre divin Maître nous enſeigne par une maniere de doctrine ſublime & relevée, à haïr pour aimer, & à aimer pour haïr.

Pour parvenir à l'intelligence d'une ſcience ſi difficile, il faut ſuppoſer qu'il y a deux amours, & deux ordres d'amour du prochain.

qui poſſedent ordinairement le cœur de l'homme. L'un de proprieté ; l'autre de charité. Celui de proprieté eſt quand on ſe recherche ſoi-même, encore qu'il paroiſſe qu'on en recherche un autre. Celui de charité, eſt quand on recherche le prochain principalement pour lui-même. Rechercher une belle perſonne, ſe la repreſenter difforme, & la haïr, c'eſt une marque qu'on ne l'a recherchée que pour ſoi. On recherche un homme qu'on penſe être d'autorité ; s'il arrive qu'il ſoit ſans crédit, on l'abandonne, & alors il paroit qu'on ne le recherchoit pas pour lui, mais pour ſoi-même.

Il reſulte de là, que pour aimer parfaitement le prochain, il eſt neceſſaire de ſe cacher, en quelque maniere, à ſoi-même, & à ſon amour propre, que l'on eſt homme ; parce que ſi on l'aime pour ſoi, on abandonnera facilement le prochain lors qu'on n'en aura

pas besoin pour soi.

Cela est vrai en ce qui regard[e] l'amour du prochain ; mais en ce qui concerne l'amour de Dieu cette régle de se haïr soi-même son pere, sa mere, ses freres, &c. est plus efficace.

Le premier, parce qu'on suppos[e] que le plus grand embarras qu[i] empêche le cœur du Chrêtien de suivre & d'aimer son Créateur ce sont les créatures. Et entre les créatures, celles qui ont accoûtumé de nous y faire plus d'obstacle, ce sont celles que nous aimons & avec lesquelles nous sommes plus étroitement liés, par l'amitié, par le sang, par l'interest ; comme sont nos peres, nos meres, nos femmes, nos freres, nos parens, nos amis, & nous-même.

La raison de cela est, parce que nous refusons au Créateur le cœur que nous devions lui donner, pour le mettre en la possession des créatures, & de celles-là principa-

ment avec qui nous avons le plus
familiarité, & que nous aimons
avantage. D'où il resulte que
oins le cœur d'un Chrêtien a d'a-
our de proprieté pour les créa-
res, plus il en aura pour son
réateur. Car comme il ne peut-
re sans aimer, si son amour ne
porte point vers les hommes,
sera uniquement attaché à son
ieu.

Entre les créatures, la prin-
ipale & la plus dangereuse est
ôtre propre volonté, qui vit,
ce qui est le pire, qui domi-
e presque toûjours dans le cœur
e l'homme; car de toutes les
réatures, celle pour qui le cœur
le plus d'inclination, & qu'il
dolâtre d'avantage, c'est sa pro-
re volonté & son propre amour.

Ainsi Nôtre Seigneur voulant
donner une regle certaine & cons-
ante, pour l'aimer & le servir,
ne l'a pas disposée pour la fin,
mais pour les moyens qui con-

duisent à cette fin, qui est de renoncer à soi-même, à son pere, à sa mere, à ses freres & à ses parens.

Comment est-il possible de haïr pour aimer, & d'aimer pour haïr afin de se donner entierement à Dieu ? C'est comme qui diroit à l'Ame, voulez-vous être toute à Dieu? Ne soyez donc plus du nombre des créatures. Voulez-vous servir Dieu parfaitement ? Ne servez point le monde, ni les Créatures. Comme il est impossible de servir deux Maîtres, auſſi oppoſés que sont Dieu, & le monde, JESUS-CHRIST & Belial il ne l'est pas moins de servir & obéïr à deux volontez ; à la volonté propre & la volonté de Dieu. Rejettez vôtre volonté, & ayez de l'averſion pour elle, & vous trouverez la mienne. Renoncez à vôtre volonté, & haïſſez la en vôtre pere, en vôtre mere, en vos enfans, en toutes les créa-

ires, & en vous-même, & vous ouverez ma volonté.

Et ainſi, Nôtre Seigneur ne eut que nous haïſſions ceux qu'il ous commande de haïr, qu'afin ue nous haïſſions en eux ce qu'il ous ordonne de haïr. Sa divine lajeſté entend les effets pour la auſe, ou pour l'occaſion. Nous abandonnons à cauſe de nos pe-s, de nos meres, de nos en-ns & de nos femmes, parce ue nous livrant à eux, nous renonçons & l'oublions. Et inſi il dit: Retirez-vous de celui ui eſt cauſe que vous vous retirez e moi; ayez de l'averſion pour elui qui vous porte à m'offenſer, ar un amour propriétaire & déré-lé des créatures. Rejettez les oyens qui ne vous conduiront oint à cette fin: & cela ſera, & loit être vôtre remede.

En cela Dieu enſeigne deux hoſes trés utiles aux Ames. La remiere eſt, de rechercher les

créatures de telle sorte qu'on perde point le Créateur. C'est l'instruction qu'il nous donne quand nous dit d'abandonner les créatures qui nous éloignent du Créateur : *Celui qui ne hait pas son pere & sa mere, &c.*

Luc. 14.26.

La seconde, que pour aimer parfaitement les créatures, les hommes se haïssent & renoncent eux-mêmes. Et il le dit quand enseigne qu'il faut avoir de l'aversion pour son ame. *Et outre cela, sa propre ame.* Il veut dire que nous renoncions à nôtre propre volonté, qui prend ordinairement la place de la raison, pour devenir la plus grande perdition de l'ame ; puis qu'ayant à operer par la raison, qui est la maîtresse, nous agissons par la passion, qui est la servante.

Ibid.

Le second dessein de Nôtre-Seigneur, est que nous vivions en repos, parce que l'amour de propriété inquiéte & afflige ; la raison en

ſt, d'autant que la peine de l'objet
u'on aime, fait vivre en inquié-
ude celui qui aime. Si la perſonne
imée ſouffre, celui qui aime, en a
e la peine. Si un ami eſt perſecu-
é, ſon ami en meurt d'affliction.
Quoiqu'il ne ſoient qu'une même
hoſe, ils ſont deux dans l'an-
oiſſe. C'eſt pourquoi l'on peut
ppeller l'amour des créatures,
n amour de riſques & de pe-
ls; & l'amour de Dieu, un
mour ſans combat; parce que
elui-là eſt rempli de rencontres
alheureuſes, & celui-ci de ſû-
etés. Et ainſi je nommerai l'a-
our humain, un amour de
rainte; & le divin, un amour
ns inquiétude. Enfin dans cette
ie nous marchons toûjours entre
eux dangers, tantôt en haïſſant,
antôt en aimant. Si je haïs, j'ai
u dégoût; ſi j'aime, j'ai de
inquiétude. Je joüis ſeulement du
épos & de la joïe de l'ame,
uand j'aime Dieu, & quand j'ai

de l'averſion pour ce qui m'en pêche de l'aimer.

Remarquez auſſi, que Nôtre Seigneur en ce lieu a deux ſortes de diſciples auſquels, quoiqu'ils fuſſent conformes en eux-mêmes, il communique de diverſes lumieres intérieures, ce qui ſe tire de diverſes regles.

Les Chrêtiens ſont les diſciples de JESUS-CHRIST ; & la regle que je viens de rapporter eſt pour eux : ſçavoir, de fuir la propre volonté, qui les éloigne de celle de Dieu ; & que nôtre volonté ſe dépoüille, & ſe débarraſſe de l'amour de proprieté envers le prochain, envers les Peres, & envers nous mêmes ; parce que la Propre volonté eſt contraire à celle de Dieu ; & ſi l'une ne ſort, l'autre n'entrera point, comme nous l'avons déja dit.

Ceux qui cherchent Dieu par une particuliere vocation ; comme les Evêques, les Religieux

Religieuſes, & les autres perſonnes, que Dieu appelle par une vocation particuliere, ont d'autres regles plus étroites. Ils ne ſont pas ſeulement obligés de fuir leur propre volonté, comme Chrêtiens ; mais ils doivent s'éloigner de ces moyens permis qui peuvent ſurprendre leur volonté, & s'en rendre maîtres, en la détournant de ſe donner à Dieu entiere & pure. Ces moyens ſont les Peres, les meres & les freres, qu'ils ſont obligez d'abandonner pour ſuivre leur vocation, & les mouvemens de la volonté divine. De ſorte que ces perſonnes doivent non ſeulement, comme le reſte des Chrêtiens, renoncer à leur propre volonté, mais à leurs exercices mêmes & à leur profeſſion, où ils peuvent perdre leur volonté, & Dieu même.

Faiſons cette ſuppoſition. Au même temps que j'exerçois ma propre volonté dans l'amour de

mes pere & mere , Dieu m'appelle. J'abandonne mes parens & je ſuis la voix de Dieu Mes enfans & mes freres m'apellent quand Dieu m'apelle. Je me donne à Dieu , & j'abandonne mes enfans & mes freres. Ma propre volonté me demande des plaiſirs des divertiſſemens & le monde & Dieu m'appelle à la Religion J'abandonne le monde , ſes plaiſirs & ſes divertiſſemens , & je me livre tout entier à Dieu.

De là nous pouvons conclure qu'en ces deux ordres de diſciples, le general & le particulier , on peut donner des regles differentes.

Premierement à l'égard des ſeculiers ; Qu'ils ne quittent point leurs enfans , ni leur femme , ni leurs peres , ni leurs freres , ni leurs poſtes , ni leur dignités , ni leurs profeſſions , ni leurs négoces , mais qu'ils aiment leurs peres pour Dieu , ſans perdre Dieu à cauſe de leurs peres : Qu'ils aiment leurs

nmes pour Dieu, & ſans per-
: Dieu à cauſe de leurs fem-
s : Qu'ils aiment leurs enfans
ur Dieu, & ſans perdre Dieu
ur leur enfans : En un mot,
'ils vivent en tout ce qu'ils poſ-
eront, jouïront, exerceront &
ont, avec attention de renon-
à tout ce que Dieu leur ôte,
à ce qui les ſepare de Dieu ;
'ils ſe dépoüillent de leur pro-
volonté, aimant uniquement
le de Dieu ; qu'ils n'abandon-
nt point leurs poſtes, pour ſui-
les vertus ; mais qu'ils prati-
ent les vertus dans leurs poſtes ;
'ils ne laiſſent point leur pro-
ſion, mais qu'ils ſervent Dieu
ns leur profeſſion.

Pour cet effet il faut être aver-
de deux choſes. La premiere,
e Nôtre-Seigneur ne demande
s de nous, que nous haïſſions
perſonnes, mais leurs défauts ;
ce qu'il ne veut pas, que j'aye
l'averſion pour mon pere,

mais seulement pour les choses que mon pere pourroit me commander, qui ne seroient pas entierement conformes à la Loi de Dieu : & ainsi des autres.

La seconde, que comme il n'est point la faute de mon pere, de ma mere, de ma femme, de mes freres, si je me perds quoique quelque fois ils puissent être l'occasion de ma perte, je ne vis pas chrêtiennement. Toute la regle de Nôtre-Seigneur se réduit enfin au dernier renoncement ; sçavoir qu'un Chrêtien doit renoncer à sa propre volonté, c'est-à-dire, à ses passions déréglées ; parce que c'est elle qui me damne, & qui me perd, & qui porte la faute de tout. C'est pourquoi ni mon pere, ni ma mere, ni mon frere, ni ma femme, ni mes richesses, ni mon emploi, encore qu'ils m'offrent des occasions de mal servir Dieu, & de faire de mauvaises actions, ne sçau-

roient

oient me perdre, si moi-même ar ma propre volonté, je ne tra- aille à ma perte. C'est ce que saint ean Chrysostome nous enseigne, *ersonne*, dit ce Pere, *ne se perd, il ne le veut.* *Tom. 5. f. 650.*

Il reste à expliquer comment il st possible qu'en haïssant nous ai- ions, & qu'en aimant nous haïs- ons : ce qui se peut facilement en- ndre de ce que nous avons dit ci- evant : Parce qu'en haïssant le al, j'aime le bien ; & qu'en ai- ant le bien, je haïs le mal. Di- ns la même chose d'une autre rte : Si j'aime bien, je haïs le mal mme il faut le haïr : si je haïs en, j'aime le bien de la maniere l'il doit être aimé.

Si dans la femme on aime le plai- , le plaisir venant à cesser dés le ême jour, on haïra la femme. dans le pere on aime l'interêt, le re devenant pauvre dés le même ur, on haïra le pere. Mais si on aït l'interêt & le plaisir, on haït

bien le pere & la femme ; & ainſi bien aimer & bien haïr, dépend de bien aimer. Enfin tout nôtre remede conſiſte à fuïr l'amour de proprieté, & à mettre en uſage l'amour de charité.

Ainſi, ſi je ne me trompe, j'ai répondu à la ſeconde demande ſçavoir : *Comment pratiquer ce conſeil de Nôtre-Seigneur, ſans manquer à la charité ?* Et cette réponſe porte, qu'en ſe comportant avec un amour de charité & non de proprieté, envers ſa femme, ſon pere, ſa mere, ſes freres, & envers les autres on accomplit ce ſaint conſeil de la maniere que Nôtre-Seigneur demande qu'il s'accompliſſe, par ce que ſa divine Majeſté de ſa part, travaille à allumer en l'ame le feu de la charité divine, & du prochain, en la détournant du commerce des hommes, & de ſa propre volonté.

Aimez-vous vôtre femme ? vous

faites bien, moyennant que ce soit pour Dieu, en Dieu & avec Dieu; que vous l'assistiez, la supportiez, la consoliez, & que vous la conduisiez à Dieu, par les saints conseils, par la douceur de la patience, & par l'amour veritable & fidéle que vous lui devez.

Aimez-vous vôtre pere, ou vos Superieurs? Cela est trés-bon, & trés-juste. Il faut aimer à les haïr & à les aimer; mais que ce soit pour Dieu, avec Dieu & en Dieu; & vous les honnorerez, supporterez & aimerez constamment, & avec la fidelité & le respect qui leur est dû. Mais si vous les aimez pour vous & à cause de vous, sans rapporter cet amour à Dieu, vous ne les aimerez parfaitement ni pour eux, ni pour Dieu. Vous ne les aimerez point pour Dieu, d'autant que vôtre propre volonté & le mouvement de vôtre cœur ne se porte point à Dieu: vous ne les aimerez point pour eux, puis

qu'auſſi-tôt que vous ceſſerés d'avoir besoin d'eux, il arrivera que vous les haïrez, que vous ne les aimerez & ne les ſervirez plus. La raiſon de cela eſt, que comme la propre volonté eſt inconſtante, inſolente, intereſſée, & qu'elle demande toûjours pour elle, ſans qu'elle ſoit jamais contente; ainſi vous ne le ſerez jamais avec eux, ni eux avec vous, chacun tirant de ſon côté, *ſur ces deux mots ſi contraires à la charité, le mien & le tien.*

Chryſoſt. tom. 3.

Et même, dans la converſation avec Dieu, afin de l'aimer parfaitement, il eſt neceſſaire que vous renonciez à vôtre propre volonté, en l'aimant, non tant pour ſes faveurs, pour ſes graces, pour ſes tendreſſes, ni pour vous, que pour Dieu même, & pour ſon infinie bonté.

Ainſi renoncez à vôtre propre volonté, & vous aimerez celle de Dieu. Haïſſez vous en toutes choſes, & vous l'aimerez en tou-

tes. Haïſſez en vôtre pere, en vôtre mere, & en vôtre femme, vôtre propre intereſt; & n'aimez en eux que la ſeule volonté de Dieu; & de cette ſorte vous aimerez parfaitement Dieu, vôtre pere, vôtre mere & vôtre femme.

Quant à chaque action en particulier, pour ſuivre ce conſeil, on ne peut donner de regle certaine, ſans en ſçavoir le cas & les circonſtances: mais une regle ſuffiſante pour toutes rencontres, eſt celle que Nôtre-Seigneur nous a donnée; ſçavoir de renoncer à nous-mêmes, & d'implorer le ſecours de ſa grace pour ſuivre cette regle, & la mettre en pratique: & il nous donnera cette grace, ſi nous n'y reſiſtons point.

Et pour ce qui eſt de ſçavoir ſi on accomplit, ou non, ce conſeil, il y a déja été répondu ſur la premiere demande. Et pour s'aſſurer, ſi ſon ame eſt en la grace de Dieu, ou non, je remarque

qu'en cela, il y a deux manieres d'assurer l'homme spirituel, de l'état où se trouve son interieur.

La premiere est morale, sçavoir d'examiner avec pieté, sa conscience & ses actions : & cette maniere est bonne, sainte, necessaire & & utile. Il faut vivre toûjours élevé au dessus de soi, en se regardant, & faisant attention sur soi ; & on doit ne se soucier que de soi, *en pensant du cœur, & s'élevant au dessus de soi-même.*

Jer. 12. 11. Thren. 3. 28.

Il y a une seconde maniere de s'assurer, si on est en la grace de Dieu, où non ; sçavoir de s'arrêter avec plaisir à la pensée de ce qu'on est en grace. Mais elle peut être accompagnée de grands inconveniens ; c'est pourquoi il est impossible de le sçavoir avec évidence : *Personne ne sçait s'il est digne de haine ou d'amour.* Et quand on le pourroit, il ne seroit pas à propos de le sçavoir, parce que la vanité, la présomption, la fausse confian-

Eccles. 9. 1.

ce, & d'autres effets dangereux, pourroient tirer leur origine de cette connoissance.

Pensez de Dieu comme d'un bon pere, & esperez que si vous faites de bonnes œuvres, vous lui serez agréable par sa misericorde, & si vous n'en faites point, il vous rejettera. Et ainsi vous devez vous porter avec ferveur à la pratique des vertus, & abandonner à Dieu le soin de les reconnoître & de les récompenser. La divine Majesté est fidéle, & elle a plus à cœur le salut des Chrêtiens, qu'ils n'y pensent & n'y travaillent eux mêmes.

III. DEMANDE.

NOus lisons dans saint Matthieu & dans saint Marc, le conseil que Nôtre-Seigneur donna au jeune homme qui desiroit la perfection, lors qu'il lui dit, que quoiqu'il eût gardé les commande-

Mat. 19. 21. Marc. 10. 21 mens, *s'il vouloit être parfait, qu'il vendît tous ses biens, les donnât aux pauvres, & le suivit.*

Je demande; parmi les obligations auſquelles ma condition m'engage, comment je pourrai accomplir à la lettre ce ſaint conſeil? Comment j'adminiſtrerai mes biens temporels; pour ne point exceder en des dépenſes injuſtes, & qu'elle partie j'en puis employer en chaque choſe, pour ne rien faire de plus ou de moins qu'il ne convient à mon état; & comment je pourrai connoître dans ma conduite, ſi j'accomplis ou non, ce qui eſt en cela de mon devoir.

REPONSE.

POur ſatisfaire à cette Demande, on ſuppoſe qu'en l'Egliſe de Dieu, il y a diverſes vocations. La premiere & la plus generale eſt la vocation des Chrêtiens: la ſeconde, celle d'Evêque, de Curé,

ou de Prêtre : la troisiéme, celle de Religieux : la quatriéme, celle de l'homme qui dans un état seculier, mene une vie interieure & parfaite.

Quand nôtre Redempteur appella ce malheureux jeune homme, (& je le nomme malheureux, parce qu'il ne suivit pas Nôtre-Seigneur qui l'appelloit) il l'appelloit à une vie plus parfaite que celle qu'il menoit. Je me persuade qu'il n'étoit point marié, qu'il n'avoit point de parens âgés à qui il dût la nourriture ; ni de petits enfans qu'il fût obligé d'élever : parce que si cela avoit été, il est vraisemblable que JESUS-CHRIST ne l'auroit pas appellé ; ou qu'il l'auroit appellé d'une autre maniere. Mais que c'étoit un jeune homme riche, qui avoit de bonnes inclinations, & qui s'étudioit à la vertu ; & *pour cela Dieu l'aimoit* ; & parce qu'il l'aimoit, il l'appella. *Vendez*, lui dit-il, *tout ce que vous avez, & suivez-moi.* Ce jeune homme Luc. 18. 22.

voyant que pour suivre Nôtre-Seigneur en la vie plus parfaite de son disciple, il étoit necessaire qu'il lui en coûtât, & qu'il abandonnât ses richesses, ausquelles il
Ibid. étoit trop attaché, *il en fût affligé, & se retira avec douleur.* Il abandonne Dieu, & se retire avec ses moyens; & à la fin de sa vie il demeurera sans moyens; & il est à craindre qu'il ne resta de même sans Dieu.

Sur cela on peut faire reflexion, combien il est important de ne se point rendre esclave des biens de
Ps. 75. 6. la terre; & de faire sçavoir aux *richesses, que les hommes ne sont point pour elles, mais qu'elles sont pour les hommes*; qu'elles ne m'attachent qu'autant que je m'y attache moi-même; & que si je les possede, ce sera pour les donner, & pour les abandonner.

On peut aussi recüeillir de là, combien il est difficile de suivre Dieu en aimant les richesses. Cette difficulté a porté Nôtre-Seigneu

à dire en ce cas, qu'un chameau paſſera plus aiſément par le trou d'un égüille, qu'un riche n'entrera dans le Royaume des Cieux. Cette conſideration eſt ſujette à pluſieurs expoſitions, que je remets à une autre rencontre. Ce que je dis par rapport à la demande, eſt que l'homme marié, où le ſeculier, avec leurs obligations, où ſans elles, ne doit point ſans vocation, quitter ce qu'il a, pour ſervir Dieu, s'il n'y eſt appellé. Ce qu'il doit faire, eſt de le garder ſans le garder, de le conſerver ſans l'aimer, de le poſſeder dans l'exercice & non dans l'affection du cœur; de le retenir pour l'uſage, mais non pour la proprieté de l'ame, encore qu'il le tienne par celle du domaine.

Ainſi, Nôtre-Seigneur n'exige pas des hommes, qu'ils abandonnent leurs richeſſes, mais qu'il les menagent de telle ſorte, qu'ils ne ſe perdent point à cauſe d'elles. Il deſire qu'ils travaillent tellement

en cette vie passagere, qu'ils ne perdent point l'éternelle. Il souhaitte que nous *passions de telle maniere par les biens temporels, que nous ne perdions point ceux de l'éternité.* Nôtre-Seigneur demanda au jeune homme, qu'il vendit ses biens, parce qu'il l'appelloit au second ordre de disciple dont nous avons parlé. Mais cette regle ne regarde point ceux que Dieu n'appelle pas à cette haute vocation ; & qui suivent simplement celle de Chrêtiens, puis qu'encore que leur vie soit d'un ordre inferieur, ils pourront neanmoins être ses disciples.

Et ainsi, dans le cas de l'homme marié, Nôtre-Seigneur ne commande point qu'il vende ses biens, & qu'il les distribuë aux pauvres ; mais seulement qu'ils lui fervent à acquerir le Royaume des Cieux par le bon usage qu'il en fera, en distribuant aux pauvres avec charité, ce qu'il pourra honnêtement ; & en se gouvernant ainsi,

ncore qu'il ne les vende pas (en giſſant à l'égard du ſurplus, ſelon eſprit de Dieu) il ſera veritalement diſciple de Nôtre-Seineur.

Quant à la diſtribution des biens ont joüiſſent un Seigneur d'Etat, n ſeculier, ou un homme marié, n ne ſçauroit donner de regles articulieres, ſi ce n'eſt en regarant toutes les circonſtances de la erſonne, de ſes obligations, de ſes iens, & de ſa vocation interieure; ais il y a une regle generale, qui onvient bien à tous les Etats ſecuiers; & c'eſt celle qui ſuit.

Qu'ils faſſent attention à trois hoſes.

La premiere, à beaucoup conſiderer & examiner le reglement le la volonté. La ſeconde, le reglement du temps. Et la troiſiéne l'uſage des biens.

Quant au reglement de la voonté, qui eſt l'origine de tout nôre bonheur où de nôtre perte; j'en

ai parlé bien au long dans la r
ponſe à la ſeconde demande : (
ainſi j'ajoûterai ſeulement , qu
la volonté étant bien diſpoſée
bien reglée , & donnant à Die
ce qui lui appartient , & à l'ob
gation , à l'état , à la perſonne
& à la famille ce qui leur eſt d
tout le reſte ira parfaitement bien
& avec un grand merite ; & pour
ſujet une ame s'eſtimera trés-favo
Cant. ſée de Dieu , quand elle dira : *Il*
2. 4. *reglé en moi la charité.*

Le reglement du temps eſt ſo
verainement neceſſaire ; parce qu
c'eſt le champ auquel on ſert Die
& où ſe preſente tout ce qui
temporel & éternel. C'eſt pourqu
l'on doit le partager de telle ſo
te , que le temps principal ſe do
ne pour l'ame , & l'autre pour
corps ; le principal pour ſoi ,
le reſte , pour les autres ; le pri
cipal pour l'interieur , & le ſ
Matt. plus pour l'exterieur : *Cherch*
6. 33 *avant toutes choſes le Royaume*

eu , & le reſte vous ſera donné ſuite. Mais j'ai penſé dans cette tribution , que le temps ſe paſ- a en le perdant , & que le Maî- du temps arrivera , & nous ligera en ſon temps de lui ren- e compte du nôtre ; & il l'exi- ra , non ſeulement de celui qui été mal employé , mais enco- de celui qui a été perdu : par- qu'il eſt ordinairement vrai , ce i a été judicieuſement dit par Philoſophe Moral , *Que la plus grande partie du temps ſe paſſe à ne ien faire ; une autre partie à mal ire ; & le reſte à faire toute autre hoſe que ce que l'on devroit.* Seneca.

L'uſage des biens , ſe fait premierement *des biens de la grace* ; & à l'égard de ceux-là , on doit endre un compte fidéle des talens que l'on a reçûs , en remerciant Dieu de ſes biens-faits , s'appliquant à les bien menager , à les adminiſtrer avec prudence , & à rechercher en toutes choſes la grace

de Dieu, & n'y perdre aucun mo-
Luc. 29, 3. ment. *Trafiquez jusqu'à ce que je vienne.*

Secondement, *des biens de la nature*, sur quoi le Chrêtien doit faire un bon emploi de ses puissances & de ses sens; observant trois choses principales en toutes ses œuvres. La premiere, *si ce dont il s'agit, est permis.* La seconde; *s'il est à propos.* Et la troisiéme; *s'il est honnête. An liceat an deceat, an expediat.* Car trouvant d'abord qu'une action est permise, il faut sur le champ voir s'il est à propos de la faire, & l'ayant reconnu ainsi, on doit considerer si elle ne repugne point à l'honnêteté. Si une de ces trois conditions manque, un Chrêtien ne doit point passer à l'action.

Troisiémement, *des biens de la fortune*, qui sont les richesses & l'honneur, dont il faut avoir soin. A l'égard de l'honneur; en ne faisant rien qui soit contraire à l'honnêteté & à la décence de son état

de ſa profeſſion. *Ayez ſoin de re réputation.* Et à l'égard des heſſes, en les employant : en emier lieu, au neceſſaire ; & en- te, en ce qui eſt honnête, & x ſecours des pauvres : leur don- nt même du neceſſaire dans les caſions d'une indigence extrême preſſante. Eccleſ. 41. 15.

Enfin il n'eſt pas poſſible de don- r une regle certaine pour tou- s ces trois demandes en particu- r, ſans en ſçavoir les cas & urs circonſtances. Mais en gene- l, les regles ſuivantes ſont bon- s & mêmes neceſſaires, pour us les cas ſinguliers ; & par la atique de ces mêmes regles, un hrêtien, de quelque état qu'il it, deviendra un bon & fidéle ſciple de Nôtre-Seigneur.

La premiere, qu'il faſſe croître ceſſamment en ſon cœur l'amour Dieu, en ſe dépoüillant de ſa opre volonté ; que cet amour ſoit étaché de tout interêt particulier,

& qu'il enviſage uniquement gloire de Dieu ; & de cette ſorte en retirera plus de profit & d vantage.

La ſeconde, qu'il vive d'une v interieure & ſpirituelle, regarda Dieu en toutes choſes, en faiſa toutes choſes pour Dieu & en preſence de Dieu.

La troiſiéme, qu'il faſſe u oraiſon reglée ; que l'oraiſon, out cela, accompagne toutes ſes action & qu'avec l'oraiſon il n'abandonn jamais la mortification.

La quatriéme, qu'il ſe choiſiſſ un Confeſſeur prudent, & un D recteur ſpirituel, avec lequel puiſſe conferer, & prendre conſe ſur tous ſes doutes.

La cinquiéme, qu'il ſe comport envers ſes prochains, de telle ma niere, que renonçant à ſa propr volonté, & faiſant en toutes cho ſes celle de Dieu, il s'accommo de autant qu'il ſera poſſible au ſentimens de ſes mêmes prochains

refermant toûjours dans les bor-
s de la prudence & de la provi-
ince.

La ſixiéme, qu'il agiſſe genera-
ment envers tout le monde, avec
arité & patience, douceur &
milité, ſe réjoüiſſant de ſouffrir
ur Dieu.

La ſeptiéme, qu'il examine &
nfere ſes actions avec la Loi de
eu. Et avec cela, frequentant
raiſon & les ſaints Sacremens,
nſervant ſon intention droite,
yant les occaſions du mal, &
rticulierement celles qui ſont
us conformes à ſes inclinations;
s choſes jointes au bon déſir
'il témoigne par ſes demandes,
'il tienne pour certain que ſa
vine Majeſté lui donnera la gra-
neceſſaire pour être un bon
ſciple de nôtre divin Maître.

IV. DEMANDE.

SAINT Matthieu dans ſon ſi-
xiéme chapitre dit : *Lors que*
vous faites l'aumône, que vôtre main

gauche ne ſçache pas ce que fait vôtre droite; & auparavant il avoit dit: *Pour vous, quand vous jeûnez, parfumez vôtre tête, & lavez vôtre visage.* Et le même Evangeliſte avoit dit dans le cinquiéme chapitre: *Que vôtre lumiere éclaire parmi les hommes, afin qu'ils voyent vos bonnes œuvres.* Pour l'intelligence parfaite de ces conſeils Evangeliques, on demande qu'elles ſont les choſes qui doivent ſe faire en cachette & dans le ſecret, & qu'elles ſont celles qu'on doit faire en public, afin que Nôtre-Seigneur ſoit ſervi plus conformement à ſa ſainte volonté.

RE'PONSE.

POUR faire une juſte réponſe, il eſt neceſſaire de bien entendre le ſens de ces regles de l'Evangile; parce que l'ayant penetré, la réſolution en eſt facile. Dans l'Ecriture il ne faut pas ſeulement conſiderer la lettre; mais l'eſprit qui eſt caché ſous la lettre.

nt Paul nous avertiſſant *que la* 2. *Cor.*
re tuë, & que l'eſprit donne la 3. 6.
. Tous les lieux propoſez ſigni-
nt une même choſe, & conſpi-
nt à une même fin ; ſçavoir que
ntention de celui qui donne
mône, de celui qui jeûne, &
celui qui travaille, ſoit pure &
faite ; c'eſt-à-dire que tout ſe
ſe pour Dieu, pour ſon ſervice,
ur ſon honneur, & pour ſa gloi-
. & ainſi on comprend que le
t de tout cela eſt, de dompter
corps, de nettoyer l'ame, &
purifier l'eſprit.

Que vôtre main gauche ne ſçache Matth.
nt ce que fait vôtre main droite. 6.
:la ſignifie que comme le corps
un bras droit, & un gauche,
nſi l'ame a une intention droite,
i eſt comme ſon bras droit, &
ie autre tortuë, qui eſt auſſi
mme ſon bras gauche. De même
que Nôtre Seigneur dit, ſignifie
ie de quelque maniere que l'on
ſiſe, on doit prendre garde que

la mauvaise intention ne s'empa
du bien de la bonne intention
& que ce que nous devons fai
pour Dieu, nous ne le fassio
pour nous mêmes: c'est-à-dire
vanité.

Lavez vôtre visage: c'est-à-dir
que celui qui jeûne ne doit po
faire paroître de tristesse & de
nitence, pour être loüé comm
un homme mortifié, ainsi q
faisoient les Pharisiens; mais q
nous jeunions & servions Dieu

1. Cor. 9. 7. *simplicité & joye de cœur*, parce q
Dieu aime celui qui donne gayeme
Faites donc toutes vos actions po
Dieu, comme celui qui sert
bon Maître, & avec affection, *d*
nez l'aumône en cachette. Cela co
tribuë aussi à purifier l'intentio
afin que, comme dit saint G
goire, *nous ne recherchions pas*
loüanges des hommes: C'est po
cela que Nôtre-Seigneur dit:
faites point sonner la trompette de va
vous; ce qui est dans le même sens

Que vôtre lumiere éclaire devant hommes afin qu'ils voyent vos bonnes œuvres. Le mot, *afin que*, gouverne le ſens juſqu'à la fin, veu qu'il ne s'arrêtera pas à dire : *que vôtre lumiere éclaire devant les hommes, afin qu'ils voyent vos bonnes œuvres*, parce que s'il s'arrêtoit là, il feroit un ſens contraire à celui que Nôtre-Seigneur a voulu lui donner ; mais il doit gouverner toute la phraſe juſqu'à la fin ſçavoir, *Afin qu'ils glorifient vôtre Pere qui eſt dans les Cieux ;* ne pouvant avoir de plus noble objet dans toutes ſes operations, que d'agir *pour la plus grande gloire de Dieu.*

De là il reſulte, que tous ces uſſages, & un grand nombre d'autres ſemblables qui ſe liſent dans l'Ecriture, ſe reduiſent à établir ur les differentes paroles, maieres, phraſes, & comparaiſons, ne ſeule maxime ; ſçavoir, qu'en outes choſes nous agiſſions pour Dieu, en Dieu, & dans la vûë

du ſervice de Dieu, ſoit en public ſoit en ſecret ; parce que ſi nous agiſſons pour nous-mêmes, & pour être loüé des autres, Nôtre-Seigneur a prononcé que ceux qui ont ces motifs, *ont déja reçû leur récompenſe.*

Cela ſuppoſé ; celui qui doit faire quelque action, doit avant toutes choſes purifier ſon intention en agiſſant avec ſincerité & verité, prenant garde, comme dit Nôtre Seigneur, *que la lumiere qui eſt en lui ne ſe change en tenebres* ; parce que ſi ſon intention eſt bonne, l'action le ſera auſſi : *Si vôtre œil eſt ſimple, tout vôtre corps ſera lumineux.*

Luc. 21.

Ayant fixé cette intention, & l'ayant purifiée avec la grace de Dieu, le Chrétien doit ſe gouverner dans ſes actions, avec cet eſprit de diſcretion, comme en cette même rencontre, diſoit le grand ſaint Gregoire : *Faiſons paroître de telle ſorte des exemples de lumiere,*

Greg. in Evang.

lumiere, que par la direction de la bonne œuvre, nous desi-rions toûjours le secret.

La premiere regle donc, qui doit nous gouverner en cela, est l'intention pure : & ce qui doit donner la forme à l'action, est la direction spirituelle ; sans faire cas de la vanité, ni pour la faire, ni pour l'omettre. Parce que quelquefois la vaine gloire gouverne les bonnes actions, quelquefois elle les accompagne, & quelquefois elle les suit ; quand elle les gouverne, elle est mauvaise, parce que l'action est soûmise à la vanité, & qu'elle à la vanité pour ame. Et c'est ce que Nôtre Seigneur a en horreur, & ce qu'il reprend en toutes occasions, parce qu'elle vuide l'action de merite, & la remplit d'orgüeil, & Dieu nous veut humbles, & nous devons l'être, & travailler pour cela. Mais la vanité qui accompagne le bien, quand on n'y donne point son consentement ;

où celle qui le suit avec des applaudissemens, étant méprisée, elle ne porte aucun dommage, parce qu'elle est comme l'ombre à l'égard du corps, qui n'embarrasse que celui qui est assez foible pour s'en mettre en peine.

Sur cela considerez ce que dit le dévôt S. Bernard en une occasion où il fut attaqué de cette tentation, qui a souvent coûtume d'être facheuse aux plus grands Saints: N'y pour toi je ferai le bien, n'y pour toi je cesserai de le faire. S. Vincent Ferrier recevant de grandes loüanges pour les miracles qu'il faisoit, & pour la multitude de peuple qui le suivoit, étant interrogé s'il n'en avoit point de vanité, il répondit, qu'elle aille, qu'elle vienne, mais qu'elle ne s'arrête pas. Et saint Augustin dit de soi, que pendant trente années de vie spirituelle, il n'avoit pû venir à bout de cesser de se glorifier naturellement, lors qu'on le loüoit

ni de s'attriſter, lors qu'on le blâmoit ; mais que la partie ſuperieure mépriſoit ces ſentimens de la nature, qui lui étoient plûtôt une occaſion de mérite & de récompenſe, que d'embarras : d'autant que N. S. ne haït point les ſentimens, ni les peines, mais ſeulement les mauvais conſentemens & les fautes.

Réduiſant donc toute cette doctrine à la pratique des choſes qui ſe doivent faire en public & en ſecret, on n'en peut donner de regle certaine plus ſinguliere, que ce qui a été dit ci-devant, d'autant que cela dépend des cas particuliers, & de leurs circonſtances. Generalement parlant, ce que tous les gens de bien & les parfaits de la profeſſion dont on eſt, font en public, on le peut faire de même en public.

Par la même raiſon, tout ce qui eſt naturellement bon, ne doit pas être fait en public avec grande précaution ; ſi ce n'eſt que par quel-

que accident, il vint à être mauvais, ou à causer quelque mauvais effet. C'est une bonne chose de donner l'aumône en public, & on en juge du bien. C'est une bonne pratique de réciter ses prieres dans l'Eglise, & d'y demeurer avec dévotion ; & on en juge du bien. Dans les assemblées & Congregations, il est bon de suivre les manieres des plus fervens, & on n'en sçauroit juger que du bien : & ainsi de tout le reste, pourvû que ce soit avec bonne intention : *Que vôtre lumiere éclaire devant les hommes, afin qu'ils glorifient vôtre Pere qui est dans les Cieux.*

Les mortifications extraordinaires, & qui par elles-mêmes demandent le secret, comme de porter le cilice, de prendre des disciplines, & de pratiquer d'autres exercices interieurs de cette qualité, veulent être faites *en cachette*. Et ainsi la prudence doit regler toutes ces choses, & non point la politi-

que humaine ; & pour cela il faut consulter l'esprit & la lumiere de Dieu, afin de distinguer ce qui est parfait, de ce qui est imparfait, & de séparer la paille du grain. Pour cela les regles suivantes seront toûjours bonnes.

La premiere, d'avoir soin pendant la journée, & particulierement le matin, de purifier son intention, & d'offrir à Dieu toutes ses œuvres : & le plus souvent que cela se pourra faire, ce sera le meilleur.

La seconde, de desirer faire en particulier, tout ce qu'on fait en public : de sorte que, comme dit saint Gregoire, *nous souhaitions toûjours le secret*, en ce que nous sommes obligez de faire en public, comme d'assister aux Congregations, visiter les Hôpitaux, donner l'aumône, &c. parce qu'alors Dieu regarde les intentions, & non pas l'action. Et encore que l'action soit suivie ou acompagnée d'applaudis-

semens ou de murmures, on ne doit pas cesser de faire le bien.

La troisiéme, de faire ensorte d'avoir en vûë dans toutes ses œuvres la gloire de Dieu, & non pas la sienne propre; & d'implorer trés-souvent pour cette effet le secours de la grace divine, avec lequel un Chrêtien n'a rien à craindre; & je le repette encore, parce que tout dépend de la grace, qui s'obtient par la priere: & à l'égard de la bonne intention, celle-là sera toûjours la meilleure, qui sera moins intereſſée.

La quatriéme, de parler peu, où point du tout, du bien que l'on fait; de louër les actions des autres, & de mépriser les siennes propres; de ne point s'affliger de ce qu'on en murmure, & qu'on ne les louë point: & si cela ne peut être en la partie sensitive, faire en sorte qu'il soit en la partie raisonnable.

La cinquiéme, de faire toutes

choſes avec le conſeil d'un ſage Directeur, qui ait deux qualités ; la premiere, qu'il ſoit ſçavant ; la ſeconde, qu'il ſoit pieux & ſpirituel ; parce qu'à la faveur de la lumiere de la ſcience & de l'eſprit, il vous conduira invariablement dans tous vos doutes.

La ſixiéme, de tenir pour le meilleur en ce genre d'œuvres de ſurérogation, d'obéïr ; que de faire ce qui eſt le plus parfait en ceſſant d'obéïr : parce que l'obéïſſance a pour objet de captiver la volonté dans ſa racine & dans ſon tout ; & que les œuvres de ſurérogation n'ont pour but, que de la mortifier dans ſes branches & en ſes parties ; or ce qui eſt d'obligation l'emporte ſur ce qui eſt de perfection, & le tout ſur la partie : & ſi Dieu aime mieux l'obéïſſance que le ſacrifice ; il la préferera au cilice, à la diſcipline, & aux autres mortifications.

Ce que j'ai dit, s'eſt preſenté

à moi pour répondre à ce qui m'a été demandé ; & je soûmets toûjours mon jugement à un autre meilleur , & particulierement dans ces matieres, où je ne suis pas fort intelligent , & où l'on ne sçauroit bien raisonner de ce que l'on ne fait pas. Je desire toûjours , & en toutes choses, le plus grand service , & la plus grande gloire de Dieu. A Osma le 14. jour de Mars 1658.

JEAN, Evêque d'Osma.

AVANTURES D'UN ASPIRANT A L'AMOUR DE DIEU.

Pieuse Parabole, où l'on voit, sous des noms empruntez, les vertus necessaires pour arriver à l'amour de Dieu.

Amor meus, pondus meum, illo feror, quocumque feror.

AVIS.

LOrſque nous joignons ici aux œuvres Spirituelles de Monſeigneur l'Evêque d'Oſma, la parabole des avantures d'un aſpirant à l'amour de Dieu, nous ne pretendons pas ajoûter quelque choſe à la perfection de ſon Voyage Spirituel à qui rien ne manque. On eſt trés perſuadé qu'en écrivant ſur la même matiere, on ne peut que glaner aprés un ſi celebre Authéur. Nous avons ſeulement en vûë, de donner quelque choſe à l'inclination naturelle, que l'eſprit de l'homme a pour la diverſité, en lui inculquant les mêmes veritez ſous des differens ſymboles. Suivant en cela l'exemple de Nôtre-Seigneur, qui s'eſt ſi ſouvent ſervi de differentes paraboles pour nous donner les mêmes leçons, comparant le Royaume du Ciel, tantô

au grain de Senevé, tantôt au levain, ici à un filet jetté dans la mer, l'a à une perle. Ici à un tréfor caché, &c. (car l'Evangeliſte remarque que ce divin maître n'inſtruiſoit que par des paraboles : *ſine parabolâ autem non loquebatur eis. Luc.* 4. ℣. 34. Soit pour donner quelque choſe au goût des Auditeurs, ſoit pour s'accommoder à leur portée : *multis parabolis loquebatur eis verbum, prout poterant audire.* Ibid. ℣. 33. Soit pour captiver d'avantage leur attention, par des comparaiſons familieres des choſes qui étoient tous les jours devant leurs yeux :) Cette maniere d'inſtruire attache ordinairement d'avantage, & ces ſortes d'inſtructions ne s'oublient preſque jamais. Au reſte, on ne devra pas être ſurpris, s'il arrive par hazard, que l'aſpirant à l'amour de Dieu, ſe rencontre quelque fois, ſans pourtant s'être donné le mot, avec le Paſteur de la nuit de Noël, puiſqu'ils vont

tous deux au même terme, par la voye des mêmes maximes Evangeliques. Mais comme l'aſpirant étoit parti d'un païs plus éloigné que le Paſteur. Il a été obligé de ſe hâter un peu plus, de peur d'y arriver trop tard. Voilà pourquoi, il paroît avoir pris une route plus courte que ſon compagnon, qui a eu tout le loiſir de faire ſes obſervations ſur toutes les particularitez de ſon voyage. L'un & l'autre pourront nous ſervir de guides, ſi nous avons le courage de les ſuivre, pour arriver à la connoiſſance à *l'amour de Dieu*, en quoi conſiſte le merite de l'homme en cette vie, & ſon bonheur en l'autre.

PIEUSE PARABOLE
DE L'ASPIRANT
A L'AMOUR DE DIEU.

I.

L'aspirant est un fils unique Orphelin & riche.

UN jeune homme d'une fort honnête famille, & d'un païs assez connu, qui joignoit une bonté de cœur naturelle, à une simplicité qui le rendoit aimable, perdit dés l'âge de quinze ans ses pere & mere, qui le laisserent unique heritier de beaucoup de biens. Les richesses attirerent bien-tôt auprés de nôtre Orphelin peu experimenté, un nombre des flatteurs, qui se disoient tous ses amis. Chacun le conseilloit selon son genie, & ses inclinations; tous protestoient qu'ils ne vouloient que son bien, (& on a quelque lieu de croire qu'ils le vouloient en effet; car ils n'oublierent rien pour en

avoir une bonne partie.) Ceux qui paroiſſoient être le plus dans les interêts de leur ami, tâcherent de lui perſuader, qu'étant d'une honnête famille; & Dieu leur ayant donné abondamment tous les moyens de ſe former, il étoit tems qu'il ſe fit aux belles manieres des gens de ſa condition; qu'il devoit pour cela, ſe produire dans les compagnies, où il pourroit mieux que bien d'autres, paroître avec honneur. Environ ce tems-là, il tomba entre les mains d'une injuſte mâratre appellée *Mode*, qui le traitoit en eſclave & le forçoit malgré lui à joüer le perſonnage d'un homme de Theatre, employant des heures entieres à l'habiller ou à le deshabiller toutes les fois que la fantaiſie lui en prenoit; tantôt d'une couleur, tantôt d'une autre, aujourd'hui d'une façon, demain d'une toute contraire. Tous les ſoirs, elle mettoit la tête de cet enfant à la torture, & le matin elle retenoit

Il tombe entre les mains de la *Mode*.

Sa mâratre qui le traite en *eſclave*.

n prison presque toute la matinée. Tout cela aboutissoit à faire blanchir les cheveux de l'orphelin avant le tems.

Le *Monde* son premier maître le traîte en *Brute*.

On lui donna en même tems un maître routier & capricieux, qui n'avoit de beau que le nom ; car on croit que c'est par yronie qu'on l'appelloit *Monde*. Celui ci le traitoit en brute, il n'étoit jamais content quoique peut faire son disciple, & il ne grondoit jamais plus, que lorsqu'on craignoit de lui déplaire. Un jour cet enfant irrité, voyant que son maître avoit la tête renversée, voulut entreprendre de renverser aussi son nom, & il n'eut pas plûtôt transporté la derniere syllabe devant la premiere, qu'il trouva que c'étoit un démon, ce qui l'effraya si fort, qu'il n'auroit pas, sans doute, pû supporter plus long tems, n'y sa domination, n'y sa compagnie, n'y ses bisarres humeurs. Si ce n'eut été qu'il voyoit beaucoup de compagnons avec lui,

Monde démon.

& que d'ailleurs ce maître avoit des complaisances que n'auroit pas eu un autre. Car il le laissoit librement aller avec ses plus affectionnez camarades, *Bontems*, *Bonne bance*, *& Molesse*, qui pour calmer les ressentimens de douleur qui lui restoient de la mort de ceux qui lui avoient donné la vie, avoient soin de lui preparer des parties frequentes de divertissement, auxquelles tous prenoient volontiers part, toûjours à ses dépens. Son Tuteur appellé *prudence du siécle*, qui veilloit à sa conduite ne fut pas long temps sans s'appercevoir, que ces pretendus amis trop dévôts à l'Hôtel-Dieu, non contents d'y aller eux-mêmes, faisoient souvent prendre ce même chemin à leur jeune compagnon. Il se servit de tout l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de son Pupille pour lui persuader de changer de païs pour aller faire son tour de France.

Mauvais compagnons.

Prudence du siécle son tuteur l'envoye faire son tour de France.

Il eut à parler à un esprit si do-
le qu'il n'eut pas beaucoup de
ine à le déterminer. On lui pre-
ra donc un équipage selon sa
ndition, une bourse fournie
ur les fraix d'un long voyage,
ec assurance de lui faire com-
er d'argent selon ses besoins,
r tout où il seroit.

Ses amis furent fort affligez de
n départ, & encore plus des
ns répas qu'ils perdoient, en le
rdant. Un des plus affectionnez,
avoir *Courtoisie* Chevalier d'indu-
rie, signala son zele en cette occa-
on, protestant qu'il le suivroit
ar tout, au péril même de sa vie.
Qu'il souhaiteroit bien être en état
e faire le voyage aux dépens
e sa propre bourse. Nôtre jeune
omme lui dit, un peu trop inge-
uement, qu'il avoit assez pour faire
on voyage commodement, qu'il
e remercioit fort de sa bonne vo-
onté, que par tout il lui offroit
es services. Vous voulez donc que

Un Chevalier d'industrie veut le suivre.

j'aille avec vous, répondit l'a
avec un grand air de confian
Nôtre jeune homme répartit
quand vous viendriez vous ser
le bien venu, mais je n'y v
point de neceſſité. Ah! mon ch
répartit genereuſement nôtre ze
l'amitié me met dans la neceſſ
de vous ſuivre. La réſolution
eſt priſe, je ne ſçaurois me
terminer à vous quitter, j'au
ſoin moi-même de vôtre bour
(En effet il aida depuis beaucoup
conſerver la bourſe, en la décha
geant de l'argent.) Le jour arri
nos voyageurs partirent fort co
tens, ſe répaiſſant déja l'imagin
tion de mille belles idées de
qu'ils verroient de beau &
grand dans leur route. Son T
teur en l'embraſſant lui recom
mande fort de menager 1. ſa ſan
té 2. ſon argent, ſans lui di
mot de ſa Religion, ni de ſa con
ſcience. Comme nôtre jeune hom
me faiſoit le voyage pour ſe for

er, il voyageoit plus de la tête, e des pieds. Ils s'arrêtoient aux illes principales, pour voir & en- ndre ce qu'il y avoit de plus cien, & de plus nouveau, & enoient un memoire de ce qu'il avoit de plus remarquable. Ils oient assez bien équipez, pour roître avec les honnêtes gens du écle, ils avoient dequoi payer urs places aux Academies, & aux pera. Ils goûtoient ainsi en nemin faisant, tout ce que le onde a de plus agréable pour ses lorateurs.

Ils goûtent en chemin faisant les faux plaisirs.

La diversité des objets, qui dis- ait, la vûë de toutes les curio- tez qui amusent, l'honneur des mpagnies où ils étoient bien re- us, des plaisirs tous les jours nou- eaux, tout enfin sembloient con- irer à rendre nôtre jeune homme ort heureux; ceux qui en étoient émoins vouloient lui faire accroire u'il l'étoit veritablement. Ce n'é- oit que joye, honneur & Riches-

ſes. Les charmes ſembloient naît
ſous ces pas, pour le rendre co
tent. Mais ſon cœur, qui n'éto
fait que pour quelque choſe
plus grand & de plus ſolide, l
faiſoit ſentir, malgré qu'il en eu
qu'il ne l'étoit pas. Toutes ſes flet
dont on le voyoit couronné, étoie
pour lui des épines picquantes;
aprés avoir ſemé tout le jour da
le plaiſir, il ne récüeilloit ſur
ſoir qu'une grande amertume.

I I. Nôtre eſprit s'en dégoûte.

Au milieu de ce bonheur ima
ginaire, il étoit veritablement ma
heureux. Son inquiétude qui inte
rompoit ſouvent ſon ſommeil, lu
donna lieu de rappeller dans ſo
eſprit, ce qu'il avoit autrefois en
tendu dire à un ſaint perſonnage
que ceux-là ſeuls étoient heureux
qui avoient trouvé l'*amour de Dieu*.
Cette forte penſée le ſuivoit pa
tout, depuis quelque temps; lorſ
que fidéle à la grace qui le vou
loit retirer de ſon égarement, il
ſe détermina à retourner par un

tre chemin ; pour chercher l'*amour de Dieu*, qui pouvoit seul rendre parfaitement content, il oit encore assez d'argent ; parce 'on lui en avoit envoyé depuis u. Il dit sa résolution à son com-gnon, qui ayant fait des nou-lles connoissances dans ce païs angers, où il esperoit de faire tune, le laissa partir tout seul. On a appris depuis que ce der-er ne resta pas si long temps 'il croyoit dans ces païs, parce 'il fut forcé de partir pour un tre : & à ce qu'on a pû conje-urer son voyage fut trés mal-ureux.) quant à nôtre jeune omme, il ne perdit pas temps. e désir de trouver l'*amour de ieu*, étoit un égüillon qui le pous-it vivement, & le faisoit mar-her à grandes journées ; dans l'im-atience d'en apprendre des nou-elles, il en demandoit par tout ; nsques là qu'arrivant sur le soir une grande Ville, où la joye étoit

Il prend la résolution de chercher l'amour de Dieu son cõpagnon le quitte.

publique, & ayant vû hors des portes des grandes assemblées, où l'on poussoit des cris de joye, tout respirant l'allegresse. L'excez du contentement où ces gens paroissoient être, lui fit soupçonner, qu'ils avoient peut être trouvé ce qu'il cherchoit avec un tel empressement, qu'il l'empêchoit de tant raisonner. Il mit donc bonnement pied à terre, il s'approcha fort civilement de quelques uns, & leur dit avec beaucoup de naiveté qu'il étoit si charmé de les voir contens, qu'il ne doutoit pas qu'ils n'eussent quelque connoissance de l'*Amour de Dieu*, qui seul peut rendre veritablement content; qu'il les supplioit de lui en donner des nouvelles, qu'il le cherchoit depuis quelque tems, & qu'il n'oublieroit rien pour le trouver. Je vous laisse à penser, combien sa simplicité apprêta à rire à ces folâtres qui le regardant sur l'épaule, & le montrant au doigt

Il cherche l'amour de Dieu parmi les personnes qui prenêt leurs plaisirs. Il y est maltraité.

compagnerent avec des grandes
ées, auſſi loin qu'ils pûrent l'ap-
cevoir. Ce qui eſt admirable,
ſt que nôtre déſirant, qui autre-
s auroit, peut être, tiré l'épée
ur des affronts moins conſidera-
s, ſe retira fort tranquillement
tant compaſſion à des aveugles,
xquels il avoit été lui-même
refois ſemblable, bien plus,
ur avoir été ſi mal accüeilli, il
ſe rebuta point de s'informer
core de ce qu'il cherchoit. En
trant dans la Ville il n'oſa pas,
eſt vrai, demander directement
l'*Amour de Dieu* y étoit, mais il
nforma, ſi on ne connoiſſoit point
elque homme qui fut heureux
ns toute la Ville, & ou étoit
gé celui qu'on croyoit être le
us heureux. On lui indiqua d'a-
rd un grand Seigneur qui avoit
cœur de tous les habitans, qui
iſoit ſa demeure dans un Palais
i dominoit ſur toute la Ville,
ué ſur une éminence appellée

Il cherche l'amour de Dieu auprés des perſonnes qui ſont dans les honneurs ils y eſt mal reçû.

le *faîtes des honneurs*. Nôtre voy-
geur voulut tenter de lui rend-
ſes devoirs. Aprés les premi-
complimens de bienſéance, il
lui demander ſi l'*Amour de D*
habitoit dans ce Palais. Le S
gneur prenant cette demande po
une injure, le traita de bigot
le fit chaſſer comme un fol. (
le mena enſuite chez le plus ric
Marchand de la Ville, pour q
la fortune ſembloit avoir reſer
toutes ſes faveurs, ce qui lui av
fait donner le nom de *Proſperité*.
maiſon étoit nommée *le Palais*
la fortune. Nôtre déſirant n'y
pas tout à fait ſi mal reçû comm
chez le premier Seigneur ; par
qu'on y avoit quelque égard po
les étrangers. Mais on ne ſatis
pas plus à ſa demande. Le maît
lui dit ſeulement, qu'il n'avoit p
eu de commerce avec la perſonn
dont il s'informoit, qu'il ne ſe ſo
venoit pas même d'avoir jama
rien fait pour elle, que ſon no
pourtai

Il le recherche parmi les riches ſans le trouver.

pourtant ne lui étoit pas inconnu ; car il avoit dans son cabinet un livre qui en parloit ; mais que les embarras de son commerce, & les pressantes occupations de sa famille ne lui avoient jamais donné le loisir de le lire, qu'il étoit même trop pressé pour le lui aller chercher.

Nôtre voyageur désesperant de trouver dans ce lieu ce qu'il cherchoit, partit le lendemain bon matin pour continuer sa route. Il arriva à bonne heure à une Ville fort célébre, où les sciences fleurissent depuis long-tems. Il crût que parmi tant de gens habiles, quelqu'un lui donneroit des nouvelles de l'*Amour de Dieu*, qui ne pouvoit leur être inconnu. Le lendemain matin il se fit conduire à l'Academie, où l'on professoit : il eut une rencontre qu'il jugea trés favorable. Tous les Docteurs s'étoient assemblez, pour donner le Bonnet à un Licentié. Ce dernier

Il le cherche parmi les Sçavants.

étoit conduit au ſon des Haut-Bois, & des Trompettes. Il prend la liberté d'aborder ceux qui accompagnoient de plus prés le nouveau Docteur, il leur demande avec beaucoup de politeſſe de lui apprendre ou eſt-ce qu'il pourroit trouver l'*Amour de Dieu* ? Quelques Docteurs penſerent éclater de rire. Le nouveau Docteur répondit franchement que parmi tous les Livres qu'il avoit feüilletez, preſque tous diſputoient, ſi on étoit obligé de faire des Actes d'*Amour de Dieu*, & combien de fois dans la vie ? & en quel temps ? mais qu'il n'en avoit lû aucun, qui parla du moyen de trouver cet *Amour*.

Les plus ſenſez répondirent que l'*Amour de Dieu* pouvoit ſe trouver par tout, que qui que ce fut pourroit le lui enſeigner, qu'il ne falloit pas être grand Docteur. Un d'entre eux s'offrit même de le lui enſeigner, pourvû qu'il voulut mieux prendre ſon tems. Nôtre

Un d'entre eux promet de le lui enſeigner.

eune homme se retira résolu
'aller voir en particulier ce cha-
itable Docteur ; mais la crainte
u'il eut de faire encore un con-
re-temps , & la rencontre d'un
eligieux d'un Ordre fort austere,
ont les sujets ne paroissent pres-
ue jamais dans le monde , le dé-
rminerent à profiter d'une occa-
on si rare , pour sçavoir son sen-
ment. Ce bon Pere eut peur de
op parler , & lui répondit si brié-
ement , qu'à toutes les demandes
ue nôtre voyageur lui faisoit , il
e répondoit que par ce refrain :
suis un grand pêcheur. Ajoûtant
u'il lui conseilloit de s'adresser à
n Solitaire, dont il lui indiqua la
emeure , qui étoit en grande
deur de sainteté , qu'il pourroit
rouver là ce qu'il avoit inutile-
ent cherché ailleurs. Ce fut en-
ore quelque consolation pour nô-
re *désirant* qui remercia ce bon
ere avec plus d'affection , & avec
lus de marques d'une vive recon-

Il s'adresse à un bon Religieux fort humble qui lui indique un Saint Personnage.

noissance, que s'il lui avoit découvert un Thréſor. Il partit ſur le champ pour ſe rendre en diligence auprés du Solitaire qui venoit de lui être indiqué. Il n'avoit pas encore appris le nom de ce Solitaire, il ſçut depuis qu'il s'appelloit *Inſpiration*. En l'abordant, il le ſalua avec des marques d'une profonde vénération, (car il reconnut ſur ſon front quelque choſe de divin.) Et lui expoſa le ſujet de ſa viſite, & les circonſtances paſſées de ſon voyage. Le Saint Perſonnage ne vit pas plûtôt le jeune homme qu'il ſentit pour lui une tendre affection, il lui demanda d'abord quel étoit ſon nom, & ayant appris qu'il s'appelloit *Deſirant*, il en fut charmé & lui promit de lui rendre ſervice, en tout ce qui dépendroit de lui; mais auparavant il voulut ſçavoir du *Deſirant*, s'il avoit long-tems cherché l'*Amour de Dieu*, & à qui il s'étoit addreſſé pour cela. Le

Il ſe rend en diligence auprés de ce Saint Perſonnage nommé *Inſpiration*, il y eſt bien reçû ſous le nom de *Deſirant*

Desirant répondit naïvement à cette demande, que depuis qu'il s'appelloit *Desirant*, il l'avoit toûjours cherché, s'appellant auparavant *Temps perdu*; qu'il s'étoit adressé à plusieurs personnes de divers païs, & de différentes conditions, sans être satisfait. Il n'y a que vous, ajoûta-t-il, mon R. Pere, qui m'ayez donné l'esperance de trouver l'*Amour de Dieu* que je cherche. Le bon Pere *Inspiration*, ne peut s'empêcher de rire, en entendant que le *Desirant* avoit cherché l'*Amour de Dieu* au milieu des plaisirs, des richesses, & des honneurs & parmi les personnes voluptueuses, riches & superbes. Il lui promit neanmoins, de ne le point quitter, qu'il ne lui eut appris le lieu de sa demeure. Et aprés lui avoir donné quelques instructions, il lui dit, que cet *Amour de Dieu* demeuroit dans un Monastere assez loin, & d'assez difficile à bord, qu'il y parviendroit pourtant, pour-

Le *Desirant* s'appelloit auparavant, *Temps perdu*.

vû qu'il voulut suivre ses avis, & porter avec soi tout ce qu'il avoit à lui donner. Il n'y a rien que je ne fasse, lui dit le *Desirant*, vous n'avez qu'à ordonner. Je suis prêt à vous obéir en toutes choses. Aprés une si belle protestation le bon Pere revêtit le *Desirant*, d'un habit fort simple, d'une étoffe & d'une couleur assez modestes, il appella cet habit *Oubli du monde*; & le ceignit d'une ceinture appellée *Chasteté*, lui mit en main un bâton fort, appellé *Confiance en Dieu*. Il mit à la ceinture un Chapellet nommé *Occupation*. Ce Chapellet étoit enfilé avec un Cordon de Soye. Il y avoit un floc au bout, appellé *Douceur*; il lui donna une Besace, avec quelques provisions, appellée *Cooperation*. Il le munit ensuite d'une bonne bouteille remplie, qu'il nomma *Encouragement*, l'ayant enfin équipé de cette sorte, allez, lui dit-il, allez, mon fils, allez en paix, mais parce que vous

III. Le Pere *Inspiration* le revêt d'un habit appellé *Oubli du monde*, & l'équipe tout de nouveau

ne sçauriez de vous même trouver le chemin, je vas vous donner pour guide un petit chien, appellé *Soûmission d'esprit*. Ce chien à un collier de fer garni des pointes, que l'on appelle *Franc arbître*, & en cas d'attaque de quelque bête sauvage; ce chien avec son collier, & le bâton que vous avez en main suffiront pour vous deffendre. Je vous avertis seulement qu'il faut attacher tous les soirs ce petit chien avec une petite chaîne, que je vai vous donner, que l'on appelle *Défiance de soi-même*. Il ne faut pas manquer de l'attacher ainsi; car autrement, il a tant de vice, que lorsque le Pelerin est endormi, il vient se froiter avec son collier contre le visage, & il vous gâteroit infailliblement si vous oubliez de le mettre à la chaîne. Voilà tout ce dont vous devez vous souvenir: voici maintenant vôtre route. Vous rencontrerez en chemin deux Hermitages habitez. Le premier s'ap-

Ce Pere lui trace la route qu'il doit suivre pour aller à l'*Amour de Dieu*.

pelle *Renouvellement de Desir*, & le second *Oraison jaculatoire*, il faut que vous entriez dans tous ces deux, pour vous y rafraîchir. Aprés ces deux Hermitages, vous en rencontrerez un troisiéme assez loin, au dessus d'une haute montagne, il est inhabitable, on l'appelle *Secheresse*. Au dessus de celui ci, est le Monastere de l'*Amour de Dieu*, que vous cherchez, & où vous arriverez infailliblement, si vous suivez mes avis, & si vous ne vous égarez point de vôtre route.

Nôtre *Desirant* ravi d'une si heureuse rencontre fait ses complimens au Pere *Inspiration*; & aprés l'avoir remercié trés humblement de ses instructions & de ses soins, il part à la pointe du jour, aprés avoir appellé son petit chien qui devoit le conduire. Les premieres journées n'eurent rien de fatiguant, il traversa joyeusement la campagne, ou tout étoit

riant, (car c'étoit au printemps.) des prairies verdoyantes, qu'on voyoit de chaque côté à perte de vûë, émaillées de differentes fleurs, faisoient une agréable perspective. Les doux murmures des ruisseaux qui les arrosoient, joints avec le ramage de mille petits oiseaux, qui sembloient le feliciter de son arrivée, l'odeur suave que repandoient des arbres odoriferants qui bordoient le chemin, & avec leurs feüillages formoient une espece de tente pour mettre les voyageurs à couverts des ardeurs du midy. La beauté du chemin n'y gâté par les boües, n'y incommode par les pierres, (car on n'y trouvoit point de ces petites pierres qu'on appelle *Scrupules*, qui se glissant dans les souliers sont sujettes à blesser les pieds des passants,) une parfaite temperature de l'air, dont la serenité n'étoit ternie par aucun broüillard, tant des charmes enfin faisoient un espece de Pa-

Sa premier journée est agréable.

radis terreſtre, dont les douceurs dilatoient le cœur, & avoient tenté pluſieurs voyageurs de s'arrêter là, ſans ſe mettre en peine d'aller plus loin où leurs affaires les demandoient, ne faiſant pas attention qu'il n'y avoit point encore là des fruits meurs pour les nourrir.

Quand à nôtre voyageur, qui s'étoit formé une idée encore plus grande des beautez de l'*Amour de Dieu*, il ne penſoit qu'à ſon terme, vers lequel il ſembloit qu'une vertu ſurnaturelle le portoit; car de tout ce jour là il ne ſentit point de laſſitude; il ne fut pas même preſſé de faim, ni de ſoif, juſques ſur le ſoir, qu'il prit garde que le chien qui le conduiſoit s'avançoit vers une ſource d'eau claire, où la nature avoit formé avec les feüillages des arbres qui la couvroient, une voute agréablement tapiſſée de fleurs, ce qui arriva fort à propos pour inviter nôtre Pelerin à s'y arrêter pour y boire

un coup, & y passer la nuit. Pendant qu'il reposoit un peu, avant que de boire, de peur de prendre mal, & qu'il avoit mis tremper au frais dans la fontaine, la bouteille que le Pere *Inspiration* lui avoit donné; il fut attaqué de differentes peines & de plusieurs tentations. Il lui vint dans l'esprit qu'il étoit fils unique, & qu'ayant beaucoup de biens, sans être obligé de les partager avec d'autres, il pouvoit être en repos chez lui sans venir courir la pretenteine: que ses parents & ses amis seroient en peine de lui, & qu'ils devoient être dans un grand chagrin, ne leur ayant point donné de ses nouvelles depuis quelque temps. Que d'ailleurs, il étoit encore trop jeune pour faire ce voyage, auquel il s'étoit engagé trop imprudemment; qu'après tout, il ne sçavoit pas bien où il alloit, qu'il falloit bien avoir été insensé pour se laisser conduire à un chien,

Le Desirant est attaqué par de differentes tentations.

qui seroit fort sujet à caution, s'il étoit attiré hors du chemin par l'odeur de quelque venaison, & que ne l'ayant avec lui que depuis peu de tems, il seroit sujet à le quitter à la moindre occasion, qu'ainsi il risquoit fort de se trouver tout seul bien embarrassé, dans un païs inconnu, s'il avançoit d'avantage. Ces pensées commençoient à le jetter dans l'inquiétude & dans le découragement. Mais nôtre *Desirant* s'appercevant bien-tôt, que c'étoit une attaque de l'ennemi, qui vouloit s'opposer à son loüable & genereux dessein, prit le bout de sa robe, & la baisant modestement, il dit : mon habit qui vous appellez *Oubli du monde*, vous m'apprenez ce que je dois faire. Et reprenant son bâton *confiance en Dieu*, qui lui avoit échappé des mains, appellant son petit chien, *Soumission d'esprit*, qui s'étoit un peu écarté, il eut soin de l'attacher

Il repousse les tentations, & prend courage.

auprés de lui, avec la chaîne que le Pere *Inſpiration* lui avoit donné pour cet effet, crainte qu'il ne lui joüat quelque mauvais tour pendant la nuit. Il mit enſuite la main à ſa beſace *Cooperation*, & en ayant pris quelque nourriture pour lui & pour ſon petit chien, & bû un coup à la bouteille *Encouragement*, il revint à ſa premiere gayeté, & fut en état de prendre un peu de répos ſur ſon bâton, qui lui ſervoit de chevet.

Le lendemain, dés que l'Aurore commença à paroître, il bût encore un coup, & ſe mit en état de pourſuivre ſon chemin. Il apperçût, quelque tems aprés, le premier Monaſtere de *Renouvellement de Deſir*. Le dehors n'avoit rien d'attrayant, mais il y avoit des grandes richeſſes, & quand une fois on y étoit entré, on y trouvoit bien des agréements. Il y fût fort bien reçû du Superieur nommé *Ferveur*, qui l'invita à paſſer quel-

CHAP. IV.

Il arrive au premier Monaſtere de Renouvellement de Deſir.

ques jours dans cette solitude pour s'y rafraîchir, & s'y répoſer.

Cependant, le Pere *Retraite*, qui étoit deputé pour les nouveaux hôtes, profita de ce tems, pour faire voir à nôtre étranger les raretez, & les differents appartemens de la maiſon.

Il paſſe là quelques jours ſous la directiõ du Pere *Retraite*.

Le premier jour, qu'il jugea à propos de le laiſſer dans ſa chambre, il lui mit entre les mains pour le déſennuyer un fort beau livre, qui traitoit de la fin pour laquelle Dieu a fait l'homme, des moyens qu'il lui avoit fourni pour y parvenir. Aprés la lecture ſerieuſe que le *Déſirant* en fit, il ne peut s'empêcher d'être ému d'indignation contre ſon premier maître qui ne lui avoit jamais appris, qu'il n'étoit en cette vie que pour connoître, aimer, & ſervir Dieu. Il lui ſembla dés lors que toutes les créatures juſqu'aux plus petites lui crioient chacun à ſon langage: aime Dieu qui nous a fait toi & moi. Moi pour toi,

& toi pour lui. *Servio tibi qui factus sum propter te, ut servias ei, qui fecit me & te. Me propter te, & te propter se. Sentis benignitatem, redde charitatem. Hugo, victor.*

Le second jour, ce R. Pere le vint prendre pour lui faire voir un Tableau curieux, qui passoit pour un chef d'œuvre. Il representoit *la Mort*, fille d'un monstre appellé *Peché*, elle y étoit peinte en souveraine de l'Univers, renversant les Etats, brisant les Sceptres des Rois, enlevant les Couronnes, réduisant dans un moment en poudre tout ce qui paroissoient de plus solide, remplissant les maisons de cris lugubres, les tombeaux de cadavres, & l'autre monde de malheureux, qui n'avoient pas sçû se précautionner contre ses rigueurs. Il vit là ses parens morts, ses biens anéantis, & apprit pour toûjours à ne plus les regretter. Il passa le reste du jour à lire à les Histoires Tragiques de quelques

Il voit les curiositez du Couvent.

1. *La Mort.*

grands du monde, ou les circonſtances conſolantes du décéz d'une perſonne de pieté, qui avoit expiré, depuis peu, en odeur de ſainteté, dans le Monaſtere de l'*Amour de Dieu*, d'où l'on avoit envoyé la Relation avec la difference du temps & de l'éternité.

Au troiſiéme jour, le Pere *Retraite* étant venu voir ſon hôte bon matin, il lui dit: ſi je ne craignois de vous trop effrayer, je vous inviterois à faire une promenade pour aller voir un gouffre fameux, qui eſt un peu écarté d'icy; mais qu'on a coûtume de faire voir aux étrangers. Preſque tous s'en ſont bien trouvez. Nôtre Pelerin parut diſpoſé a voir volontiers cet abîme. La promenade fut un peu longue: il fallut tout le jour pour aller ou pour revenir. Lorſqu'ils furent arrivez à certaine diſtance, d'où l'on pouvoit voir l'entrée; le Pere fit arrêter promptement nôtre étranger en

lui disant : vous risqueriez trop, mon cher, d'approcher d'avantage, parce qu'il sort frequemment de ce gouffre des flammes, qui se lancent de tous côtez avec une espece de fureur qui n'épargne personne. Voyez lui dit-il, ces monceaux des cendres & de chaux, ce sont les restes des rochers que les flammes ont calciné jusqu'à la racine. Mais afin de vous raprocher l'objet, prenez ces Lunettes de longue vûë appellées *Foy*, avec lesquelles vos yeux penetreront bien avant sans danger de prendre mal. Il les prit, il considera attentivement ; & il y apperçût tant d'horreur qu'il en perdit pour quelque tems la parole, & tomba dans une pamoison, pendant laquelle il lui sembla d'entendre des cris horribles de personnes desespérées, qui brûloient dans ce gouffre, sans être consumées. Les écôs d'alentour, qui repettoient ses cris de rage, de blasphême & de desespoir,

1. L'Enfer.

rendoient les voix si sensibles qu'elles étoient capables de faire glacer le sang dans les veines. Nôtre Pelerin sentit ses cheveux s'hérisser sur sa tête & süoit à grosses gouttes; mais ce qui jetta le plus la terreur dans toutes les puissances de son corps & de son ame, c'est qu'il lui sembloit d'entendre distinctement les voix de quelques uns de ses compagnons qui étoient morts depuis son départ, qui maudissoient le jour qui les avoit vû naître, le Dieu qui les avoit créés, les parens qui les avoient engendrez, & les complices de leurs désordres qui les avoient aidé à se précipiter dans ces abîmes. Il ne peut s'empêcher ici de pousser de hauts cris comme des hurlemens. Ce qui obligea le Pere à le prendre par la main pour le retirer de la, crainte qu'un excez de frayeur ne le fit expirer avant le tems. Lors qu'il fut un peu revenu à lui-même, il demanda au Pere ce que

c'étoit : Ce n'eſt-là, mon cher, lui dit le Pere, que le ſoupirail des cachots de la juſtice divine, où ſont plongez dans un étang de feu & de ſouffre les victimes des vengeances de Dieu qui ont vêcu loin de ſon amour, & ſont mortes dans ſa diſgrace. Ajoûtant qu'il y avoit des créatures qui avoient été doüées d'une beauté nompareille, & des talens tout-à-fait extraordinaires, qui brûloient depuis pluſieurs mille ans, ſans être jamais conſumées, & ſans aucun rayon d'eſperance d'être jamais ſoulagées, pour avoir commis un ſeul peché mortel, dans lequel la mort les avoit ſurpris. Si vous avez bien compris, mon enfant, lui dit il encore, ce que vous avez entendu ; il y a des malheureux de vôtre païs, de vôtre condition & de vôtre âge, peut être moins criminels que vous, qui ont été précipitez dans ces abîmes, & dont le malheur eſt ſans reſſource. Vôtre place

y eſt marquée, & vous y ſeriez déja tombé, ſi une Dame charitable appellée *Miſericorde*, ne vous avoit retenu comme par la mains, lorſque vous bondiſſiez ſur le bord de ce précipice, ſans le ſçavoir.

Raſſurez vous pourtant, ici vous n'avez rien à craindre tant que vous ſerez ſous la protection de nôtre Superieur *Ferveur*, que ces flammes reſpectent ſi fort, qu'elles n'ont jamais eu le pouvoir de toucher à tout ce qui lui appartient.

Ils firent le reſte du chemin juſqu'au monaſtere gardant tous deux un morne ſilence. Dés que nôtre Pelerin fut dans ſa chambre, il s'abbandonna aux ſoûpirs, aux larmes & aux ſanglots, & il ne fut jamais poſſible de gagner ſur lui, qu'il prit, ce ſoir là, quelque nourriture. L'idée de ce qu'il avoit vû, avoit fait une ſi forte impreſſion ſur ſon imagination, qu'il lui ſembloit de voir, & d'entendre encore ces triſtes objets, & toutes les fois

qu'il y pensa depuis, il trembloit de tous ses membres, & ne pouvoit exprimer ce qu'il sentoit.

Le Pere *Retraite* étant venu revoir le lendemain son hôte, le trouva tout consterné ; il l'obligea, par obéissance, à prendre quelque soulagement ; & quand il parut un peu remis, il lui dit : je vois bien, mon fils, que la journée d'hier a été pour vous un peu fatiguante. Vôtre frayeur a été grande, mais enfin, elle est juste, & j'espere même qu'elle vous sera salutaire. Nôtre jeune homme témoigna lui sçavoir bon gré de tout ce qu'il avoit fait pour lui : quoique je sois un peu abbattu, lui dit-il, je serois bien fâché de n'avoir pas vû ce que vous me fîtes voir hier. C'est faute de l'avoir vû que bien des gens s'y précipitent en aveugles. Encore trop heureux que je suis, de pouvoir apprendre aux dépens des autres. Ceci donna occasion au Pere de lui dire, s'il ne

ſeroit pas bien aiſe de voir une rare peinture *du Jugement Univerſel*, qui étoit à quelques pas du Monaſtere.

3. Le Jugement. Je vous aſſure ajoûta t'il que c'eſt une curioſité qui merite vôtre attention. Nôtre Pelerin ſe leva d'abord, pour ſuivre le Pere, qui l'ayant conduit ſur le lieu appellé *Vallée de Joſaphat*, lui fit remarquer tous les traits du Tableau, lui en expliqua toutes les differentes circonſtances qui étoient exprimées ſous des ſymboles. Il lui fit admirer ſur tout, la majeſté du ſouverain Juge, aſſis ſur une nüée éclatante; ayant tout l'Univers ſous ſes pieds, citant par le ſon effroyable des Trompettes bruïantes tous les hommes de tous les lieux, de tous les Temps, de toutes les Conditions, Rois, Sujets, Pauvres & Riches, Sçavants & ignorants, bons & mauvais, vivants & morts à comparoître devant ſon redoutable Tribunal, pour

ecevoir les récompenſes où les
hâtimens de leurs bonnes, ou
nauvaiſes actions.

Les uns étoient traînez dans des
adavres hydeux, par les furies
l'enfer, à la gauche du Juge,
ui les regardant avec des yeux
tincelants de colere, les forçoit
crier aux montagnes inſenſibles
leur malheur, de tomber ſur
ux, pour les mettre à couvert
le la vûë de leur Juge, dont le
eul régard leur étoit inſupporta-
ble.

Les autres dans des corps plus
giles que l'Aîgle, impaſſibles com-
ne leur ame, éclatants comme
utant de ſoleils, s'élevoient dans
es airs pour aller au devant, & à
a droite de ce même Juge à deux
aces, qui jettant ſur eux des ré-
gards amoureux, les appellant ſes
enis, ſes amis & ſes enfans, ſe
montrant leur défenſeur, canoni-
ſant leur conduite, les invitoit à
venir prendre part avec lui à ſon

Royaume, & y joüir pour toû
jours d'un bonheur parfait. Tandi
que lançant mille malediction
contre leurs ennemis & les siens
aprés avoir découvert à toutes le
créatures toutes leurs ignominie
secrettes, & aprés les avoir forcé
de tourner contre eux les invecti
ves, & les calomnies qu'ils avoien
vomi autrefois contre les Saints
les livroit enfin aux ministres iné
xorables de ses rédoutables ven
geances, pour les précipiter dan
ce lieu de tourment, & d'horreur
dont nôtre Pelerin avoit encore le
idées fraîches. Afin de mieux con
server les idées de ce qu'il venoi
de considerer, comme il entendoi
un peu le dessein, il passa le reste
du jour dans sa chambre pour gra
ver sur le cuivre un racourci d'un
si beau Tableau, qu'il voulut por
ter avec lui, afin que cette vûë
renouvella, de tems, en tems, les
réflexions judicieuses que le Pere
avoit fait avec lui. Il grava au bas
ces

ces paroles : *Marche à preſent à droite, pour t'y trouver alors.*

Le cinquiéme jour, le même Pere le vint prendre à ſon lever, pour lui faire voir quelques autres Tableaux, ou les vices capitaux étoient peints au naturel. Il lui fit remarquer tous les traits qui formoient leur caractere, il lui expliqua la genealogie de chacun, ſes enfans & ſes alliez, ſes ſujets, ſon train & les Seigneuries qui relevent de ſa juriſdiction. Comme il fit comprendre à nôtre Pelerin que toute leur race étoient autant d'ennemis declarez de l'*Amour de Dieu*, & que quelqu'un d'eux pourroit bien l'attaquer en chemin ; (car pluſieurs ſe tenoient cachez dans les bois, pour détrouſſer les paſſants) il lui fournit les armes dont il falloit ſe ſervir pour s'en deffendre.

4. Les vices capitaux.

Nôtre Pelerin reconnut le portrait de quelques uns qui l'avoient autrefois maltraité, lorſqu'il eut

quitté la maison de son Pere, & il ne pût s'empêcher de témoigner son indignation. Ces explications rappellerent dans son esprit toutes les circonstances de sa vie passée, il fit connoître au Pere *Retraitte*, qu'il souhaiteroit, s'il le trouvoit à propos, de faire une Confession extraordinaire de tout ce qui s'étoit passé entre lui & eux. J'approuve fort vôtre résolution, répondit le Pere; mais afin de mieux réüssir, je vous conseille de prendre encore un peu de tems pour vous y disposer, de peur de rien précipiter. Je vous conduirai aprés demain, à un Oratoire appellé *Calvaire*, où vous trouverez le Pere *Bon-Pasteur*, qui vous recevra à bras ouvert, & entendra avec beaucoup de patience, tout ce que vous aurez à lui dire: ce Pere est zelé, prudent, trés charitable & trés éclairé: c'est celui qu'il vous faut. Nôtre Pelerin étant rentré chez lui, c'est-à-dire dans sa Cellule, y passa le

reſte du jour, pour réflechir ſur ce qu'on venoit de lui dire, & ſur ce que l'experience lui avoit appris. D'abord que la nuit fut paſſée, & que le ſoleil commençoit à paroître pour faire un nouveau jour, le Pere *Retraite*, qui ne pouvoit oublier ſon hôte vint l'inviter à le ſuivre, en lui diſant: je veux vous réjoüir aujourd'hui, par la vûë de quelques mignatures que vous n'avez pas encore vûës, & qui ſont conſervées avec grand ſoin, dans le plus beau cabinet du Monaſtere. Ces mignatures repreſentoient les vertus avec des couleurs ſi vives, & l'art y avoit ſi bien imité la nature, qu'on ne pouvoit voir les portraits, ſans être épris d'amour pour les originaux. Le Pere lui dit, que c'étoient là les filles Spirituelles du Pere *Amour de Dieu*, que celle qui lui paroiſſoit d'un air ſi grave & d'un âge mûr, étoit la *Prudence*, gouvernante des autres qui ne

5. Les Vertus.

faisoient aucun pas & ne disoient aucune parole sans la consulter. Il lui expliqua les belles qualitez & les fonctions de chacune, leur maniere de vie, & les alimens dont elles se nourrissent, les viandes qui leur étoient contraires, auxquelles elle ne touchent jamais. Et c'est par ce moyen, ajoûta-t-il, que l'âge bien loin d'alterer leur vigueur ou de ternir leur beauté, contribuë au contraire à les rendre plus vigoureuses & plus belles. Je vous dirai encore une chose bien veritable, mais qui est si admirable, que vous aurez peut-être peine à le croire : c'est que, quoique ces filles soient toûjours ensemble, elles sont pourtant si bien d'accord, qu'une ne choque jamais l'autre : ne craignant rien plus que de se fâcher, ou de se déplaire, toutes au contraire, étant toûjours prêtes à se faire plaisir & à se rendre des mutuels services. Enfin elles n'ont toutes

qu'un même cœur, & qu'un même esprit. Elles ne sont jamais oisives; mais aussi elles craindroient de profaner leurs mains consacrées à Dieu, si elles s'occupoient à faire des ouvrages à la mode du monde, comme des habillements, où des parures pour les femmes mondaines, avec lesquelles leur pere leur a étroitement deffendu d'avoir rien de commun. Peut-être vous ne connoîtrez pas, dit le Pere le portrait de celles-ci, qui est pourtant une des plus belles, & des plus aimables, la benjamine du P. *Amour de Dieu*, pour laquelle il reserve ses caresses. C'est l'image de la *Chasteté*, elle tient sous ses pieds le monstre d'impureté qui a presque corrompu toute la terre par son venin: vous voyez qu'elle est fort reservée, & sa face est voilée, parce qu'elle ne craint rien tant que de voir & d'être vûë, de toucher & d'être touchée, elle aime fort la solitude, elle est gardée par ses

deux sœurs la *Priere*, & la *Mortification*, qui ne la perdent jamais de vûë.

Si vous avez bien remarqué l'attitude des autres, vous aurez, sans doute, pris garde, qu'elles tournent toutes leur régard vers celle-ci, qui s'appelle *Obéissante*: c'est leur conductrice, elle a soin de regler leur demarche, & de distribuer a chacune son temps & ses occupations, & quand il se rencontre quelque mauvais pas, ou qu'il y en a quelqu'une de foible, elle les porte sur ses épaules, & toutes se laissent conduire aveuglement à elle. Et elles estiment un grand avantage de pouvoir aller en Paradis, où elles visent, sur les épaules d'autrui.

Nôtre Pelerin fut si charmé d'un spectacle si agréable, qui lui donnoit de si belles leçons, qu'il pria le Pere de lui permettre de passer là le reste du jour, pour considerer un peu plus ces admirables

portraits. J'ai même besoin, lui dit-il, d'en copier quelques uns à loisir. Ce qui lui fut permis.

Le lendemain, qui étoit le septiéme jour, le Pere *Retraitte* menant son hôte un peu à l'écart, le conduisit insensiblement à un Oratoire appellé, *la Crêche du Sauveur*, où le *Saint Enfant Jesus* lui donna un si beau, & si touchant sujet de Meditation, qu'il fut comme ravi hors de lui-même de ce qu'il vît, & de ce qu'il entendit. Il avoit déja passé quelques heures en contemplation avec la Bienheureuse Marie & Saint Joseph, & il demeuroit avec ces Saints Personnages comme immobile à genoux lorsque le Pere lui dit; que le *Reglement* le rappelloit au Monastere qu'il falloit sacrifier les douceurs de ce lieu à l'obéissance. Qu'il pourroit dans sa chambre aprés avoir pris quelque nourriture continuer sa Meditation. Pour cela, aprés le dîner, le Pere lui remit

7. La Crêche du Saint Enfant Jesus.

la vie du Sauveur écrite par les quatres Evangeliſtes. Nôtre Pelerin l'ayant lûë avec une ſatisfaction incroyable, jugea que c'étoient ſur ces memoires qu'on avoit copié les portraits des Vertus, ce qui le réjoüit grandement.

Dés que le huitiéme jour fut arrivé, & que nôtre déſirant peut voir le R. P. *Retraitte*; il le fit ſouvenir de la promeſſe qu'il lui avoit faite, de lui faire voir ce jour-là le *Calvaire*: proteſtant qu'il eſperoit d'y être fort ſoulagé, & fortifié pour continuer ſon voyage, (car il n'avoit plus guere de temps à reſter là.) Vous ſerez bien-tôt ſatisfait, lui dit le Pere, car voici les clefs de cette Oratoire, que je viens de prendre pour vous y faire entrer, le Pere *Ferveur* doit vous y venir voir: hâtons nous de nous y rendre.

7. Le Calvaire.

Cet Oratoire étoit un peu élevé, enſorte pourtant que les plus foibles pouvoient y monter ſans

beaucoup de peine. Le Pere *Fervent* l'attendoit à la porte, il l'embrassa tendrement & le fit entrer. Lorsque nôtre Pelerin commença à y mettre le pied dedans, il lui sembla que la terre trembloit, & que les murailles alloient se fendre; il apperçût dans son effroi, au travers des épaisses ténebres, un Christ mourant pour le salut des pêcheurs, il fit un effort pour s'approcher; mais à peine toucha-t-il le bois sacré de la Croix pour la baiser religieusement, qu'il se sentit terrassé, & il demeura ainsi la face collée contre terre au pied de la Croix, mêlant ses larmes avec le Sang de son Sauveur, jusques vers les trois heures aprés midy, que le Pere *Bon-Pasteur*, averti par le Pere *Retraitte*, vint le relever, pour l'entendre en Confession. Elle dura jusqu'au soir parce que les sanglots, & les soûpirs l'obligeoient d'entrecouper ses paroles: ainsi il ne peut prendre

Il fait là sa Confession generale au Pere *Bon-Pasteur*.

de nourriture qu'un peu tard ; & cependant, il se sentit aprés si soulagé, qu'il lui sembloit n'avoir jamais été si fort.

8. Il voit le Saint Sepulchre.

Le neuviéme jour le Pere *Retraitte* étant venu revoir nôtre *Desirant* selon sa coûtume, lui dit, qu'il ne vouloit pas le laisser partir, sans qu'il eut fait ses dévotions au Saint *Sepulchre*, que c'étoit un Oratoire si devôt, que plusieurs Pelerins étoient venus de bien loin pour avoir la consolation de voir ce Sanctuaire de la Divinité.

Ils profiterent de la fraîcheur du matin pour faire cette promenade. Dés que nôtre Pelerin commença à respirer l'air si doux de ce Saint Lieu embaumé, dont les pierres jettoient un éclat merveilleux ; il crût que c'étoit la porte du Paradis. Le Sauveur y étoit peint en Email, rayonnant de gloire, victorieux de la Mort & de l'enfer, prenant l'essort vers

le Ciel : ce qui donna occasion au Pere *Retraitte*, de parler à nôtre Pelerin de la gloire du Paradis, où Jesus-Christ étoit parvenu par ses souffrances, & où il preparoit des places pour ses fidéles Disciples. Il dit de si belles choses du Paradis, & avec tant d'onction, que nôtre Pelerin eut souhaité d'y aller dés le moment tout droit : mais le Pere lui dit fort à propos, qu'il n'avoit pas encore achevé sa course, qu'il ne pourroit y être reçû si tôt sans de lettres Patentes du R. P. *Amour de Dieu*. Il n'y a que lui, mon enfant, ajoûta-t'il, qui puisse vous donner une prompte entrée dans ce Royaume des Bienheureux : c'est à lui, qu'est confié le soin d'assigner à chacun sa place dans ce lieu de délices, & il n'a coûtume de donner ses passe ports qu'à ceux qui ont beaucoup fait & souffert pour le gagner. Il lui dit tant d'autres choses de l'excellence, du merite, &

des prérogatives du pere *Amour de Dieu*, que nôtre Pelerin brûloit plus que jamais du désir de se rendre auprés de lui, & de se mettre sous sa protection. Ce jour se passa presque tout entier dans ces sortes d'entretiens. Sur le soir, comme on alloit se retirer, le Pere qui l'avoit conduit lui dit, qu'il se disposa à partir le lendemain grand matin, qu'il alloit lui même avec plaisir, preparer des lettres de récommandation, addressées au Pere Superieur du Monastere voisin. C'est *le Monastere de l'Oraison jaculatoire*.

Il se dispose à partir étant plein de vigueur.

Le désir que nôtre Pelerin avoit de voir bien tôt l'*Amour de Dieu*, lui fit trouver la nuit trop longue. Dés que l'aurore commença à paroître, il se leva promptement, il alla remercier ces bons Peres: entr'autres le Pere *Retraite*, & le Pere *Ferveur*, de qui il avoit reçû tant d'honnêtetez, & partit en diligence, ayant fait passer son

petit chien premier.

V. Il arrive au second Monastere de l'*Oraison jaculatoire*.

Il parvint en peu de temps au second Hermitage, dont on vient de parler, où il fut reçû fort agréablement du Pere Superieur appellé *Psalmodie*, à qui il offrit ses trés humbles respects, en lui remettant les lettres de récommandation du Pere *Retraitte*.

Tous les Religieux vinrent le recevoir avec des chants d'allegresse, entre autres le Pere *Cantique*: il eut des entretiens si doux avec ce dernier, qu'il ne pouvoit se lasser de sa Conversation. Les paroles de tous les Religieux étoient comme autant des flammes, qui embrassoient le cœur, & chassoient la melancolie. Il n'y eut point de Solitaire qui ne fit quelque present à nôtre pelerin; & il auroit volontiers sejourné là, plus long-tems, si la crainte qu'il avoit de ne voir pas assez tôt *le Pere Amour de Dieu*, pour qui il soûpiroit, ne l'eut arraché aprés quelques

Il y reçoit beaucoup de presens.

jours, à cette agréable compagnie. Il n'en partit qu'avec regret, & tout en courant, il ne pouvoit s'empêcher d'ouvrir de tems en tems la bouche, & de respirer comme à la dérobée, pour prendre quelque bouchée d'un air si doux.

Il fut encore presque un jour entier à traverser ce lieu, qui surpassoit en beauté & en agrément les campagnes qu'il avoit traversé dans sa premiere journée, & ce jour ne lui avoit paru qu'une heure. Il passa là la nuit suivante fort agréablement sous un arbre, sur les feüilles duquel étoient gravez les noms de Jesus & de Marie, qui rendoient une odeur qui fortifioit le cerveau & réjoüissoit le cœur. Il lui sembla pendant toute la nuit, qu'il étoit encore au Monastere qu'il venoit de quitter, & qu'il formoient des tendres liaisons avec ces bons Solitaires. Le lendemain nôtre Pelerin éprouva

ce que dit le commun Proverbe, que les jours se suivent, mais qu'ils ne se semblent pas ; car il fallut payer bien cherement le plaisir qu'il avoit pris. Il lui restoit bien à souffrir. Son petit Barbet l'engagea dans un Valon, sombre & aride, où l'on ne trouvoit ni puits, ni fontaine ; il fallut souvent passer sur les épines & les ronces l'arrêtoient quelque fois par ses habits. Une terreur panique s'empara de de lui, il crût être perdu, son imagination troublée, grossissant les objets lui répresentoient les sauterelles comme autant des monstres qui l'alloient devorer.

VI. Il traverse un affreux déſert.

Son chien épouvanté par certains cris des Loups & Sangliers, de Lions, de Renards, & d'autres bêtes sauvages, (qui n'étoient pourtant pas si proches qu'elles paroissoient) commença à hurler & à venir se cacher entre les pieds du Pelerin. Quoiqu'ils marchassent tous deux avec langueur &

d'un pas tremblant, ils se trouverent insensiblement engagez bien avant dans ce Vallon, sans voir ni gens, ni oiseaux. Pour lors il ne douta plus que ce chemin n'alla aboutir à quelque précipice ; & il n'en seroit jamais sorti, sans le secours des provisions qu'on lui avoit donné aux Monasteres precedents, voyant bien qu'il en auroit besoin.

Il est allarmé.

Il avoit déja marché trois jours durant, dans des païs si rudes, lorsqu'il apperçût, par bonheur, un Berger, à qui il ne peut s'empêcher de faire des plaintes de la rigueur du chemin, de la mauvaise situation du païs & de la sterilité de cette Terre : le Berger lui témoigna beaucoup de compassion ; il lui dit pourtant que c'étoit là le chemin Royal par où il falloit necessairement passer pour aller au Palais de l'*Amour de Dieu* : que veritablement les difficultez du chemin en avoient rebuté plusieurs. Vous etes encore heureux, lui dit-

Il rencontre un Pasteur qui l'encourage lui fait part de ses provisions.

il, de n'avoir pas perdu courage, vous n'avez rien à craindre, j'ai bonne esperance pour vous, vous serez parfaitement dedommagé de vos peines. Le *Désirant* déja fort fatigué de la route longue & fort difficile, pria le Berger de lui donner un peu à boire, sentant que ses forces lui manquoient : ce charitable Berger lui accorda agréablement sa demande, il lui mit sa calebasse entre les mains & l'obligea même de prendre quelque chose de sa besace pour se rafraîchir. Et sur ce qu'il s'étoit plaint de la sterilité du lieu : il est bon que vous sçachiez, continua le Berger, que quoique cette terre paroisse fort sterile, elle cache cependant dans son sein des grands thrésors, & elle a des proprietez excellentes, plusieurs en passant par ici se sont enrichis ; car quand on prend la peine d'y creuser, on trouve presque par tout des grains d'or fort pesants, quantitez des

Il apprend les proprietez de ce désert.

Diamants & d'autres pierreries. Entre autres; il n'y a pas long-tems qu'un Pelerin *de haute taille*, y trouva une pierre prétieuſe cachée, qu'on appelle *Humilité*, d'un prix ineſtimable, qui ſeule valoit un grand nombre d'autres. Les Chimiſtes mettant de cette terre dans le fourneau en tirent tous les jours, par le moyen du feu, des métaux prétieux; & du reſte en compoſent des remedes ſpecifiques pour les maladies inveterées. Quoique les arbres de ce cartier n'ayent pas de beaux feüillages & qu'on y voye rarement des fleurs, cependant ils ſont tous bons: car il diſtille de leur tronc un baume excellent, qu'on vient chercher de bien loin, & qu'on ne trouve guere ailleurs. Leurs fruits, quoique de peu d'apparence, ſont enlevez par les Droguiſtes; parce qu'étant réduits en poudre, ils ont la proprieté de conſerver les viandes, & de les deffendre de cet animal infect

qui eſt ſi commun, qu'on appelle *Amour propre*, qui gâte les meilleurs mets.

Nôtre *Déſirant* interrompit ce bon Berger, qui avoit encore beaucoup des choſes à dire de ce païs, pour lui demander, ſi un ſemblable chemin dureroit encore long-temps. Le Berger répondit qu'il ne pouvoit pas ſatisfaire pleinement à ſa queſtion, parce que ce chemin étoit plus long pour les uns, & plus court pour les autres, qu'il devoit ſe laiſſer conduire à ſon chien. Ajoûtant que c'étoit une Tradition conſtante dans le païs, qu'une jeune fille Eſpagnole de grande qualité, nommée *Thereſe*, qui avoit entrepris le même voyage que lui, avoit reſté plus de vingt ans dans ces Vallons, ou dans le Monaſtere *Secheresſe*, qui étoit vis-à-vis, & qu'il lui montra, qu'on regardoit comme un grand miracle qu'elle n'y fut pas morte.

Au reſte, ajoûta-t-il, il faut

neceſſairement que vous alliez paſſer vous même à ce Monaſtere, parce que c'eſt-là vôtre chemin, & le plus court.

Tout en faiſant ces queſtions, nôtre voyageur avoit mangé & bû des proviſions de ce Berger, d'abord qu'il fut rafraîchi, il remercia ſon bienfacteur, & toûjours ſon bâton en main, il continua ſa route. Il eut à marcher encore pendant long-tems dans des chemins ſabloneux, qui vont aboutir au pied de la Montagne, au ſommet de laquelle paroiſſoit le Monaſtere dont nous venons de parler. Ici le petit Barbet baiſſa la tête & commença à plier les jambes menaçant de ſe coucher là. Il fallut l'attacher par ſon collier, pour l'obliger d'avancer. Il ſe faiſoit un peu traîner, ce qui obligea nôtre Pelerin à foüiller dans la beſace *Cooperation*, pour trouver quelques morceaux qui lui reſtoient & qui vinrent bien à propos pour

Il marche pendant long-tems par des chemins ſabloneux.

fortifier son conducteur, qui grimpa à grand peine cette Montagne. Etant enfin parvenu au sommet, il trouva un Hermitage sans porte, sans toit, & sans fênetre, exposé à toutes les injures du tems, tellement qu'il étoit inhabité, & inhabitable; car on n'y trouvoit pas même d'eau. Il vit seulement à la porte une grande pierre pour s'asseoir, il commença là son Chapellet, selon sa coûtume, (car il ne passoit aucun jour sans le dire,) à peine eut-il essayé de s'y reposer qu'il sentit tout le poids de sa lassitude, regardant avec étonnement les environs qui lui faisoit horreur; pour se soulager un peu, il prit quelques onces de Syrop de Chicorées ameres composé avec la Rhubarbe *Quadruplicato*, que le Berger lui avoit donné pour prendre en cas qu'il se trouvat fort incommodé, afin de purger l'estomach des humeurs bilieuses, auxquelles sont sujets ceux qui respi-

VII. Il arrive au 3. Hermitage. Secheresse inhabitable.

Il est épouvanté & abbatu.

rent cet air. Comme il se leva pour voir les pierres dont ce Monastere étoit construit, il en apperçût une grande assez longue sur laquelle étoient écrites en gros caractere, ces paroles: VOUS Y SEREZ BIEN-TOST.

Bien-tôt il voit une Inscription qui le console.

Nôtre *Désirant* ne pût s'empêcher aprés les avoir lûës de sauter de joye, & de dire deux ou trois fois avec grande jubilation: Dieu soit beni, Dieu soit beni: & frottant ses mains, l'une contre l'autre en signe de gayeté, faisoit sautiller son petit chien, puis le caressoit, comme pour lui faire part de son plaisir. Son allegresse augmenta beaucoup, lorsque regardant de tout côté, il apperçût à une lieuë de-là sur un Roc entre deux collines, & parmi des arbres de haute futée, un grand circuit de murailles, & un magnifique bâtiment au milieu, dont les pierres jettoient un éclat semblable à celui des Diamants, des Emeraudes,

Il apperçoit à une lieuë de-là le Monastere de l'*Amour de Dieu*.

des Topoſes, des Chryſolites, des Eſcarboucles, des Amethyſtes, & d'autres pierres prétieuſes de diverſes couleurs. Le toit paroiſſoit d'un or trés fin qui réflechiſſoient ſi bien la lumiere qu'il ſembloit un nouveau ſoleil ſur la terre.

Il cherchoit ſon petit chien autour de lui, lorſqu'il prit garde qu'il s'avançoit vers cet endroit en battant de la queuë, & avec de certains cris qui marquoit la réjoüiſſance : ce qui acheva de lui perſuader que c'étoit-là, ſans doute, le Monaſtere de l'*Amour de Dieu*, & qu'il ſeroit bien-tôt à la fin de ſa courſe. Pour lors il ne peut ſe contenir, il ſentit tous ſes membres ſe dégager, & ſes nerfs ſe fortifier. Il étoit auſſi fraix que ſi c'eut été la premiere journée. Il marchoit, mais d'un pas ſi grand & ſi précipité, que vous euſſiez dit, qu'il joüoit à courir avec ſon petit Barbet. Il eut fait cette lieuë dans moins de rien.

Il eſt tout réjoüi.

VIII. Et comme il fut arrivé à la porte, il se saisit vîte du marteau dont il frappa un grand coup : comme on ne lui répondoit pas aussi-tôt, il prit de nouveau le marteau, & frappa dérechef, & voyant qu'il ne paroissoit personne pour lui ouvrir, il frappa plusieurs fois & pendant assez long-temps. Après tant de coups, il entendit venir le portier, qui étoit un vieillard assez austere en apparence, il n'eut pas plûtôt ouvert la porte, qu'il dit mille injures à nôtre pauvre voyageur. Il faillit même le battre, tant il paroissoit irrité contre lui. Nôtre *Désirant* bien surpris de cet accüeil, ne sçavoit qu'en penser. Tout ce qu'il faisoit alors étoit de serrer fortement le floc de son Chapellet répondant toûjours au vieillard avec douceur & modestie.

Il arrive enfin au Monastere de l'*Amour de Dieu.*

Le premier Portier *Probation* éprouve le *désirant.*

Le vieillard, qui s'appelloit *Probation*, voyant la contenance tout modeste de nôtre *Désirant*, & entendant

entendant ſes paroles toutes pleines de douceur ſe prit à ſoûpirer, & l'embraſſant de bonne grace & bien tendrement : dites moi la verité, lui dit-il, vous avez eu peur de me voir, & de m'entendre parler, lui donnant enſuite la main, il le fit avancer tout ſeul vers la porte du Monaſtere, diſant que lui-même ne pouvoit quitter là, parce qu'il ne devoit pas laiſſer ce lieu ſans garde.

Le *Déſirant* ayant donc laiſſé le Vieillard à ſon poſte, s'avança vers la porte du Monaſtere. Et aprés avoir donné pluſieurs coups, un Religieux qui s'appelloit *Fidelité*, lui dit, à travers la petite jalouſie, qu'il falloit frapper long-tems, que le marteau s'appelloit *Perſeverance* : ce qui conſola nôtre Pelerin dans l'ennui où il étoit, de voir qu'on le faiſoit attendre ſi long-tems à la porte. Mais enfin on la lui ouvrit : on l'interrogea ſur beaucoup de choſes. On lui demanda entre autres, d'où

Le ſecond Portier *Fidelité* le laiſſe frapper long-tems.

L'aſpirant eſt examiné à la porte.

il venoit, par où il avoit passé, &c. Pendant qu'on l'entretenoit, une espece de devote habillée en Religieuse entra tout d'un coup, ce qui surprit le portier qui courut vite à elle pour la faire sortir; lui ayant fermé la porte au nés, il dit s'addressant au nouveau venu, que c'étoit *la vaine gloire* fille de l'orgüeil meurtrier du genre humain, qui n'oublioit rien pour se fourrer dans le Monastere quand elle pouvoit, & qu'il avoit besoin d'être bien sur ses gardes, que lorsqu'elle étoit entrée dedans, elle mettoit le desordre & la confusion par tout. Quoi qu'elle paroisse fort modeste, ajoûta-t-il, c'est une petite affectée qui ne cherche que se faire voir, il faut vous en donner garde comme d'un ennemi, elle veut entrer par tout & se mêler de tout. Elle n'approuve que ce qu'elle fait, & se donne la liberté de condamner tout ce que les autres font, si elle n'y a

La vaine gloire essaye de surprendre le portier sous l'habit de devote, elle est mise dehors.

Caractere de cette fausse devote.

point de part. Elle va courir comme une folle dans les allées du jardin appellé *Converſation*, & & dans le chœur même qui ſe nomme *Oraiſon*, & puis elle gâte tout, les prieres, les diſcours, & les ouvrages des Religieux.

IX. Les Religieux de ce Monaſtere viennent recevoir en Corps l'*Aſpirant*.

Cependant on ſonne le ſignal de la Communauté. Alors tous les Religieux en Corps, vinrent recevoir nôtre Pelerin, à l'exception du Superieur du Monaſtere, ſçavoir, l'*Amour de Dieu*. On lui dit pourtant, qu'il le verroit dans peu de tems. (L'on ſera peut être curieux de ſçavoir leur habillement la forme & la couleur de l'habit de ſes Religieux: la Robe longue de deſſous eſt blanche comme la neige, ou comme le lys, le Scapulaire eſt d'une couleur de vive flamme. Le Manteau de deſſus eſt d'un bleu celeſte.)

Aprés que tous ces bons Religieux eurent ſalué l'*Aſpirant*, & lui eurent fait beaucoup de civi-

On le remet au Pere *Direction* maître des Novices qui lui donne plusieurs avis avec le Reglement du Monastere.

lité, on le fit entrer au Refectoir appellé *Temperance*, & aprés une legere collation on le laissa entre les mains du P. des Novices nommé *Direction*, qui l'introduisit dans sa chambre. Et aprés lui avoir donné plusieurs avis, il lui mit entre les mains le Reglement du Monastere, qui avoit pour titre ces paroles : *Tout*, *ou Rien*. C'est-à dire, *toutes les Vertus : point de vice*. Aprés cela il lui dit ; *mon fils* une des personnes que vous devez le plus imiter ici, c'est l'Oeconome appellé *Souffrance*. C'est un Religieux qui a les clefs de tous les Thrésors du Monastere qui sont trés grands, il est assez froid de son naturel, mais il ne laisse pas de nous aimer tous, & ceux qui sçavent bien menager ses bonnes graces, deviennent des grands Personnages en peu de tems, & gagnent bien-tôt l'amitié du R. P. Superieur : car cet œconome est son mignon.

Oeconome *Souffrance* grand ami du P. *Amour de Dieu*.

Je veux encore, mon fils, vous donner quelques avis neceſſaires pour vôtre avancement, les voici : accoûtumez vous à ſuivre le ſentiment des autres, ſur tout dans les choſes où il y a peu à perdre & beaucoup à gagner. Quand vous ſerez incommodé de la tiédeur ; frottez vos mains l'une contre l'autre, en diſant ces mots joyeuſement, *juſqu'au bout*, & quand vôtre eſprit ſe trouvera en ténébres, dites ceux-ci : *Dieu conduit tout, tout ira bien, laiſſons lui faire.* Enſuite il lui dit que *negligence* paroiſſoit quelque fois au Monaſtere, mais qu'elle ne faiſoit jamais mal à ceux qui ont leur Chapellet *Occupation* en main, & prient Dieu devotement.

Il l'avertit auſſi des eſpions, & des ennemis dont il falloit ſe donner garde. Le premier étoit un appellé *Plaiſir*, qui porte le même nom qu'un des bons Religieux de la maiſon, qui s'appelle ainſi ;

Eſpions dont il faut ſe défier. Le premier ſe nomme *plaiſir*.

mais il eſt, ajoûta-t-il, bien different; car l'un eſt habillé d'*Innocence*, & l'autre de *Peché*.

Le 2. *Babillard.* L'autre eſpion, qui pourroit vous ſurprendre ſi vous n'êtiez prevenu, eſt appellé *Babillard*, qu'il faut chaſſer ſans mot dire. Car le ſecret eſt l'ame des bonnes affaires qui ſont ordinairement déconcertez par le *Babil*.

Nous ne ſouffrons pas ici ces dévotions de grenoüilles, ou des Cygales, dont tout le principal exercice eſt de mettre tout ſon tems à parler des vertus ſans les pratiquer jamais. Le ſecret de la veritable devotion eſt faire beaucoup & de parler peu. Le temps gâte tout ce qui eſt fait & la langue tout ce qui eſt à faire.

Le 3. *Curioſité.* Un autre eſpion s'appelle *Curioſité*, qui ſe plait à faire donner du nez en terre, à ceux qui veulent le fourrer par tout.

Le 4. *Detraction* Un des plus méchants eſt celui qui s'appelle *Detraction*, qu'il ne

faut ni regarder, ni écouter.

Vous sçaurez encore, mon fils, que le salut qu'on se donne ici, quand on se rencontre, c'est le mot *Paradis*.

Enfin il l'instruisit du nom de plusieurs Profés du Monastere, comme de *Fidéle*, *Espere-en-Dieu*, *Timothée*, *Seraphin*, *Placide*, *Benigne*, *Juste*, *Jucunde*, *Bonnaventure*, *Angelique*, *&c.* Noms de quelques Religieux de ce Monastere.

Pendant toutes ces instructions, que le Pere des Novices donnoit au *Desirant*, on entendit quelqu'un frapper à la porte de la chambre. On court vîte pour voir ce que c'étoit, & ce qu'on demandoit. On trouve que c'étoit le Page du Superieur, nommé *Amour du prochain*, qui venoit appeller le nouveau venu de la part de son maître, pour admettre ce *Desirant* à la Religion *du saint Amour*.

Amour du prochain Page de l'*amour de Dieu*

Le *Desirant* prend alors congé avec respect du Pere des Novices, & suit en diligence le Page *Amour*

introduit le *Désirant.* *du prochain*, qui l'introduit à la chambre du saint *Amour de Dieu.*

Le R. Pere Superieur l'interrogea touchant sa constitution, & son temperamment ; il l'examina ensuite sur ses connoissances & ses lumieres. Ayant été trouvé propre, il reçût l'habit des Novices, il fut trés content pendant son Noviciat, & donna lieu d'être content de lui. Le temps du Noviciat étant expiré, il fut reçû Profés, avec l'agréément de toute la Communauté. Il est maintenant aimé & estimé de tous les Religieux, il joüit avec eux de tous les Privileges du Couvent, suivant avec ardeur & avec une grande ponctualité tous les points du Reglement.

X. Le R. P. *Amour de Dieu* l'examine encore & l'admet à la Religion du Saint *Amour.*

Il envoya depuis la Relation des avantures de son Voyage, (à peu prés comme nous venons de les raconter,) avec une Lettre addressée au Solitaire qui lui donna son premier habit, & qui lui avoit

tracé ſa route ; dans laquelle Lettre il tâche d'exprimer ſa juſte réconnoiſſance, & la felicité dont il joüit dans ce Saint lieu.

Le bonheur dont je joüis eſt ſi grand, lui dit-il, que je ne ſçaurois trouver des termes aſſez énergiques pour vous l'exprimer. Cependant quelque grand qu'il ſoit, il n'y a rien qui approche de la felicité parfaite que nous attendons aprés cette vie ici ; elle eſt infinie, on y aime Dieu parfaitement, on le voit face à face. On le poſſede ſouverainement ſans craindre de le perdre jamais. Nous avons ici de nouvelles de toutes les merveilles du Ciel, on y entretient un ſaint commerce avec les habitans du Paradis, & nôtre vie eſt un Paradis anticipé.

Nôtre aſpirant eſt ſi content qu'il lui ſemble d'être en Paradis.

Le *Deſirant* marque encore dans cette Lettre, la mort, & la maniere de mourir des Religieux de ce Monaſtere. Il dit, qu'ils finiſſent leur vie ſans maladie, ſans

douleur, & d'une maniere qu'on appelle *Extaſe*. On met ſur le tombeau de chaque Religieux, les paroles ſuivantes pour lui ſervir d'Epitaphe :

Epitaphe des Religieux.

Par l'excez du Divin Amour
J'ai pris ici, place à mon tour.

Comme dans le monde, on n'apprête rien ſans ſel, de même dans ce Monaſtere on aſſaiſonne tout avec l'*Amour de Dieu*. C'eſt ce que dit nôtre *Deſirant* dans la même Lettre. Il marque auſſi qu'il avoit veritablement beaucoup ſouffert dans ſa route, mais que bien loin de s'en répentir, il ſeroit bien fâché de n'avoir pas ſouffert tout ce qu'il a enduré, comptant toutes ſes ſouffrances pour peu de choſe.

Pratique de ce Monaſtere.

Il écrivit une ſeconde Lettre, avec la permiſſion de ſon Superieur, à un de ſes amis qui étoit entré avec lui dans le chemin de l'*Amour de Dieu*, mais qui s'étoit retourné ſur ſes pas, ayant été rébuté des travaux qu'il avoit ſouffert

& qu'on lui dit qu'il devoit souffrir encore. Cette Lettre s'eſt perduë, je me rappelle ſeulement l'adreſſe, qui étoit celle-ci.

Addreſſe d'une Lettre de l'aſpirant à un de ſes compagnons qui n'a pas eu le courage de le ſuivre.

A MONSIEUR,

Monſieur *Bon-Propos*, demeurant chez lui à l'enſeigne de l'*inconſtance*, ſur le grand chemin qui perd le monde.

FIN.

TABLE

Des Matieres contenuës dans ce Livre.

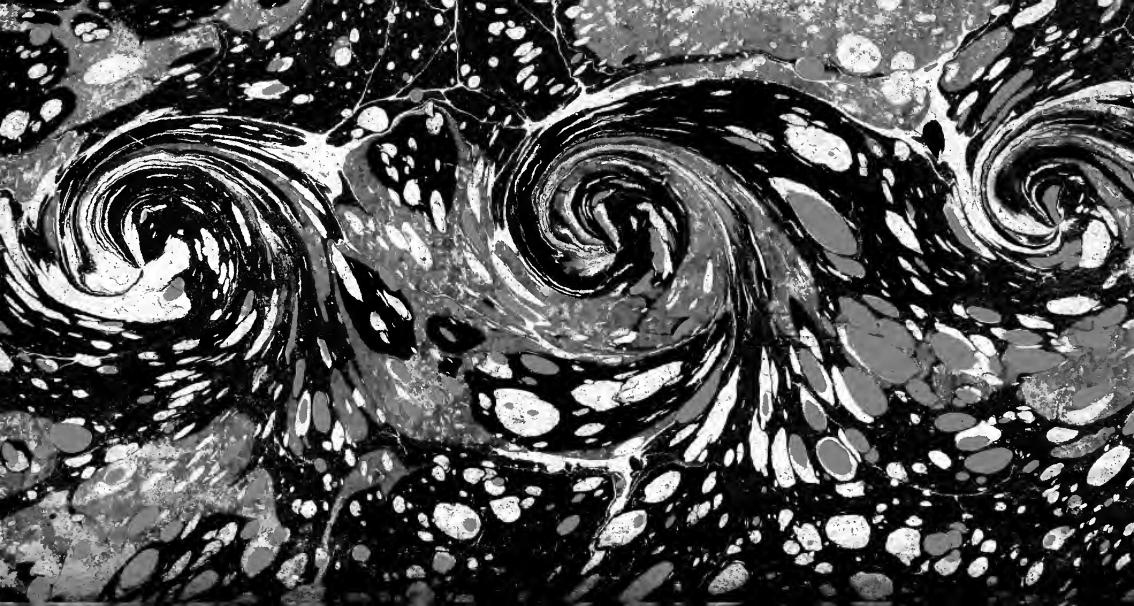
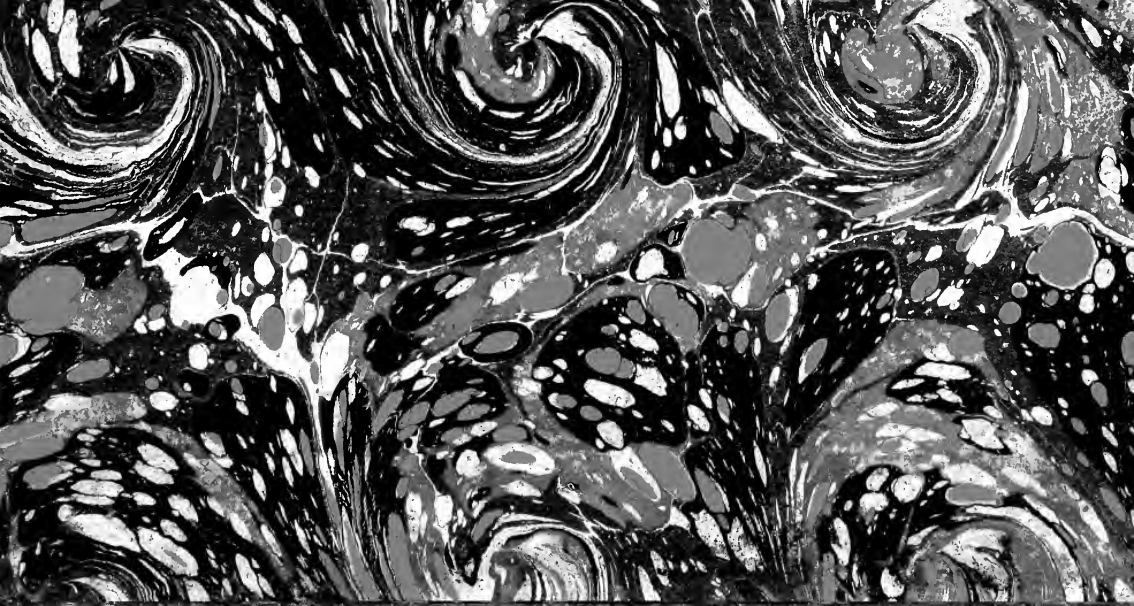
CHAP. I. *Entretien de l'Ange & du Paſteur dans l'Etable de Bethléem.* pag. 1.

CHAP. II. *Le Paſteur allant au Palais de la Science du Salut, eſt rencontré par l'Amour propre, qui le mene à celui de l'Eſprit du monde.* 6

CHAP. III. *Le Paſteur eſt conduit par le ſaint Deſir au Palais de la Science du Salut.* 13

CHAP. IV. *Le Paſteur va voir la pureté d'intention.* 27

CHAP. V. *Le Paſteur va voir la Science du*

Salut. 39
CHAP. VI. *Le Pasteur conduit par la Clarté, va voir toutes les Vertus qui sont dans le Palais de la Science du Salut : Il commence par la sainte Crainte de Dieu.* 54
CHAP. VII. *Le Pasteur va voir la Religion,* 64
CHAP. VIII. *Le Pasteur va visiter la Prudence,* 81
CHAP. IX, *Le Pasteur va voir la Patience,* 92
CHAP. X. *Le Pasteur va voir la Mortification & la Penitence.* 101
CHAP. XI. *Le Pasteur visite l'Oraison.* 113
CHAP. XII. *Le Pasteur visite la sainte Humilité & l'Obéissance.* 126
CHAP. XIII. *Le Pasteur va rendre visite à la Sainte Chasteté.* 141
CHAP. XIV. *Le Pasteur n'ayant plus que la sainte Perfection à voir dans le Palais de la Science du Salut ; est conduit par la Clarté, chez cette Illustre Vertu.* 157
CHAP. XV. *Le Pasteur est conduit par le sentier de la Negligence à la porte du Palais de l'Esprit du Monde.* 166
CHAP. XVI. *La veritable porte du Palais de l'Esprit du Monde, que le Pasteur ne peut reconnoître.* 176
CHAP. XVII. *Le Pasteur va voir la place de l'oisiveté, & la maison de l'Hypocrisie.* 183
CHAP. XVIII. *Le Pasteur va reconnoître plusieurs Vices, entr'autres la propre Volonté.* 194
CHAP. XIX. *Grand Peuple qui passe dans la ruë du Temps.* 205
Réponse aux demandes d'une personne de Pieté. 215
Pieuse Parabole de l'Aspirant à l'Amour de Dieu. 297

FIN DE LA TABLE.